

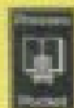


Guêpe

Eric Frank Russell

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION

Eric Frank Russell

GUÊPE



SCIENCE-FICTION

Collection dirigée par Jacques Goimard

ERIC FRANK RUSSELL

GUÊPE

précédé par « Le guerrier non violent »
de Marcel Thaon

PRESSES POCKET

Titre original :

WASP

Traduction de Christian Meistermann

© 1957, Thomas Bouregy and Co
Avalon Books

ISBN: 2-266-01239-8

ERIC FRANK RUSSELL, LE GUERRIER NON VIOLENT

par Marcel THAON

Ignoré parmi les géants, Eric Frank Russell a toujours trouvé en France un intérêt somnolent du public comme des éditeurs – pourtant autrement plus sensibles au ton d'un auteur proche comme Fredric Brown. Alors que Brown trouvait une consécration nationale dès *Fantômes et Farfafouilles* (Denoël, 1964), Eric Frank Russell reste aujourd'hui largement inconnu de tous, malgré un ruisseau de traductions intéressantes, dont *Guêpe* reste un des fleurons ici repris. Nous ne savons trop pourquoi. Peut-être faut-il incriminer le ton souvent sarcastique de l'auteur, son amour des situations burlesques ? Ou peut-être le malheur d'appartenir à l'école d'*Astounding*, la principale revue américaine de S.F. sans contrepartie française ? Peut-être tout simplement le hasard, dont la main malhabile se trompe quelquefois de destinataire ? La renommée passe souvent par l'heureuse alliance de la préoccupation d'un éditeur avec l'intérêt d'un environnement qui entend soudain sonner l'heure.

L'œuvre d'E.F. Russell se présente au premier regard comme le prototype du commercial : agitation, héroïsme et répétition s'y côtoient souvent ; mais nous essaierons de montrer dans cet essai qu'il s'agit de percer la barrière du conventionnel pour voir apparaître – derrière la facilité – un véritable écrivain, sensible et personnel. S'il est ainsi possible de repérer des constantes dans les textes de Russell ou même des leitmotive, il faut plutôt y entendre l'insistance d'une voix originale, d'une poussée interne toujours renouvelée, propre à l'écriture que le signe d'une plume assoupie. Nous essaierons de le montrer ici.

Eric Frank Russell est né le 6 janvier 1905 à Sandhurst ; il mesure 1 m 88, pèse 82 kilos, a les yeux verts ; ses cheveux bruns grisonnent et, comme il se présente lui-même, a « la tête de quelqu'un qu'on aurait dû pendre à Nuremberg ». À l'opposé de cette description autodépréciative, Isaac Asimov donne de lui une image idéalisée. « J'ai rencontré E.F. Russell en 1939 à une réunion d'un *fan club*. J'avais vendu deux petites histoires et Russell, d'un autre côté, venait tout juste de publier un roman intitulé *Guerre aux invisibles* (...) qui fut immédiatement reconnu comme un classique du genre.

« J'essaye maintenant de recréer dans mon esprit l'image de cet homme, tel que je le vis en 1939 – lui l'auteur connu, moi le novice. Je pense pouvoir faire confiance à ma mémoire quasi photographique. Voyons, il mesure deux mètres (quand il est assis), avec un visage

anglais long et majestueux. Et aussi, je me le rappelle distinctement, une lumineuse aura dorée baignait sa tête ; on entendait parfois le sifflement des éclairs quand il bougeait brusquement, et de lointains roulements de tonnerre quand il parlait. »

Son premier récit, *Eternal Rediffusion*, fut refusé par Orlin Tremaine, alors rédacteur en chef d'*Astounding sf* ; mais celui-ci accepta, quelques mois plus tard, un autre récit de l'auteur : *The Saga of Pelican West* qui parut dans le numéro de février 1937 de la revue. Il s'agit d'un conte sans grand intérêt, manifestement inspiré de l'*Odyssée martienne* de Stanley Weinbaum, mais dont le ton humoristique tranchait sur la production de l'époque. Puis, rapidement, Russell vendit *The Great Radio Peril* (*Astounding*, avril 1937), *The Prr-r-eeet* (*Tales of Wonder*, juin) et son premier roman, en collaboration avec L. Johnson, *Seeker of Tomorrow* (*Astounding*, juillet). Une longue suite d'excellents romans et nouvelles constitue alors sa carrière, avec comme sommets les romans *Guerre aux invisibles*, *Guêpe* et *le Sanctuaire terrifiant*, quelques « novelettes » dont nous parlerons plus loin et un « Hugo » à la treizième Convention de S.F. à Cleveland, pour *Allamagoosa* (*Astounding*, mai 1955).

Pour ce qui est de la France, la carrière d'Eric Frank Russell avait commencé sous les meilleurs auspices, grâce à la publication par le « Rayon Fantastique » de *Guerre aux invisibles*, une splendide « explication » de notre monde. Inspiré par Charles Fort, l'auteur imagine que nous sommes le bétail docile et insouciant d'êtres invisibles, globes d'énergie qui se nourrissent de nos sécrétions émotionnelles. Avides de nos sentiments, nos maîtres secrets nous excitent constamment : haine, querelles, guerres et destructivité jaillissent sous l'aiguillon pour les satisfaire, et sans eux l'homme serait parfaitement paisible... Merveilleux thème construit sur le modèle de la machine à influencer du psychotique où la pulsion trouve à se loger chez l'Autre pour déculpabiliser le sujet et le priver de la responsabilité de ses sentiments. Les Vitons rôdent au-dessus du monde et contiennent sa mauvaise conscience ; qu'ils y restent sinon il nous faudrait la récupérer... Après une œuvre aussi fulgurante, la carrière française de Russell aurait dû se développer avec la traduction des textes qu'il continuait à produire régulièrement aux États-Unis, un peu comme Fredric Brown aux récits souvent proches – avait vu *l'Univers en folie*, suivi de bien d'autres textes ; malheureusement deux éléments allaient empêcher cette destinée. Tout d'abord *Guerre aux invisibles* remonte dans son avatar français à 1952, c'est-à-dire à la préhistoire de la science-fiction dans notre pays, lorsque *Fiction* n'existait encore que dans l'esprit de Maurice Renault et que « Présence du Futur » faisait encore mentir son nom. Pas de magazine,

donc pas de critique littéraire avec la petite poussée populaire qu'elle apporte ; pas de collection sœur non plus pour publier d'autres textes de Russell sous l'effet de la concurrence ; et comme le « Rayon Fantastique » sembla bientôt ne plus se préoccuper de Russell, celui-ci resta pour toujours aux portes de la renommée, laissé de côté par la grande vague des auteurs américains découverts à partir de 1955 avec le premier essor de la S.F. en France. Près de la tombe de l'espoir enterré ne veillaient plus que quelques fidèles. Avec la parution de *Fiction* un groupe d'amateurs s'organiserait ; mais il serait vain de fouiller les sommaires de la revue pour y rechercher notre écrivain : Russell, surtout prolifique dans les années quarante, réservait ses récits à *Astounding*, le principal mensuel aux États-Unis, le seul à ne pas avoir d'édition chez nous. Les années passèrent ainsi dans la grisaille, quelquefois déchirée de violents éclairs comme la parution d'une belle « novelette » *Violon d'Ingres* (*Fiction*, spécial 8), par exemple. Aujourd'hui encore, Russell ne s'en est toujours pas remis.

Pour étudier l'écriture d'Eric Frank Russell, nous nous intéresserons successivement aux *thèmes* de ses livres, puis à leur *style*, enfin à leurs *personnages*. De l'association de ces trois aspects se reconstituera sans doute une œuvre entière.

Quels sont les thèmes préférés de Russell ? La question est d'importance car cet écrivain est bien un de ceux pour lesquels la critique thématique – depuis longtemps passée de mode – garde toutes ses potentialités de vérité. Il faut dire que E.F. Russell adore reprendre au fil des récits un même point de départ, dont il tire des variations infiniment renouvelées, infiniment surprenantes. Une courte nouvelle voit son argument tourneboulé deux ans plus tard dans un roman ; les aspects restés informes dans la première mouture se voyant alors largement exploités. Et puis, lorsque l'amateur russellien croit que son auteur s'est épuisé à poursuivre ses obsessions, une nouvelle variation viendra l'étonner.

E.F. Russell a par excellence une marque de fabrique thématique : « ILS sont parmi nous » ; « ILS nous gouvernent » : une race, extraterrestre ou non, se cache sur la planète et gère nos affaires ; quelquefois elle se contente de les surveiller. On reconnaît là un sujet exploité par bien des auteurs de S.F. – Philip K. Dick, bien sûr, mais aussi Daniel Galouye ou Fritz Leiber – quoique jamais de manière aussi systématique que Russell. Son admiration pour Charles Fort (*le Livre des damnés*) entre certainement pour beaucoup dans ce choix, car on retrouve dans toute son œuvre les bizarres théories fortéennes. À côté de *Guerre aux invisibles* nous pourrions citer *le Sanctuaire terrifiant*, roman dans lequel la Terre est présentée longtemps comme l'asile

d'aliénés de l'Univers : tous les psychotiques de la Galaxie ont été placés sur notre planète à l'aube des temps pour procréer une race de déments, la nôtre, qu'il s'agit d'empêcher de se répandre pour aller salir les zones « saines » environnantes. Parmi les nouvelles, *Into Your Tent, I'll Creep* (Astounding, septembre 1957) est intéressante en ce sens qu'elle postule que les chiens sont les véritables maîtres de la Planète et que les hommes leur servent de mains distantes, inconscientes d'être contrôlées. Braves chiens, tranquilles et serviables, si peu souvent pris pour cibles par le soupçon de ces paranoïaques invétérés que sont les auteurs de science-fiction, plus enclins à accuser leurs compagnons de silence, les chats...

Un autre roman, beaucoup plus typique de Russell que *Guerre aux invisibles*, nous le verrons plus loin, exploite un sujet proche : *Sentinelle de l'espace* (Satellite, puis « Le Masque »), un excellent récit passé à peu près inaperçu, qui conte sous une forme parodique les aventures d'une « sentinelle », l'extraterrestre David, Raven, et ses efforts pour déjouer un complot contre la civilisation, dans un monde où les radiations ont provoqué d'innombrables mutations. Dans ce beau roman, Russell utilise les éléments d'un récit d'aventures pour lancer un message de fraternité, présent dans toute son œuvre. Ce sera un des paradoxes de l'auteur que de presque toujours choisir des scénarios pleins de conflits pour clamer son horreur de la guerre.

Le second thème russellien exploitera pleinement ce paradoxe, puisqu'il consistera à mettre en scène des guerriers pleins de puissance et d'orgueil pour les ridiculiser avec toutes les armes de la férocité parodique. Nous pourrions l'appeler « David et Goliath » ou encore « Gandhi chez les extraterrestres » ! Il s'agit le plus souvent de récits construits sur le plan de *la Fin du voyage au bout de la nuit* (Fiction, spécial 9). On se souvient de l'histoire : un immense vaisseau de guerre se pose sur la Terre et se lance dans une opération de conquête, mais ce seront bientôt les terriens eux-mêmes qui auront raison de leurs adversaires, grâce à l'indifférence de leur accueil. Las de se faire les dents sur une proie trop consentante l'armée vindicative se dissoudra peu à peu dans l'environnement.

La résistance passive fait aussi le centre de ce qui est peut-être le récit court le plus célèbre d'Eric Frank Russell *And Then There Were None...* (Astounding, juin 1951) : les habitants de la Planète Gand (sic) poussent la mauvaise volonté jusqu'à un point difficilement imaginable pour des envahisseurs habitués à combattre. Alors, devant ce modèle qui récuse tout ce que leur discipline leur avait si péniblement appris, ils fondent dans la nature comme le sucre dans l'eau... Et il n'en resta plus un seul.

Plus X (*Astounding* juin 1956, puis en roman au « CLA ») et *Nuisance Value* (*Astounding*, janvier 1957) nous font part du triste sort d'extraterrestres dont le seul tort fut de capturer des Terriens et de les garder prisonniers. Comme l'écrit John Campbell dans son texte de présentation au premier récit. « Bien sûr, il voulait s'échapper de la prison des ennemis. Mais la suite montra que ceux-ci s'en seraient mieux tirés s'ils lui avaient offert quelques bombes nucléaires, une fusée, et l'avaient laissé partir. Il aurait fait moins de dégâts ainsi... » Notons au passage que *Nuisance Value* reprend un texte du même nom de Manly Wade Wellman (*Astounding*, décembre 1938, janvier 1939), qui racontait comment des envahisseurs – supérieurs en nombre – sont défaits par une poignée de Terriens qui leur créent tellement de petits ennuis qu'ils préfèrent repartir. Russell s'est d'ailleurs fait une spécialité de reprendre les idées des autres et de les améliorer tout en les adaptant à son style très personnel ; voir entre autres *The Prr-r-eet*, dont le thème est emprunté à Arthur C. Clarke, ou *The Mechanical Mice* (*Astounding*, janvier 1941, sous le pseudonyme de Maurice G. Hugi), dont la trame appartient au VRAI Maurice Hugi !

C'est à cette catégorie de récits humoristiques et ravageurs qu'appartient le livre que vous allez lire, un des meilleurs de Russell et un des plus amusants de la littérature anglo-saxonne de S.F. Le héros, James Mowry, est déposé secrètement sur la 94^e Planète de l'Empire sirien, en guerre contre la Terre, pour y faire de la résistance solitaire ; l'ampleur de son succès tient du canular comme du tour de force sans que jamais le livre ne tombe dans l'apologie du bellicisme qui a été si souvent reprochée à la S.F. de l'« Âge d'Or ». Nulle glorification du guerrier chez Russell comme on peut la trouver dans certains textes de Heinlein ou même de Poul Anderson. L'agression est constamment tournée en dérision, au point que Mowry ne sortira pas de sa campagne solitaire paré des reflets de l'idéal. L'ironie cinglante de notre auteur s'exerce sur ses héros comme elle s'attaquait à sa propre image. C'est à ce prix que les « libérateurs » peuvent ne pas devenir les futurs oppresseurs... C'est ici aussi que – du point de vue psychologique – on repérera le point d'identification de l'écrivain anglais : un optimisme raisonnable qui se gagne sur un fond tenace d'autodépréciation.

Le troisième leitmotiv, le plus émouvant certainement, nous l'appellerons « fraternité » : il exprime l'amour de l'auteur pour toute vie, ancré certainement dans un attachement authentique pour les animaux. Tous les êtres de l'univers sont frères quelle que soit leur forme : horribles, repoussants, ils partagent l'existence et peuvent se reconnaître sous les oripeaux de la matière multiple. *Quand vient la nuit* (*Fiction*, 194) se situe dans des milliers d'années ; la Terre est une

planète à moitié déserte et, par un curieux retour du sort, ses derniers habitants sont envoyés dans chaque système planétaire habité pour apprendre la tolérance et la fraternité aux races plus jeunes. Dans *Jay Score* (*Astounding*, mai 1941) un robot est considéré comme faisant partie de la race humaine. Citons encore *Metamorphosite* (*Astounding*, décembre 1946) qui décrit les changements physiques et moraux affectant l'homme au cours des prochains millénaires. Russell parvient à introduire ces réflexions qui sont le véritable cœur de son récit dans une trame que n'aurait pas dédaigné de tisser Edmond Hamilton.

Cher Démon (*Fiction*, 192) est, de l'avis général, ce que Russel a écrit de plus beau sous forme de « novelette. » Le « Cher Démon » du titre est un poète martien qui traîne sur Terre son apparence hideuse, ses tentacules et la couleur outremer de sa peau. Errant parmi les ruines laissées par une guerre atomique, il se fera peu à peu aimer des derniers survivants de notre race – un groupe d'enfants – et les aidera à reconstruire un monde. Récit écrit d'une manière touchante et sensible, sans jamais tomber dans la mièvrerie, *Cher Démon* se pose en exemple d'une S.F. intelligente. Il montre à tous ceux qui ne voient en E.F. Russell qu'un clown du genre, combien les pitreries servent de carapace à l'humanité.

Il nous reste à parler de deux catégories d'histoires : celles qui se veulent destructrices des poncifs de la science-fiction et celles qui entrent dans la grande confrérie des inclassables. Eric Frank Russell a toujours refusé de se laisser enfermer dans les formules toutes faites de la S.F. ; pour démontrer sa liberté, sa formule favorite est de tourner une idée usée à l'envers pour en tirer une histoire pleine d'originalité. Il écrit ainsi : « Dans le domaine de la science-fiction, bien des récits parlent de fusées en perdition dont les passagers triomphent de tous les obstacles. Vous trouverez ici l'histoire d'un désastre où personne ne gagna de médaille. »

« D'autres nouvelles s'occupent de monstres aux yeux énormes et globuleux, aux tentacules invariablement menaçants. À l'intérieur de ce livre se trouve l'histoire d'un monstre qui ne menaçait personne. » (Préface à *Somewhere a Voice*).

La première « novelette » dont parle Russell est *Somewhere a Voice* (*Other Worlds*, janvier 1953). Des naufragés sur une planète dont l'air est subtilement nocif essaient de rejoindre le dôme de secours qui se trouve à 3 000 km d'eux, un seul sera sauvé : le chien. *Displaced Person* (*Weird Tales*, septembre 1948) est une courte nouvelle bien savoureuse. Quel est ce réfugié politique à l'air si triste et noble qui promène lentement sa désespérance dans les jardins du monde ? Celui qui explique qu'un tyran l'a chassé de son pays et s'emploie à le déshonorer, car cet homme implacable détient tous les moyens

d'information ? C'est Lucifer.

Citons encore deux nouvelles : *le Forgeur d'âmes* (*Galaxie*, ancienne série, 33) ou comment un clown peut aider à la conquête de l'espace, et *I Am Nothing* (*Astounding*, juillet 1952), merveilleux récit sur la désespérance.

Des textes enfin n'entrent dans aucune des catégories précitées, ce sont pour la plupart des contes dans lesquels la forme prend le pas sur le fond. Mauvais Anglais à la prose trop tôt exportée outre-Atlantique, Eric Frank Russell s'est longtemps désintéressé du petit jeu de société de ses confrères, le récit de catastrophe. Et puis, las de voir John Windham et John Christopher saccager notre monde, il s'est attaqué au grand désastre cosmique : dans *The Great Radio Peril* comme dans *Last Blast* (*Astounding*, novembre 1952), un mal mystérieux frappe les récoltes et menace la vie.

Mechanical Mice : ces souris mécaniques sont les « héroïnes » d'une histoire très kuttnerienne. Un savant explore mentalement le futur et en ramène les plans d'une machine robot qui, dès qu'elle est mise en marche, ne peut plus être arrêtée et commence à fabriquer toute une horde de petits automates, plus dangereux les uns que les autres. *Boomerang* (*Fantastic Universe*, septembre 1953) met aussi en vedette un robot bien encombrant surtout pour ses maîtres qui voulaient l'employer à l'assassinat politique. On ne peut penser à tout ! *Allamagoosa*, le récit qui remporta le Hugo, raconte les mésaventures de l'équipage du *Bustler* dans son désir effréné de plaire à l'amiral qui inspecte le navire spatial.

Eric Frank Russell a donc exploité tous ces thèmes ; en particulier l'association intime de la parodie et de l'émotion est présente dans la quasi-totalité de son œuvre. Mais comment a-t-il utilisé ces ingrédients pour en faire un style ?

Le style de Russell se reconnaît très bien et peut même, pour certains lecteurs, constituer le principal intérêt des récits. On peut en effet soutenir que la plupart des thèmes exploités dans ses écrits peuvent être retrouvés dans des œuvres antérieures, mais leur traitement reste profondément original et on ne voit que Fredric Brown pour l'égaliser dans la verve caustique. Mais écriture et thématique vont souvent de pair : lorsqu'il s'agit d'utiliser ses grands classiques gandhiens, Russell se montre tel qu'en lui-même ses admirateurs l'identifient, alors que lorsqu'il se veut plus sérieux – comme dans *Guerre aux invisibles*, par exemple – sa manière d'écrire n'a rien de bien particulier. À cet égard, le roman le plus connu de Russell en France n'est absolument pas typique de sa manière, car la

véritable personnalité stylistique de cet auteur, on la trouve dans la partie « sarcastique » de son œuvre, là, il donne toute son ampleur, se rit de la logique quotidienne, plonge dans l'absurde, manie l'humour destructeur avec une aisance d'artificier, lézarde notre confort intellectuel et ne cesse de nous secouer l'esprit tout au long du texte... Le lecteur est alors placé dans l'obligation d'accepter le voyage dément auquel le convie l'auteur ou bien de rejeter en bloc l'histrion.

Paradoxe pour qui connaît l'origine de Russell, longtemps employé de magasin à Liverpool : le style de notre auteur est typiquement américain ; ses expressions ne se retrouveraient jamais sous la plume d'un Britannique digne de ce nom. La raison doit sans doute en être trouvée dans l'admiration d'E.F. Russell pour les États-Unis où il a passé une grande partie de sa vie. Du même point de vue, l'action de ses livres se déroule le plus souvent en Amérique du Nord et ses héros sont régulièrement natifs de ce pays : voir par exemple, dans *Guerre aux invisibles*, le centre d'intérêt (New York) et le personnage principal (Bill Graham). Cette somme de détails accumulée rend parfois les textes de Russell difficiles à traduire de manière accessible à notre sensibilité, nous croyons même que la meilleure traduction ne donne qu'une ombre clignotante de son style toujours plus vivant dans l'original. Ainsi vivrons-nous dans la caverne...

Les personnages gardent quant à eux leur truculence primitive. Une fois encore, *Guerre aux invisibles* représente un cas atypique ; voyez Bill Graham, Américain moyen, ni plus beau ni plus intelligent qu'un autre : le prototype du héros désidéalisé qui se généralisera dans le genre après la guerre.

Mais le véritable personnage russellien plonge dans la démesure, pas par l'accentuation des traits héroïques mais au contraire par sa folie de balourdise. Un personnage courant sera affligé de toutes les tares physiques imaginables : son nez ressemblera à une pomme de terre, ses oreilles seront décollées et ses yeux refléteront l'insondable réflexion du bovin ruminant. Sur le front de l'intelligence les personnages seront quelquefois mieux lotis : les héros – peu de femmes chez Russell le misogyne secret – seront doués de pragmatisme et de ténacité, les militaires, eux, ne trouveront pas grâce aux yeux de leur créateur. La cible préférée de Russell est le fonctionnaire ou le soldat imbu de son importance ; trop égocentrique pour faire son autocritique si on ne lui donne pas quelques coups de pied bien placés. À cet égard, les personnages du roman *la Grande Explosion* (C.L.A.) sont exemplaires. Se sentant protégés par leur vaisseau spatial de deux kilomètres de long, ils donnent libre cours à leur fatuité de Terriens sûrs d'eux... tout au moins au début du voyage. La fin de celui-ci sera moins glorieuse, quoique instructive

pour un équipage qui se révélera – comme toujours chez Russell – plus engoncé dans son faux soi militariste que véritablement cruel.

Et c'est ce qui fait l'intérêt psychologique des héros d'Eric Frank Russell – à côté de leur originalité physique : aucun d'entre eux, même le plus arrogant, n'est tout à fait méchant. Ils savent d'ailleurs le plus souvent reconnaître leur défaite et se reconvertir dans la tranquillité lorsque plus faible qu'eux les a vaincus par la non-violence. Ainsi, pour Russell, les techniques de résistance passive doivent non seulement triompher de la force brutale, mais encore la faire changer de méthode, la convertir à la démocratie. Philosophie optimiste et bien sympathique, même si elle se révèle peu crédible hors du monde merveilleux des livres de science-fiction... Tous les êtres de la création sont frères, leurs luttes ne sont pas des confrontations manichéennes mais des tragédies de l'incompréhension dont il est possible de se défaire. Ce message d'espoir vient clôturer sur une note de clarté la structure de l'œuvre russellienne où le rire n'est plus simplement le masque du désespoir.

Dans *la Fin du voyage au bout de la nuit*, le commandant du vaisseau-amiral s'intègre parfaitement à sa nouvelle vie ; dans *Basic right* (*Astounding*, avril 1958), Zalumar préfère se suicider, mais tous deux sont interchangeables. Ils possèdent en commun cette naïveté qui les empêche d'être inhumains et Zalumar aurait sans doute aussi bien pu s'adapter à la Terre que son double Cruin, si son orgueil lui en avait laissé l'occasion.

Eric Frank Russell est lui aussi parvenu au bout du voyage, après avoir pratiquement cessé d'écrire à partir de 1960 – une nouvelle mineure, *Rendez-vous sur Kangshan* (*Galaxie*, 40) paraîtra en 1965 –, le grand auteur de S.F. anglais est mort en 1978. Il reste au public français à découvrir les multiples récits, inédits dans notre langue, qu'il laisse derrière lui. De prochaines années lui rendront peut-être justice.

Venelles, novembre 1982.

Il pénétra d'un air dégagé dans la pièce, s'assit dans le fauteuil qui lui fut indiqué, et resta silencieux. Il y avait déjà quelque temps que cette expression blasée se trouvait sur son visage et il était un peu las de l'arborer.

Le grand gaillard qui l'avait convoyé depuis l'Alaska partit alors, referma sans bruit la porte et le laissa seul avec l'homme qui le contemplait de derrière son bureau. Sur ce dernier, bien en vue, une petite plaque lui apprit que le personnage s'appelait William Wolf ^[1]. Voilà qui ne lui convenait guère : ce type ressemblait plutôt à un original.

Wolf déclara sur un ton rude mais posé : « M. Mowry, vous avez droit à une explication. » Il y eut une pause, suivie de : « Vous allez la recevoir. » Puis Wolf fixa son interlocuteur sans ciller.

Pendant une minute interminable, James Mowry supporta cet examen attentif avant de demander :

« Quand ? »

— Bientôt. »

Là-dessus, Wolf continua de le fixer. Mowry trouvait que ce regard perçant et scrutateur commençait à devenir franchement désagréable ; et le visage de Wolf semblait tout aussi chaleureux et expressif qu'un morceau de granit.

« Voulez-vous vous lever ? »

Mowry se leva.

« Tournez-vous. »

Il pivota, l'air de crever d'ennui.

« Allez et venez dans la pièce. »

Il se promena.

« Tstt-tstt ! » fit Wolf d'un air qui n'exprimait ni plaisir ni souffrance. « Je vous assure, M. Mowry, que je suis très sérieux si je vous demande maintenant d'avoir l'obligeance de marcher les jambes torses. »

Mowry se dandina comme s'il chevauchait un cheval invisible. Puis il retourna à son fauteuil et lança d'un ton mordant : « Ça a intérêt à me rapporter de l'argent ! Je n'ai pas fait cinq mille kilomètres pour

faire le clown gratuitement.

— Ça ne vous rapportera rien ! Pas un sou ! lui rétorqua Wolf. Si vous avez de la chance, vous conserverez la vie...

— Et si je n'ai pas de chance ?

— Ce sera la mort...

— Vous êtes franc, vous, au moins, commenta Mowry.

— Dans mon boulot, c'est nécessaire. Wolf se remit à le fixer, longuement et d'un air pénétrant. Vous ferez l'affaire. Oui, je suis sûr que vous ferez l'affaire.

— L'affaire pour quoi ?

— Je vous le dirai dans un instant. » Wolf ouvrit un tiroir, en sortit quelques papiers et les lui passa. « Ceci devrait vous permettre de mieux comprendre la situation. Lisez jusqu'au bout... vous en arriverez au cœur du sujet. »

Mowry examina les papiers. C'étaient des copies dactylographiées d'articles de journaux. Il se carra dans son fauteuil et les lut attentivement.

Le premier parlait d'un plaisantin, en Roumanie. Il n'avait rien fait de plus que se tenir sur une route et contempler le ciel d'un air fasciné en marmottant de temps à autre : « Des flammes bleues ! » Des curieux s'étaient joints à lui et l'avaient imité. Le petit groupe était devenu foule ; la foule était devenue cohue.

Les spectateurs n'avaient pas tardé à bloquer le chemin et à déborder dans les rues voisines. La police avait tenté de les disperser et n'avait fait qu'empirer les choses. Un idiot avait appelé les pompiers. De petits hystériques juraient apercevoir, ou avoir aperçu, quelque chose de bizarre au-dessus des nuages. Reporters et cameramen s'étaient rués sur les lieux ; des rumeurs circulaient à toute allure. Le gouvernement envoya une force aérienne pour regarder de plus près, et la panique s'étendit à un secteur de cinq cents kilomètres carrés, dont la cause originale avait judicieusement disparu...

« Amusant, rien de plus, déclara Mowry.

— Continuez à lire. »

Le second article rapportait l'évasion audacieuse de deux tueurs notoires qui avaient volé une voiture ; ils avaient parcouru près de mille kilomètres avant d'être repris, quatorze heures plus tard.

Le troisième article donnait les détails d'un accident d'automobile : trois tués, un blessé grave, la voiture bonne pour la ferraille. L'unique survivant était mort neuf heures plus tard.

Mowry rendit les papiers. « En quoi cela me concerne-t-il ?

— Nous allons reprendre ces articles dans l'ordre où vous les avez lus, commença Wolf. Ils prouvent quelque chose dont nous sommes conscients depuis longtemps mais que vous n'avez peut-être pas bien

saisi. Voyons le premier. Ce Roumain n'a rien fait, absolument rien, sinon fixer le ciel en marmottant. Et pourtant, il a forcé un gouvernement à s'exciter comme un troupeau de puces dans une poêle à frire. Ce qui prouve que, dans certaines conditions, action et réaction peuvent très bien être sans commune mesure, et ce, à un point ridicule. En agissant de façon insignifiante dans les circonstances voulues, on peut obtenir des résultats sans rapport avec l'effort fourni.

— Je vous l'accorde, admit Mowry.

— Voyons maintenant ces deux bagnards. Ils n'ont pas fait grand-chose, eux non plus. Ils ont franchi un mur, volé une voiture, conduit comme des dingues jusqu'à manquer de carburant, et ils se sont fait reprendre. » Wolf se pencha en avant et continua en détachant bien ses mots : « Mais, pendant ces quatorze heures ils ont monopolisé l'attention de six avions, dix hélicoptères et cent vingt voitures de patrouille. Ils ont bloqué dix-huit standards téléphoniques, paralysé un nombre incalculable de lignes et d'ondes radio, sans mentionner les policiers, les adjoints, les volontaires et les membres de la Garde Nationale. En tout, vingt-sept mille personnes sur l'ensemble de trois États.

— Ffiou ! Mowry haussa les sourcils.

— Finalement, venons-en à cet accident d'auto. Le survivant a pu nous en donner la cause avant de mourir. Il a dit que le conducteur a perdu le contrôle de son véhicule à grande vitesse en essayant de chasser une guêpe qui avait pénétré par une glace baissée et lui bourdonnait autour du visage.

— Ça a failli m'arriver. »

Feignant de l'ignorer, Wolf reprit : « Le poids d'une guêpe est de l'ordre du gramme. Comparée à l'être humain, la taille d'une guêpe est minuscule, sa force négligeable. Sa seule arme est une petite seringue contenant une goutte de venin. Dans le cas présent, la guêpe ne l'a pas utilisée. Cette guêpe n'en a pas moins tué quatre hommes adultes et transformé une grosse voiture en tas de ferraille.

— Je vois ce que vous voulez dire, mais qu'est-ce que je viens faire là-dedans, *moi* ?

— C'est simple, conclut Wolf. Nous voulons que vous deveniez une guêpe ! »

Se carrant dans son fauteuil, James Mowry contempla son interlocuteur d'un œil méditatif. « Le petit balèze qui m'a amené ici était un agent des Services secrets qui m'a convaincu de l'authenticité de ses papiers d'identité. Ceci est un bureau officiel du Gouvernement. Vous êtes un haut fonctionnaire. En l'absence de tous ces faits, je dirais que vous êtes fou !

— C'est peut-être le cas, répartit Wolf, le visage impassible, mais je ne le crois pas.

— Vous voulez que je fasse quelque chose de spécial ?

— Oui.

— Quelque chose *d'extrêmement* spécial ?

— Oui.

— Où ma vie sera en danger ?

— Je le crains.

— Et sans rétribution aucune ?

— Exact. »

Mowry se leva. « Je ne suis pas fou, moi non plus !

— Non, mais vous le serez si vous laissez les Siriens nous anéantir ! » lança Wolf sur le même ton catégorique. Mowry se rassit.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Il y a la guerre, en ce moment.

— Je sais. *Tout le monde* le sait. Mowry fit un geste méprisant. Ça fait dix mois que l'on a engagé la lutte contre le Combinat Sirien. Les journaux, la radio, la vidéo et le Gouvernement le disent tous. Je suis assez crédule pour croire tous ces gens-là.

— Vous serez donc peut-être prêt à laisser la bride à votre crédulité pour avaler encore quelques autres petites choses, suggéra Wolf.

— Telles que ?...

— Le public terrien est satisfait parce que, jusqu'à présent, rien ne s'est passé dans notre secteur. Il sait que l'ennemi a lancé deux attaques sérieuses contre notre Système solaire et que toutes deux ont été repoussées. Le public a une grande confiance en ses défenses. Cette confiance est d'ailleurs justifiée. Aucune force sirienne ne pénétrera jamais jusqu'ici.

— Eh bien, alors... de quoi doit-on s'inquiéter ?

— On gagne ou on perd une guerre. C'est la seule alternative. On ne peut gagner en se contentant de tenir l'adversaire hors de portée. Il est impossible d'obtenir la victoire en évitant seulement la défaite ! » Soudain violent, Wolf assena un bruyant coup-de-poing sur le bureau et un stylo en sauta dans les airs. « Il nous *faut* faire plus que cela. Il nous *faut* prendre l'initiative et jeter l'ennemi à terre pour lui ficher une raclée de tous les diables !

— Mais on y parviendra en temps voulu, n'est-ce pas ?

— Peut-être, acquiesça Wolf, ou peut-être que non. Cela dépend.

— Cela dépend de quoi ?

— Si nous utilisons à plein et intelligemment nos ressources, nos hommes en particulier... c'est-à-dire les hommes comme vous.

— Vous pourriez peut-être vous montrer plus explicite, suggéra Mowry.

— Voyons... sur le plan technique, nous sommes en avance sur le Combinat Sirien... beaucoup sous certains rapports, un peu moins sous d'autres. Ce qui nous donne l'avantage des armes et de l'efficacité.

Mais ce qu'ignore le public – parce que personne n'a jugé utile de le lui apprendre – c'est que les Siriens ont aussi un avantage. Ils nous dépassent en nombre à raison de douze contre un, et la même proportion s'applique aussi pour la quantité de matériel.

— Est-ce un fait prouvé ?

— Malheureusement, oui, bien que notre propagande se garde de le reconnaître. Notre potentiel de guerre est supérieur en qualité. Les Siriens ont la supériorité quantitative. C'est pour nous un sérieux handicap. Il nous faut le compenser de notre mieux. On ne peut pas se permettre de jouer les prolongations en s'efforçant de dépasser leur population.

— Je vois. James Mowry se mâchouilla la lèvre inférieure et prit un air songeur.

— Néanmoins, reprit Wolf, le problème paraît un peu moins imposant si l'on garde à l'esprit qu'un seul homme peut ébranler un gouvernement, que deux hommes peuvent momentanément mobiliser une armée de vingt-sept mille personnes, et qu'une petite guêpe peut détruire quatre géants, et leur gros engin par-dessus le marché. » Il s'arrêta, regarda Mowry pour que ses paroles produisent leur effet, puis il continua : « Ce qui veut dire qu'en griffonnant les mots voulus sur un mur, l'homme voulu, à l'endroit voulu, au moment voulu, peut immobiliser toute une division armée.

— C'est une forme de guerre assez peu orthodoxe.

— C'est d'autant mieux.

— Je suis assez vicieux pour aimer ce genre de méthodes. Elles me séduisent.

— Nous le savons, lui apprit Wolf. Il saisit un dossier sur son bureau et le feuilleta. Le jour de votre quatorzième anniversaire, vous avez reçu une amende de cent guilders siriens pour avoir exprimé sur un mur, et en lettres de cinquante centimètres, votre opinion concernant un personnage officiel. Votre père s'est excusé et a invoqué l'impétuosité de la jeunesse. Les Siriens ont été irrités mais ils ont classé l'affaire.

— Razaduth était un sale menteur ventru, et je le dis encore aujourd'hui ! Mowry jeta un coup d'œil au dossier. C'est l'histoire de ma vie ?

— Oui.

— Quels fouinards vous faites !

— Il le faut bien. Nous considérons que c'est le prix que nous devons payer pour survivre. » Reposant le dossier, Wolf lui apprit : « Nous avons une carte perforée pour chaque Terrien vivant. En un rien de temps, nous pouvons choisir grâce à l'électronique ceux qui ont des fausses dents, chaussent du 44, ont une mère rousse, ou dont on peut être sûr qu'ils vont tenter d'éviter le service. Sans aucun

problème, nous pouvons tirer n'importe quel type de mouton de la masse générale de brebis et de béliers.

— Et je suis un mouton typique ?

— Métaphoriquement parlant, bien sûr. Sans vouloir vous insulter. Le visage de Wolf eut un tic nerveux qui approchait assez d'un sourire. Nous avons effectué une sélection parmi les seize mille personnes parlant différents dialectes siriens. Nous sommes tombés à neuf mille après avoir éliminé femmes et enfants. Puis, étape par étape, nous avons rejeté les vieux, les infirmes, les faibles, les sujets douteux et les déséquilibrés. Nous avons repoussé les trop petits, les trop grands, les trop gros, les trop maigres, les trop bêtes, les trop audacieux, les trop prudents, et cætera. Il ne nous en est pas resté beaucoup dont nous puissions faire des guêpes.

— Qu'est-ce qui caractérise une guêpe ?

— Plusieurs choses... mais essentiellement, c'est un homme petit qui peut marcher avec les jambes arquées, qui a les oreilles en arrière et le visage teint en violet. En d'autres termes, quelqu'un qui peut jouer le rôle d'un Sirien avec suffisamment de brio pour tromper les Siriens eux-mêmes.

— Alors, impossible ! s'exclama Mowry. Même quand les poules auront des dents ! J'ai le teint rose, des dents de sagesse bien visibles et les oreilles en chou-fleur.

— On peut arracher les dents en surnombre. L'ablation chirurgicale d'un petit cartilage fixera vos oreilles bien en arrière sans laisser de trace visible. C'est indolore, facile à exécuter, et ça se cicatrisera en deux semaines. Il y a des preuves médicales à l'appui, vous ne pouvez donc le contester. Un nouveau tic nerveux. Quant au teint violet, aucun problème. Il existe bien des Terriens qui ont le visage encore plus violacé que n'importe quel Sirien, grâce à une certaine imprégnation alcoolique. Nous possédons, quant à nous, une teinture qui est garantie pour quatre mois, ainsi qu'un nécessaire de maquillage qui vous permettra d'agir encore plus longtemps si nécessaire.

— Mais...

— Écoutez-moi ! Vous êtes né à Masham, capitale de Directa, la planète-mère de Sirius. Votre père y était négociant. Vous avez vécu sur Directa jusqu'à l'âge de dix-sept ans, époque à laquelle vous êtes retourné sur Terra avec vos parents. Vous avez à la fois la bonne taille et la stature pour un Sirien. Vous avez vingt-six ans et parlez toujours parfaitement le sirien, avec un net accent mashambi... ce qui n'est qu'un atout de plus. C'est encore plus plausible. Cinquante millions de Siriens doivent parler avec l'accent mashambi. Vous êtes taillé exprès pour le travail qui vous attend.

— Et si je vous invite à le balancer dans le conduit d'aération, ce

travail ? demanda Mowry avec intérêt.

— Je le regretterais, répondit froidement Wolf, car, en temps de guerre, il est bien connu qu'un volontaire vaut mille appelés.

— Ce qui veut dire que je serais appelé sous les drapeaux ? Mowry eut un geste d'irritation. Merde !... plutôt y aller de mon plein gré que d'y être traîné de force.

— C'est aussi ce que dit le dossier. James Mowry, vingt-six ans, remuant et entêté. Fera n'importe quoi... pourvu que l'autre terme de l'alternative soit encore plus désagréable.

— On croirait entendre mon père. C'est lui qui vous a dit ça ?

— Ce service ne révèle jamais ses sources d'information.

— Ouais ! » Mowry médita un instant puis demanda : « Supposons que je me porte volontaire. Que se passera-t-il ?

— On vous enverra dans un centre d'entraînement qui vous fera subir un cours spécial accéléré très ardu qui dure de six à huit semaines. Vous en aurez jusque-là de tout ce qui pourra vous être utile : armement, explosifs, sabotage, propagande, guerre psychologique, lecture de carte, marche à la boussole de jour et de nuit, camouflage, judo, techniques radio, et peut-être une douzaine d'autres sujets. Lorsqu'on en aura fini avec vous, vous serez prêt à fonctionner en tant que torticolis notoire.

— Et après ça ?

— On vous lâchera subrepticement sur une planète sirienne où vous devrez vous débrouiller pour vous rendre le plus insupportable possible. »

Il y eut un silence prolongé au bout duquel Mowry admit à contrecœur : « Un jour que mon père était particulièrement irrité, il m'a dit : « *Mon fils, tu es né idiot et tu mourras idiot.* » Il lâcha un long soupir. « Mon vieux avait raison. Je me porte volontaire.

— Nous savions que vous le feriez, conclut Wolf, imperturbable. »

Il revit Wolf deux jours après la fin de son programme ardu d'entraînement, pour lequel il avait reçu des notes satisfaisantes. Wolf vint au centre et lui rendit visite alors qu'il se trouvait dans sa chambre.

« Comment c'était ?

— Du sadisme pur et simple, dit Mowry en faisant une grimace. Je suis claqué, intellectuellement et physiquement. J'ai l'impression d'être un infirme à moitié assommé.

— Vous aurez largement le temps de récupérer. Le voyage sera assez long. Vous partez jeudi.

— Pour où ?

— Désolé... je ne peux vous le dire. Votre pilote aura des ordres sous scellés qui ne devront être consultés que pendant le dernier saut.

En cas d'accident ou d'interception, il les détruira sans les avoir lus.

— Quelles sont nos chances d'être capturés en cours de route ?

— Assez faibles. Votre vaisseau sera considérablement plus rapide que tout ce que possède l'ennemi. Mais même les meilleurs astronefs peuvent avoir des ennuis de temps en temps, et nous ne courrons donc aucun risque. Vous connaissez la réputation de la Police secrète sirienne, le Kaïtempi. Ils feraient confesser un crime à un bloc de granit. S'ils vous attrapaient en route et apprenaient votre destination, ils prendraient des mesures pour piéger votre successeur à son arrivée.

— Mon successeur ? Voilà qui soulève une question à laquelle personne ici ne semble vouloir répondre. Peut-être que *vous*, vous pourriez le faire, hein ?

— Quelle est cette question ?

— Est-ce que je serai totalement isolé, ou bien d'autres Terriens opéreront-ils sur la même planète ? Et s'il y en a d'autres, comment se feront les contacts ?

— En ce qui vous concerne, vous serez le seul Terrien à cent millions de kilomètres à la ronde, répondit Wolf. Vous n'aurez aucun contact, et ainsi vous ne pourrez trahir personne. Le Kaïtempi ne pourra vous arracher des renseignements que vous ne possédez pas.

— Ça paraîtrait quand même plus agréable si vous ne vous pourléchiez pas les babines devant cette perspective abominable ! se plaignit Mowry. Ce serait quand même un réconfort, un encouragement, de connaître la présence d'autres guêpes tout aussi efficaces, même s'il n'y en a qu'une par planète.

— Vous n'avez pas étudié votre programme tout seul, n'est-ce pas ? Les autres n'étaient pas là uniquement pour vous tenir compagnie. Wolf tendit la main. Bonne chance, faites le plus de mal possible... *et revenez !*

— Je reviendrai, soupira Mowry, mais le chemin sera long, et la voie étroite. »

Voilà qui était plus un pieux espoir qu'une promesse réalisable, songea-t-il tandis que Wolf s'en allait. En fait, la remarque sur son « successeur » prouvait que des pertes avaient été prévues et des mesures prises pour fournir des remplaçants.

Il lui vint alors à l'esprit que lui-même était peut-être le successeur de quelqu'un d'autre. Peut-être que sur le monde où il se rendait une malheureuse guêpe avait été capturée et mise en pièces – très lentement. Dans ce cas, le Kaïtempi devait être en train de scruter les cieux et de se pourlécher les babines dans l'attente de sa prochaine victime... un certain James Mowry, vingt-six ans, remuant et entêté.

Oh, et puis zut ! il avait contracté un engagement et il ne pouvait plus reculer. Il semblait qu'il fût destiné à devenir un héros par manque de courage pour la lâcheté. Il élaborait lentement une

résignation philosophique, état d'esprit qu'il connaissait toujours, plusieurs semaines plus tard, lorsque le capitaine de la corvette le fit mander dans la cabine principale.

« Bien dormi ?

— Pas durant ces derniers temps, reconnut Mowry. Les propulseurs ont été plus bruyants que d'habitude ; tout le vaisseau vibrait et grinçait. »

Le capitaine eut un sourire forcé. « Vous l'ignoriez, mais nous étions pourchassés par quatre destroyers siriens. Nous avons atteint notre vitesse maximum et les avons lâchés.

— Vous êtes sûr qu'ils ne nous suivent plus de loin ?

— Ils sont hors d'atteinte de nos détecteurs ; nous sommes donc au-delà des leurs.

— Dieu merci, fit Mowry.

— J'ai ouvert vos ordres. Nous arriverons dans quarante-huit heures.

— Où ?

— Sur une planète appelée Jaimec. Vous en avez entendu parler ?

— Oui, les chaînes d'actualités siriennes la mentionnaient de temps à autre. C'est l'un de leurs avant-postes, si je me souviens bien – sous-peuplée et sous-développée. Je n'ai jamais rencontré personne qui en vienne, alors je n'en sais pas grand-chose. Il afficha un petit air d'embarras. Ce secret, c'est très bien, mais ça serait quand même utile de savoir un peu où on va et d'avoir quelques renseignements sur l'endroit avant d'y arriver.

— Lorsque vous serez à terre, vous en saurez le maximum, l'apaisa le capitaine. Des informations ont été fournies avec les ordres. Il posa une pile de papiers sur la table, accompagnés de plusieurs cartes et de grandes photographies. Puis il indiqua une sorte d'armoire collée contre la paroi. Voici la visionneuse holographique. Utilisez-la pour trouver un point d'atterrissage convenable à partir de ces photos. Le choix vous appartient. Je n'aurai plus qu'à vous poser où vous le désirerez et repartir sans être repéré.

— Je dispose de combien de temps ?

— Vous devez me donner le point choisi avant quarante heures.

— Et combien de temps me laisserez-vous pour débarquer avec mon barda ?

— Vingt minutes au maximum. Pas une seconde de plus. J'en suis désolé, mais il n'y a rien d'autre à faire. Si nous nous posons sur le sol et prenons notre temps, nous laisserons inmanquablement des traces d'atterrissage... une ornière formidable repérable par les patrouilles aériennes, qui les lancerait aussitôt à votre poursuite avec un bel acharnement. Il nous faudra donc utiliser les antigravs et faire fissa. Les antigravs absorbent pas mal d'énergie. Vingt minutes est tout ce

que nous pouvons nous permettre.

— Très bien. » Résigné, Mowry haussa les épaules, prit les papiers et se mit à les étudier tandis que le capitaine le laissait seul.

Jaimec, quatre-vingt-quatorzième planète de l'Empire Sirien. Masse : sept huitièmes de Terra. Masse continentale : moitié de celle de Terra, le reste n'étant qu'océans. Colonisée deux siècles et demi auparavant. Population présente estimée à quatre-vingts millions d'habitants. Jaimec possédait des villes, des chemins de fer, des astroports et toutes les caractéristiques d'une civilisation étrangère. Néanmoins, la majeure partie demeurait inexploitée, inexplorée, et dans un état primitif.

James Mowry se plongea dans l'étude méticuleuse de la surface de la planète révélée par la visionneuse holographique. Au bout de quarante heures, il avait procédé à son choix. Il n'avait pas été facile d'arriver à une décision : tous les sites apparemment convenables présentaient un désavantage ou un autre, ce qui prouvait que la cachette idéale n'existe pas. L'un était magnifiquement placé du point de vue stratégique, mais manquait de couverture adéquate. Un autre disposait d'un camouflage naturel mais avait une situation dangereuse...

Le capitaine entra en disant : « J'espère que vous avez choisi un endroit sur la face sombre. Sinon, il va falloir jouer à saute-mouton jusqu'à la nuit, ce qu'il vaudrait mieux éviter. Le meilleur système est d'arriver et de repartir avant qu'ils n'aient eu le temps de déclencher l'alarme et de prendre des mesures.

— Voici. Mowry indiqua le site sur une photo. C'est un peu trop loin d'une voie routière – environ trente kilomètres, et en pleine forêt vierge. Quand j'aurai besoin de quelque chose, il me faudra une journée pénible de marche pour atteindre mon antre, deux peut-être. Du coup, il devrait être à l'écart des regards indiscrets, ce qui compte en premier. »

Glissant la photo dans la visionneuse, le capitaine alluma la lampe et plaça les yeux dans le viseur en caoutchouc. Ses sourcils se froncèrent lorsqu'il se concentra. « Vous voulez parler de ce point marqué sur la falaise ?

— Non... à la base de la falaise. Vous voyez cette avancée rocheuse ? Qu'est-ce qu'il y a un peu au nord ? »

Le capitaine regarda à nouveau. « C'est difficile d'en juger avec certitude, mais on dirait rudement qu'il s'agit d'une formation de cavernes. » Il s'écarta et saisit l'interphone. « Hame, venez ici, voulez-vous ? »

Hamerton, le navigateur en chef, arriva, étudia la photo et vit le point désigné. Il le compara avec un planisphère de Jaimec et effectua de rapides calculs. « On l'attrapera sur la face nocturne, mais de

justesse.

— Vous en êtes sûr ? insista le capitaine.

— Si on y va tout droit, on aura deux heures de battement. Mais *on ne peut pas* y aller tout droit : leur réseau radar pourrait déterminer le point de pose à cinq cents mètres près. Il va donc falloir qu'on descende au-dessous de leur couverture radar. Cette tactique prendra du temps, mais avec un peu de chance on sera arrivés une demi-heure avant le lever du soleil.

— Allons-y directement, avança Mowry. Cela réduira les risques pour vous, et je suis prêt à courir celui de me faire pincer. C'est d'ailleurs à moi de les prendre, non ?

— Des clous ! lâcha le capitaine. Nous sommes si près que leurs détecteurs nous ont déjà repérés. Nous recevons leurs sommations et ne pouvons y répondre parce que nous ignorons leur code. Ils ne vont pas tarder à se faire à l'idée que nous sommes des ennemis. Ils vont nous arroser de missiles à tête chercheuse, trop tard bien entendu. Dès que nous nous glisserons sous leur couverture radar, ils procéderont à une chasse aérienne complète dans un rayon de huit cents kilomètres autour du point où nous aurons disparu. Il regarda Mowry en fronçant les sourcils. Et vous, mon vieux, vous serez en plein milieu de ce cercle.

— On dirait que ce n'est pas la première fois que vous faites ce boulot » fit remarquer Mowry en espérant une réponse révélatrice.

Le capitaine reprit : « Une fois que nous filerons en rase-mottes, ils ne pourront nous suivre au radar. Nous descendrons donc à trois mille kilomètres de votre point d'atterrissage, puis nous avancerons en zigzags. Je suis censé vous lâcher là où vous le désirez sans leur donner un seul indice. Si je ne réussis pas, l'expédition aura été un échec. Aussi, laissez-moi agir comme je l'entends, voulez-vous ?

— Bien sûr, opina Mowry, déconcerté. Comme vous voudrez. »

Ils sortirent et le laissèrent seul à ses méditations. L'alarme ne tarda pas à résonner contre la paroi de la cabine. Il s'empara des poignées de maintien et s'accrocha tandis que l'astronef exécutait une série de virages brutaux, d'un côté puis de l'autre. Il ne voyait rien et n'entendait que le grondement sourd des fusées d'appoint, mais son imagination lui présentait un amas de cinquante traînées de vapeur de mauvais augure jaillissant du sol... cinquante cylindres explosifs allongés qui flairaient avidement la trace d'un métal étranger.

L'alarme résonna encore à onze reprises, suivie de l'habituel numéro d'acrobatie. Le vaisseau vibra désormais sous l'effet de l'atmosphère sifflante, puis hurlante.

Le but était proche.

Mowry fixa ses doigts d'un regard absent. Ils étaient immobiles, mais humides. Des frissons électriques bizarres montaient et

descendaient le long de son échine. Ses genoux étaient en coton et son estomac passablement révulsé.

De l'autre côté de l'éther, se trouvait une planète dotée d'un système complet de cartes perforées ; à cause de celui-ci, James Mowry allait avoir sa petite tête plongée dans la grande gueule d'un lion. Il maudit mentalement les systèmes de cartes perforées, ceux qui les avaient inventés et ceux qui les utilisaient.

Lorsque la propulsion s'arrêta et que le vaisseau se tint silencieusement sur ses antigrafs au-dessus du site choisi, il avait fait naître en lui l'impatience fataliste d'un homme qui attend une grave opération inévitable. Il descendit à terre mi-courant, mi-glissant le long de l'échelle de nylon. Une douzaine de membres d'équipage le suivirent, tout aussi pressés, mais pour des raisons différentes. Ils travaillèrent comme des dingues, les yeux toujours prudemment levés vers les cieux.

La falaise faisait partie d'un plateau qui s'élevait à cent vingt mètres au-dessus de la forêt. À son pied se trouvaient deux cavernes, l'une large et peu profonde, l'autre étroite mais profonde. Devant les cavernes s'étendait une plage de minuscules galets qui bordait un petit cours d'eau bouillonnant et tourbillonnant.

Des containers en duralumin, trente en tout, furent descendus sur la plage, soulevés et emportés au fond de la longue grotte et empilés de façon à ce que leur numéro de code soit visible. Cela fait, les douze matelots escaladèrent l'échelle qui s'enroula rapidement. Un officier agita la main à partir du sas ouvert et cria : « Emmerde-les bien, fiston ? »

La poupe de la corvette rugit et les arbres inclinèrent leur cime le long d'une traînée de quinze cents mètres d'air surchauffé. Voilà qui s'ajoutait encore à la liste des risques possibles ; si les feuilles étaient brûlées – si elles se ratatinaient et changeaient de couleur – un avion de reconnaissance apercevrait alors une flèche gigantesque pointée sur la caverne. Mais c'était aussi un risque à courir. Avec une vitesse rapidement croissante, le petit vaisseau s'éloigna en rase-mottes le long de la vallée.

James Mowry le regarda disparaître tout en sachant qu'il n'allait pas repartir directement pour Terra. D'abord, l'équipage allait encore prendre de nouveaux risques pour l'aider en filant en plein au-dessus de quelques villes et forteresses. Avec un peu de chance, cette tactique pourrait convaincre l'ennemi qu'il s'agissait d'une mission de reconnaissance photographique plutôt que du débarquement secret d'un quelconque commando.

La période cruciale se situerait durant la longue journée à venir, et l'aube pointait déjà. Une fouille aérienne systématique dans le voisinage prouverait que les soupçons de l'ennemi avaient été éveillés en dépit des manœuvres de diversion de la corvette. L'absence apparente de recherches ne prouverait d'ailleurs pas le contraire, car la chasse, à sa connaissance, pouvait très bien être lancée d'un autre point.

Le plein jour serait nécessaire pour son périple à travers la forêt

dont les profondeurs étaient sombres, même à midi. Attendant le lever du soleil, il s'assit sur un rocher et regarda dans la direction où était parti l'astronef. Même pour un sac de diamants, il n'aurait pas voulu être à la place du capitaine. Et il était probable que pour *deux* sacs le capitaine n'aurait pas voulu être à celle de Mowry.

Au bout d'une heure, il pénétra dans la caverne, ouvrit un container et en tira une valise en cuir usé de fabrication manifestement sirienne. Aucun curieux ne pourrait jamais noter quoi que ce fût d'étranger dans son bagage ; elle lui appartenait et avait été achetée à Masham, sur Diracta, de nombreuses années auparavant.

Franchissant d'un bond le petit cours d'eau, il pénétra dans la forêt et se dirigea vers l'ouest en vérifiant fréquemment son orientation à l'aide d'une boussole de poche. L'avance s'avéra malaisée... sans toutefois être difficile ; la forêt n'était pas une jungle. Les arbres étaient gros et poussaient serrés, formant une voûte qui cachait généralement le ciel. Heureusement, le sous-bois était clairsemé, on pouvait marcher facilement et d'un pas rapide, si l'on prenait garde à ne pas trébucher contre les racines. De plus, il ne tarda pas à se rendre compte que son avance était quelque peu facilitée par le fait que sur Jaimec son poids devait être réduit d'environ neuf kilos et que celui de son bagage était lui aussi réduit dans la même proportion.

Deux heures avant le coucher du soleil, il atteignit la route après avoir couvert trente kilomètres. Il s'était arrêté une fois pour manger et avait également fait de nombreuses haltes pour consulter sa boussole. Derrière un arbre, au bord de la route, il dressa sa valise, s'assit dessus et se reposa un quart d'heure avant de scruter la route avec précaution. Jusqu'alors il n'avait entendu ni avion ni vaisseau de reconnaissance, et aucune activité anormale ne régnait sur cette route. En fait, durant son court repos, rien n'était passé dans un sens ou dans l'autre.

Ragaillardi par cette halte, il brossa la terre et les feuilles collées sur ses chaussures et son pantalon, renoua sa cravate typique à la façon dont seul un Sirien pouvait la nouer, puis s'étudia dans un miroir de poche. Ses copies terriennes de vêtements siriens passeraient sans crainte la revue ; il n'avait aucun doute à ce sujet. Son visage violet, ses oreilles en arrière et son accent mashambi seraient tout aussi convaincants. Mais sa meilleure protection serait le blocage mental dans l'esprit de tous les ennemis : ils ne soupçonneraient jamais un Terrien de se déguiser en Sirien parce que cette idée était par trop ridicule pour être même envisagée.

Satisfait de son personnage, Mowry émergea de son abri à l'ombre des grands arbres, traversa hardiment la route et, de l'autre côté, examina soigneusement l'endroit d'où il était sorti de la forêt. Il serait essentiel de le reconnaître rapidement et de façon précise. La forêt

camouflait son terrier et il ne pouvait dire quand il lui faudrait y replonger à la hâte.

Cinquante mètres plus loin s'élevait un arbre très grand au tronc doté d'une sorte de lierre et de branches particulièrement noueuses. Il le fixa solidement dans son esprit ; pour faire bonne mesure, il transporta un bloc de rocher plat qu'il posa tout droit contre le tronc de l'arbre.

Le résultat évoquait une tombe solitaire. Il contempla la pierre et n'eut aucune peine à imaginer quelques mots inscrits dessus : *James Mowry – Terrien. Étranglé par le Kaïtempi.*

Repoussant ces pensées déprimantes concernant le Kaïtempi, il s'avança sur la route en traînant la jambe, sa démarche suggérant des membres légèrement tors. Désormais, il n'était plus qu'un Sirien nommé Shir Agavan. Agavan était un inspecteur des eaux et forêts employé par le Ministère des Ressources naturelles de Jaimec, et il était ainsi fonctionnaire dispensé de service militaire. Mowry pouvait d'ailleurs être qui il le désirait, tant qu'il demeurait visiblement et manifestement Sirien et pouvait fournir des papiers le prouvant.

Il marcha rapidement tandis que le soleil s'enfonçait sous la ligne d'horizon. Il allait faire du stop ; il fallait qu'il se fasse prendre dans les délais les plus brefs, mais aussi le plus loin possible de l'endroit où il avait quitté la forêt. Comme tout le monde, les Siriens avaient des langues ; ils bavardaient. Les autres écoutaient, et certains personnages peu sympathiques se faisaient *un devoir* d'écouter, additionnaient deux et deux et arrivaient sans trop de peine à quatre. Le péril le plus menaçant, c'étaient les langues trop bien pendues et les oreilles trop fines.

Il avait parcouru plus de quinze cents mètres lorsque deux dynocars et un camion à gaz le croisèrent rapidement. Aucun des occupants ne lui accorda plus qu'un regard superficiel. Il fallut encore quinze cents mètres avant que quelque chose arrive dans le même sens que lui. C'était un autre camion à gaz, monstre énorme, crasseux, pesant, qui avançait en sifflant et en grondant.

Il lui fit signe de ralentir avec l'air d'autorité arrogante qui ne peut manquer d'impressionner tout Sirien, sauf celui qui est encore plus autoritaire et arrogant. Le camion s'arrêta avec des soubresauts et en crachant des nuages de fumée par l'arrière. Deux Siriens contemplèrent le piéton du haut de leur cabine. Ils étaient hirsutes et leurs vêtements étaient déformés et tachés.

« J'appartiens au Gouvernement, » déclara Mowry avec le degré de dignité approprié. « Je veux aller en ville. »

Le plus proche ouvrit la portière et se rapprocha du chauffeur pour lui faire de la place. Mowry monta et se glissa sur le siège ; ils étaient serrés, à trois. Il tint sa valise sur ses genoux. Le camion émit une

violente détonation et s'ébranla tandis que le Sirien du milieu fixait la valise d'un œil vide.

« Je crois que vous êtes Mashambien, avança le conducteur.

— Exact. On dirait qu'on ne peut pas ouvrir la bouche sans le révéler.

— Je n'ai jamais été à Masham, continua le chauffeur avec l'accent chantant particulier à Jaimec. J'aimerais bien y aller. Il paraît que c'est un endroit formidable. Il s'adressa à son camarade. Hein, Snat ?

— Ouin, répondit Snat, les yeux toujours fixés sur la valise.

— D'autre part, on doit être un peu plus en sécurité, à Masham, ou ailleurs sur Diracta. Et peut-être que j'aurais plus de chance, là-bas. Ç'a été une sale journée. Hein, Snat ?

— Ouin, fit Snat.

— Pourquoi ? demanda Mowry.

— Ce *soko* de camion est tombé trois fois en panne depuis l'aube, et il s'est embourbé deux fois. La dernière fois, on a dû le vider pour le dégager, et puis le recharger. Avec tout ce qu'on transporte, c'est du boulot. Un gros boulot. Il cracha par la portière. Hein, Snat ?

— Ouin, fit Snat.

— C'est moche, compatit Mowry.

— Quant au reste, vous êtes au courant, conclut le chauffeur sur un ton de colère. Ç'a été une sale journée.

— Je suis au courant de quoi ? s'enquit Mowry.

— Ben... de la nouvelle !

— Je suis dans les bois depuis le lever du soleil. On n'a pas les informations, dans les bois.

— À la dixième heure, ils ont annoncé une augmentation de l'impôt de guerre. Comme si on ne payait déjà pas assez ! Puis, à la douzième heure, on a appris qu'un vaisseau *spakum* s'était baladé dans tous les sens. Il leur a bien fallu l'admettre, parce qu'on lui a tiré dessus de tous les côtés. On n'est pas sourds quand les canons tonnent, ni aveugles quand la cible est visible. Il donna un coup de coude à son compagnon. Hein Snat ?

— Ouin, opina Snat.

— Imaginez un peu ça... un sale vaisseau *spakum* qui rôde au-dessus de nos toits. Vous savez ce que ça veut dire, hein ? Ils cherchent des cibles à bombarder. J'espère bien qu'aucun n'arrivera jusqu'à nous. J'espère que tous les *Spakums* qui viendront par ici rentreront tête la première dans un barrage !

— Moi aussi, dit Mowry. Il envoya à son voisin un coup dans les côtes. Pas vous ?

— Ouin, confirma Snat. »

Le restant du chemin, le conducteur poursuivit son péan d'angoisse sur l'abomination de la journée, l'iniquité des fabricants de camions,

les menaces et les dépenses de la guerre et l'impudence patente d'un astronef ennemi qui avait observé Jaimec en plein jour. Pendant tout ce temps, Snat se laissa aller au rythme de la cabine fixant, bouche bée et l'œil vide, la valise en cuir de Mowry, et répondant par monosyllabes uniquement lorsqu'il recevait – métaphoriquement parlant – un coup sur la tête.

« Voilà qui fera l'affaire », annonça Mowry alors qu'ils pénétraient dans les faubourgs et atteignaient une intersection importante. Le camion s'arrêta et il en descendit. « Longue vie !

— Longue vie ! » répondit le chauffeur en redémarrant.

Mowry demeura sur le trottoir et regarda disparaître le camion. Eh bien, il avait subi un premier test et s'en était tiré sans éveiller de soupçons. Ni le conducteur ni Snat ne s'étaient le moins du monde doutés qu'il fût un Spakum – littéralement : une punaise – terme qu'il avait entendu sans le moindre ressentiment. James Mowry ne pouvait s'en indigner ; jusqu'à plus ample informé, il était Shir Agavan, Sirien de naissance et d'éducation.

Agrippé à sa valise, James Mowry entra dans la grande ville.

C'était Pertane, capitale de Jaimec, d'une population de plus de deux millions d'habitants. Aucune autre n'avait cette importance sur la planète ; c'était le centre de l'administration civile et militaire jaimecaine, le cœur même de la forteresse planétaire ennemie. Du même coup, c'était potentiellement le secteur le plus dangereux dans lequel un Terrien pût s'aventurer seul.

Ayant atteint le centre de la ville, Mowry arpenta les lieux jusqu'au crépuscule, observant la situation et l'apparence extérieure de plusieurs petits hôtels. Il finit par en choisir un dans une ruelle écartée. Tranquille et modeste, il ferait l'affaire jusqu'à ce qu'il se trouve un meilleur repaire. S'étant donc décidé, il n'entra pas aussitôt.

Il était d'abord nécessaire d'effectuer une dernière vérification de ses papiers. Les documents dont il avait été doté étaient des répliques parfaites, au niveau microscopique même, de ceux valables neuf ou dix mois auparavant au sein de l'Empire Sirien... mais le format avait pu changer entre-temps. Présenter des papiers périmés, c'était s'exposer à une capture automatique.

Autant s'en assurer dans la rue où, si les choses tournaient au pire, il pourrait se débarrasser de sa valise – ainsi que de sa démarche bancal – et courir comme s'il avait le diable à ses trousses. Plein d'allant, il dépassa tranquillement l'hôtel et explora les rues avoisinantes jusqu'à ce qu'il trouve un policier. Il jeta alentour quelques coups d'œil circonspects, se ménagea une possibilité de retraite et s'avança vers l'agent.

« Pardon, je suis nouveau venu. » Il parlait d'un air bête, avec une

expression nettement retardée. « Je suis arrivé de Directa il y a quelques jours.

— Vous êtes perdu, *hi* ?

— Non, Monsieur l'agent, je suis embarrassé. Mowry farfouilla dans une poche, produisit sa carte d'identité et la présenta. Les muscles de ses jambes étaient tendus en vue d'une fuite rapide. Un ami pertanien m'a dit que ma carte d'identité n'était pas en règle parce qu'elle doit maintenant comporter une photo de mon corps nu. Cet ami est un farceur et je ne sais si je dois le croire. »

Fronçant les sourcils, le policier examina la carte. Il la retourna, l'étudia dans tous les sens, puis la lui rendit. « Cette carte est tout à fait en règle. Votre ami est un menteur. Il serait plus avisé de se taire. » Les sourcils se froncèrent encore plus. « Sinon, il le regrettera un jour. Le Kaïtempî est brutal avec ceux qui répandent les fausses rumeurs.

— Oui, Monsieur l'agent, acquiesça Mowry, l'air convenablement effrayé. Je l'avertirai. Puissiez-vous avoir une longue vie !

— Longue vie ! » lui répondit sèchement le policier.

Mowry revint à l'hôtel, y entra comme s'il en était le propriétaire et demanda une chambre avec baignoire pour dix jours.

« Votre identité ? » s'informa le réceptionniste.

Mowry lui passa sa carte.

L'employé en recopia tous les détails, la lui rendit, tourna le registre sur le comptoir et lui désigna une ligne. « Signez ici. »

En entrant en possession de sa chambre, le premier acte de Mowry fut de prendre un bain. Puis il examina sa situation. Il avait réservé la chambre pour dix jours, mais ce n'était qu'un prétexte ; il n'avait aucunement l'intention de demeurer aussi longtemps dans un endroit aussi bien scruté par des regards officiels. Si les habitudes siriennes avaient cours sur Jaimec, il pouvait être sûr que quelque fouinard allait examiner le registre, et peut-être poser des questions indiscrètes, avant même la fin de la semaine.

Ses réponses étaient toutes prêtes... mais une guêpe doit éviter les questions aussi longtemps que possible.

Il était arrivé trop tard dans la journée pour se mettre en quête d'un asile plus approprié. Il passerait utilement le lendemain à chercher un meublé, de préférence dans un quartier où les habitants avaient tendance à s'occuper de leurs oignons. En attendant de se coucher, il pouvait cependant étudier pendant deux ou trois heures la disposition du terrain et évaluer les possibilités à venir.

Avant de commencer, il s'offrit un repas plantureux. Pour un Terrien, la nourriture aurait paru étrange, voire peu ragoûtante ; mais James Mowry la mangea avec entrain, sa saveur lui rappelant son enfance. Ce n'est que lorsqu'il eut fini qu'il se demanda si une guêpe

ne s'était jamais trahie en étant malade à une table sirienne.

Le restant de la soirée, son exploration de Pertane ne fut pas aussi décousue qu'il le parut. Il erra en tous sens, mémorisant tous les traits géographiques qui pourraient s'avérer utiles un peu plus tard. Mais il essaya, pour l'essentiel, d'évaluer le climat d'opinion publique en rapport avec les courants minoritaires.

Dans toute guerre, il le savait, aussi fort que soit le pouvoir du gouvernement, il n'est jamais absolu. Dans tout conflit, quel que soit le bien-fondé de la cause à défendre, l'effort de guerre fourni n'est jamais total. Aucune campagne n'a jamais été menée avec l'accord à cent pour cent des masses.

Il existe toujours une minorité qui s'oppose à la guerre pour des raisons aussi diverses que la répugnance aux sacrifices nécessaires, la crainte de pertes ou de souffrances personnelles, ou bien une objection philosophique et éthique à la guerre en tant que méthode de régler les différends. Il existe aussi un manque de confiance en les capacités des dirigeants, le ressentiment de se voir forcé à jouer un rôle de subordonné, la croyance pessimiste que la victoire est loin d'être certaine et la défaite très possible, la satisfaction égoïste de refuser de hurler avec les loups, l'opposition psychologique à se faire crier après sous le moindre prétexte, et mille et une autres raisons.

Aucune dictature politique ou militaire ne réussit jamais à identifier et supprimer à cent pour cent tous les mécontents. Mowry pouvait être sûr que, suivant la théorie des probabilités, Jaimec devait en avoir sa part. En plus des pacifistes et quasi-pacifistes, il fallait aussi compter avec les criminels de tout poil, dont le seul souci dans la vie était de trouver facilement de l'argent tout en évitant d'être associés à tout ce qui paraissait déplaisant.

Il était facile à une guêpe d'utiliser tous ceux qui ne prêtaient pas attention à l'appel du clairon et ne suivaient pas le rythme du tambour. En fait, même s'il s'avérait impossible de dépister ce genre de personnes et de les utiliser individuellement, Mowry pouvait toujours utiliser le simple fait de leur existence.

À minuit, il était de retour à son hôtel avec la certitude que Pertane abritait une quantité suffisante de boucs émissaires. Dans les bus et les bars, il avait eu de petites conversations avec une quarantaine de citoyens et entendu les bavardages d'une centaine d'autres.

Personne n'avait émis une parole que l'on pût qualifier d'antipatriotique, et encore moins de traître ou subversive, mais une bonne dizaine avaient parlé avec l'air vague et furtif d'en avoir plus sur le cœur qu'ils n'osaient le dire. Dans certains cas, la chose était faite avec un air de conspirateur reconnaissable à cinquante mètres, mais cependant insuffisant devant un tribunal militaire.

Oui, ceux-ci – les objecteurs de conscience, les égoïstes, les cupides,

les rancuniers, les présomptueux, les lâches et les criminels – pouvaient tous être utilisés en faveur de Terra.

Allongé sur son lit en attendant la venue du sommeil, Mowry enrôla toute cette opposition secrète dans une organisation mythique appelée *Dirac Angestun Gesept*, le Parti Sirien de la Liberté. Il se nomma président, secrétaire, trésorier et directeur local du DAG pour le district planétaire de Jaimec. Peu importait que la totalité des membres ignorât justement qu'ils en étaient membres, ainsi que l'élection de Mowry à leur tête.

Peu importait également que, tôt ou tard, le Kaïtempi se mette à organiser la collecte des cotisations sous la forme de cous serrés, ou que quelques membres manquent d'enthousiasme pour la cause au point de refuser de payer leur dû. Si l'on pouvait confier à quelques Siriens le soin de pourchasser et d'étrangler d'autres Siriens, et si l'on pouvait confier à d'autres Siriens le soin d'échapper ou d'abattre les étrangleurs, voilà qui épargnerait, loin d'ici, quelques tâches déplaisantes à une forme de vie différente.

Avec cette agréable pensée en tête, James Mowry – alias Shir Agavan – sombra dans le sommeil. Sa respiration était anormalement lente et régulière pour la forme de vie violacée qu'il était censé être ; ses ronflements avaient un ton bizarrement bas, et il dormait sur le dos, et non sur le ventre. Mais, dans l'intimité de sa chambre, personne n'était là pour le voir ni l'entendre.

Lorsqu'un seul homme joue le rôle d'une armée d'invasion, l'essentiel pour lui est d'agir vite, d'utiliser l'occasion la plus infime et de ne pas gaspiller ses efforts. James Mowry dut parcourir la ville pour trouver un meilleur abri. Il lui était également nécessaire d'aller et venir pour avancer son premier pion ; il fit donc les deux choses à la fois.

Il déverrouilla sa valise, l'ouvrit soigneusement avec l'aide d'une clé en plastique non conducteur. Quoiqu'il sût exactement ce qu'il faisait, quelques gouttes de sueur coulèrent le long de son échine. La serrure n'était pas aussi inoffensive qu'elle le paraissait ; en fait, c'était un piège mortel. Il ne pouvait se débarrasser de l'impression qu'un jour ou l'autre elle oublierait qu'une clé en plastique spécial n'est pas un rossignol en métal. Si elle commettait cette erreur, la zone de déflagration qui s'ensuivrait ravagerait tout dans un rayon appréciable.

À part l'appareillage relié à la serrure, sa valise contenait une douzaine de petits paquets – une masse de papier imprimé – et rien d'autre. Il y avait deux sortes de papiers : étiquettes et argent. Ce dernier était fourni en quantité industrielle ; en terme de guilders siriens, Mowry était millionnaire et, avec le stock supplémentaire dissimulé dans la caverne, il était multimillionnaire.

Il sortit de la valise un bloc épais de trois centimètres d'étiquettes imprimées... juste ce qu'il lui fallait pour une journée de travail rapide et, en même temps, une quantité facile à jeter si le besoin s'en faisait sentir. Ceci fait, il referma la valise avec les mêmes précautions.

C'était subtil, cette histoire de jongler sans cesse avec un explosif, mais l'avantage en était grand. Si un quelconque individu – policier officiel ou parallèle – venait à se mettre dans la tête de fouiller la pièce et de regarder dans ses bagages, le fouinard détruirait la preuve en même temps que sa propre personne. De plus, ce qui se serait produit laisserait suffisamment de traces pour avertir, même de l'extérieur, l'occupant de ladite pièce.

Il sortit, prit un autobus qui traversait la ville et colla sa première étiquette sur la vitre avant de l'impériale, à un moment où tous les

autres sièges étaient vides. Il descendit à l'arrêt suivant et observa tranquillement une douzaine de personnes qui grimpèrent dans le bus. La moitié d'entre elles montèrent sur l'impériale.

L'étiquette disait en caractères épais et très lisibles : *La guerre enrichit quelques-uns et appauvrit les autres. Au moment voulu, le Dirac Angestun Gesept punira les premiers et portera assistance aux seconds.*

Ce n'était qu'un heureux hasard si son arrivée coïncidait avec l'augmentation sévère de l'impôt de guerre ; il était plus que probable que ces gens seraient suffisamment mécontents pour ne pas arracher l'étiquette dans un accès de fureur patriotique. Les chances étaient également grandes qu'ils répandent la nouvelle, et les ragots sont les mêmes dans toutes les parties du cosmos infini : avec le temps, ils gagnent en intérêts composés.

Au bout de cinq heures et demie, il eut disposé de quatre-vingts étiquettes sans s'être fait coïncider. Il avait pris des risques, l'avait parfois échappé belle, mais n'avait jamais été surpris en pleine action. C'est le collage de la cinquante-sixième étiquette qui lui avait apporté le plus de satisfaction.

Un léger accrochage avait été suivi de cris injurieux lancés par deux conducteurs et avait provoqué un attroupement. Prenant promptement avantage de la situation, Mowry plaqua le numéro 56 au beau milieu d'une vitrine contre laquelle il se trouva pressé par la foule dont les regards étaient braqués ailleurs. Puis il se faufila en avant et s'introduisit en plein milieu du petit groupe avant que quelqu'un remarque la décoration de la vitrine et attire l'attention générale. L'auditoire se retourna alors, James Mowry compris, et regarda, bouche bée, l'objet de la découverte.

Celui qui l'avait faite était un Sirien émacié d'un certain âge, aux yeux globuleux ; il pointa un index incrédule et bégaya : « R-r-regardez un peu ça ! Ils sont f-f-fous, dans cette boutique. Le Kaïtempi va tous les emmener en p-p-prison. »

Mowry s'avança pour mieux voir et lut l'étiquette à voix haute : « *Ceux qui se tiennent sur l'estrade et approuvent ouvertement la guerre, se tiendront bientôt sur l'échafaud et le regretteront amèrement. Dirac Angestun Gesept.* » Il fronça les sourcils. « Les gens de cette boutique ne peuvent être responsables de ceci... ils n'oseraient pas.

— Q-quelqu'un a osé, déclara très judicieusement la Globule.

— Oui. Mowry lui jeta un regard féroce. C'est vous qui l'avez vue le premier. Alors, peut-être que c'est vous, *hi* ?

— *Moi* ? La Globule prit un teint mauve pâle, ce qui, pour un Sirien, approchait le plus de la pâleur mortelle. Ce n'est pas moi qui l'ai mise là. Vous croyez que je suis d-d-dingue ?

— Eh bien, vous-même avez dit que c'était l'œuvre de quelqu'un.

— Ce n'est pas moi ! nia la Globule, furieux et surexcité. Ce doit

être un s-sonique.

— Sinoque, le corrigea Mowry.

— C'est bien ce que j-j'ai dit ! »

Un autre Sirien, plus jeune et plus malin, s'immisça dans la discussion. « Ce n'est pas le travail d'un foldingue. Il y a plus, là-dessous.

— Pourquoi ? demanda la Globule.

— Un fou solitaire aurait plutôt tendance à gribouiller... et à gribouiller des idioties. Il désigna de la tête l'objet de la discussion. Cela, c'est un travail de professionnel, au point de vue imprimerie. C'est aussi une menace. Quelqu'un a risqué sa peau pour la fixer ici. Je parierais qu'il y a là-dessous une organisation illégale.

— C'est bien ce que dit l'étiquette, n'est-ce pas ? lança une voix. Le Parti Sirien de la Liberté.

— Jamais entendu parler, commenta un autre.

— *Maintenant*, vous en avez entendu parler, dit Mowry.

— Q-quelqu'un devrait faire q-quelque chose, déclara la Globule en agitant les bras dans tous les sens. »

Q-q-quelqu'un fit quelque chose : un flic. Il se fraya un passage à travers la cohue, regarda l'auditoire d'un air sombre et grommela : « Bon, de quoi s'agit-il ? »

La Globule désigna encore l'objet, cette fois-ci avec l'air de propriétaire de celui qui vient de recevoir un brevet pour une découverte. « R-regardez ce qu'il y a d-d'écrit sur la vitrine. »

Le flic s'avança et regarda. Il savait lire et parcourut deux fois le texte tandis que son visage passait par toutes les nuances du violet. Puis il reporta son attention sur l'attroupement. « Qui a fait ça ? »

Personne ne le savait.

« Vous avez des yeux... Vous ne vous en servez pas ? Non, apparemment.

— Qui l'a vu en premier ?

— C'est moi ! annonça fièrement la Globule.

— Mais vous n'avez vu personne le placer ?

— Non. »

Le flic lança la mâchoire en avant. « Vous en êtes sûr ?

— Oui, Monsieur l'agent, répondit la Globule, de plus en plus nerveux. Il y a eu un accident dans la rue. On regardait tous les deux ch-ch-ch... » Il s'emberlificota dans un labyrinthe verbal et s'étouffa.

Le chassant d'un geste, le flic s'adressa, très menaçant, à la petite foule. « Si quiconque connaît l'identité de l'auteur et refuse de la révéler, il sera considéré comme tout aussi coupable, et souffrira de la même manière lors de sa capture. »

Ceux qui se trouvaient devant reculèrent d'un ou deux mètres ; ceux qui se trouvaient derrière se rappelèrent soudain une affaire urgente.

Une trentaine de curieux incurables demeurèrent sur place, Mowry parmi eux. Il déclara doucement : « Peut-être qu'ils pourront vous aider, dans la boutique. »

Le flic le rabroua. « Je connais mon travail ! »

Là-dessus, il renifla bruyamment, pénétra au pas de charge dans le magasin et hurla pour voir le patron. Cette honorable personne ne tarda pas à paraître, examina sa vitrine avec horreur et présenta aussitôt tous les symptômes d'une crise nerveuse.

« Nous ignorons tout, Monsieur l'agent. Je vous assure que ce n'est pas notre faute. Elle n'est pas à *l'intérieur* de la vitrine, mais à l'extérieur, comme vous pouvez le constater. C'est un passant qui a dû faire cela. Je ne vois pas pourquoi il a bien pu choisir *cette vitrine-ci*. Notre dévotion patriotique est incontestée et...

— Il ne faudra pas cinq minutes au Kaïtempi pour la contester, fit le flic, cynique.

— Mais je suis officier de réserve au...

— Fermez-la ! Le policier désigna l'étiquette outrageante d'un pouce accusateur. Enlevez ça.

— Oui, Monsieur l'agent. Certainement, Monsieur l'agent. Je vais l'ôter immédiatement. »

Le patron se mit à tenter de décoller les bords de l'étiquette à l'aide de ses ongles. Il n'y réussit guère, car la supériorité technique terrienne s'étendait jusqu'aux plus simples adhésifs. Après de vains efforts, le patron adressa au flic un regard désolé, entra dans le magasin, en ressortit avec un couteau et reprit ses efforts. Cette fois-ci, il parvint à déchirer un petit triangle dans chaque coin, mais le message demeura intact.

« Allez chercher de l'eau chaude et mouillez ça ! » ordonna le policier qui perdait rapidement patience. Il se retourna et chassa les spectateurs. « Fichez le camp ! Allez, circulez ! »

La foule s'éloigna à contrecœur. James Mowry regarda du coin de la rue et vit le patron qui émergeait de la boutique avec un seau fumant et qui se remettait à frotter énergiquement l'étiquette. Il sourit en songeant que l'eau chaude était précisément ce qu'il fallait pour dégager et activer la pellicule d'acide fluorhydrique placée sous les caractères imprimés.

Continuant son chemin, Mowry se débarrassa de deux autres étiquettes en un endroit bien visible et bien perturbateur. Il fallait vingt-six minutes pour que l'eau libère le numéro 56, et il ne put résister à l'envie de retourner sur les lieux. Il revint sur ses traces et passa d'un air dégagé devant le magasin.

Bien sûr, l'étiquette avait disparu ; à sa place, le même message était profondément gravé dans le verre et apparaissait en lettres blanchâtres. Le policier et le patron discutaient sur le trottoir d'un ton

animé tandis qu'une demi-douzaine de citoyens regardaient alternativement, bouche bée, les deux hommes et la vitrine.

Mowry entendit le flic gueuler : « Je me fous que la vitrine vaille deux mille guilders ! Vous devez la masquer ou remplacer la glace !

— Mais, Monsieur l'agent...

— Faites ce que je vous ai dit ! La propagande subversive est un délit très grave, qu'elle soit intentionnelle ou non ! »

Mowry s'était éloigné tranquillement, insoupçonné, avec les dix-huit étiquettes qui lui restaient à utiliser avant la fin de la journée. Au crépuscule, il les avait toutes déposées sans le moindre problème. Il s'était également trouvé un abri convenable.

À l'hôtel, il s'arrêta à la réception et s'adressa à l'employé. « Cette guerre, elle rend les choses compliquées. On ne peut rien prévoir de certain. » Il effectua le grand mouvement de mains qui était l'équivalent sirien d'un haussement d'épaules. « Je dois partir demain et je serai sans doute absent sept jours. C'est très ennuyeux.

— Vous désirez annuler votre réservation, M. Agavan ?

— Non. J'ai réservé pour dix jours et je paierai pour dix jours. » Mowry plongea la main dans sa poche et en sortit une liasse de guilders. « Je pourrai alors utiliser ma chambre, si je reviens à temps. Sinon... eh bien, tant pis.

— Comme il vous plaira, M. Agavan. Indifférent au gaspillage d'autrui, le réceptionniste griffonna un reçu et le lui tendit.

— Merci, dit Mowry. Longue vie !

— Puissiez-vous avoir une longue vie » répondit l'employé en se moquant manifestement que son client pût expirer sur place.

James Mowry alla au restaurant et dîna ; puis il retourna dans sa chambre où il s'affala sur son lit et accorda à ses pieds un repos bien gagné tout en attendant la venue de la nuit. Lorsque les dernières lueurs du crépuscule se furent évanouies, il prit dans sa valise un nouveau paquet d'étiquettes, ainsi qu'un crayon gras, et il sortit.

La tâche fut plus aisée, cette fois-ci. L'éclairage défectueux dissimulait ses actions ; il était maintenant familiarisé avec les lieux et connaissait ceux qui méritaient son attention ; il n'était plus gêné par la nécessité de chercher une adresse plus sûre. Pendant plus de quatre heures, il pouvait se concentrer sur la dégradation des façades et des vitrines les plus importantes, les plus coûteuses et les plus en vue en plein jour.

Entre 19 h 30 et minuit, il colla exactement cent étiquettes sur des boutiques, des bureaux et des véhicules des transports publics ; il inscrivit également en grandes lettres, rapidement et clairement, les initiales DAG sur un total de vingt-quatre murs.

Ce dernier exploit fut réalisé à l'aide d'un crayon de fabrication terrienne, composé d'une substance apparemment crayeuse et qui

utilisait au maximum la porosité de la brique ou de la pierre si l'on y appliquait de l'eau. En d'autres termes, plus on les lavait avec fureur, plus les caractères se gravaient avec ténacité.

Au matin, il déjeuna, sortit, sa valise à la main, feignit d'ignorer une file de dynocars en attente et prit un autobus. Il changea neuf fois de bus, alla dans une direction, puis dans l'autre, en donnant l'air de n'aller nulle part en particulier. Il voyagea cinq fois sans sa valise qui reposait dans une consigne automatique. La chose n'était peut-être pas nécessaire mais l'on ne savait jamais ; c'était de son devoir d'éviter non seulement les périls existants, mais aussi ceux qui n'étaient qu'hypothétiques.

Par exemple : « Kaïtempi. Passez-moi un peu votre registre. Hmm !... à peu près la même chose que la dernière fois. À part ce Shir Agavan. Qui est-ce, *hi* ?

— Un inspecteur des eaux et forêts.

— Vous avez vu sa carte d'identité ?

— Oui, Monsieur. Elle était tout à fait en règle.

— Quel est son employeur ?

— Le Ministère des Ressources naturelles.

— Sa carte portait-elle l'empreinte de ce ministère ?

— Je ne me le rappelle pas. Peut-être. Je n'en suis pas sûr.

— Vous devriez remarquer ce genre de choses. Vous savez fort bien qu'on vous le demandera dès qu'il y aura un contrôle.

— Pardon, mais je ne peux pas voir et me rappeler tout ce qui me passe devant les yeux pendant une semaine.

— Vous pourriez faire un effort. Oh, après tout, je suppose que cet Agavan ne pose aucun problème. Mais je ferais mieux d'obtenir confirmation, ne serait-ce que pour faire acte de présence. Donnez-moi votre téléphone. » Un appel, quelques questions, le combiné est brutalement reposé, puis, sur un ton rude : « Le ministère n'a dans son cabinet aucun Shir Agavan. Ce type utilisait une fausse carte d'identité. Quand a-t-il quitté l'hôtel ? Avait-il l'air agité lorsqu'il est parti ? A-t-il donné une indication sur sa destination ? Réveillez-vous, imbécile, et répondez ! Donnez-moi la clé de sa chambre... il faut la fouiller tout de suite. Est-ce qu'il a pris un dynocar en partant ? Décrivez-le-moi aussi précisément que possible. Tiens, il portait une valise ? Quelle sorte de valise, *hi* ? »

C'était le genre de risque à courir en se réfugiant dans un repaire trop bien surveillé. Le risque, cependant, n'était pas énorme – en fait, il était minime – mais il n'en existait pas moins. Et lorsque l'on est jugé, condamné et sur le point de se faire trucher, savoir qu'on est tombé sur une chance sur cent n'est pas une consolation. Si Mowry désirait poursuivre sa guérilla, il lui fallait tromper l'ennemi sur toute la ligne et à tout moment.

Assuré dès lors que le plus entêté des fouinards n'aurait pu suivre sa trace à travers la ville, Mowry récupéra sa valise, la porta jusqu'au troisième étage d'un meublé délabré et s'introduisit dans son appartement de deux pièces malodorantes. Il passa le restant de la journée à nettoyer les lieux pour les rendre habitables.

Il serait beaucoup plus difficile de le retrouver ici. Le logeur aux yeux fuyants n'avait pas demandé sa carte d'identité, l'avait accepté sans question sous le nom de Gast Hurkin, fonctionnaire de dernière catégorie des chemins de fer – honnête, travailleur et assez bête pour payer son loyer régulièrement et à terme. Suivant l'opinion du logeur, ses voisins équivoques possédaient un Q.I. plus élevé – en fonction de leur milieu – car ils s'en tiraient avec moins d'efforts et gardaient la bouche cousue sur leurs méthodes de « travail ».

Son ménage terminé, Mowry acheta un journal et y rechercha quelque mention de ses activités de la veille. Pas un mot sur le sujet. Il se sentit d'abord désappointé ; puis, après réflexion, son moral remonta.

L'opposition à la guerre et un défi lancé ouvertement au gouvernement étaient sans nul doute des nouvelles qui méritaient la première page. Aucun reporter ni rédacteur en chef ne se garderait de les mentionner ; les journaux s'en étaient gardés parce qu'ils y avaient été forcés. Un grand manitou les avait donc marqués du sceau pesant de la censure. Quelqu'un de très puissant avait donc été amené à une contre-offensive mineure.

C'était quand même un début. Les premiers bourdonnements vespidiens de Mowry avaient forcé les autorités à s'opposer à la presse. De plus, cette contre-offensive était faible et inefficace ; ce n'était qu'un bouche-trou en attendant que les officiels aient concocté des mesures plus concluantes.

Plus un gouvernement s'entête à conserver le silence sur un sujet de discussion, plus le public en parle et y pense. Plus le silence se prolonge et persiste, plus le gouvernement a l'air coupable aux yeux des bavards et des penseurs. En temps de guerre, la question qui fait le plus tomber le moral est : « Qu'est-ce qu'on nous cache *encore* ? »

Des centaines de citoyens se poseraient la même question le lendemain, le surlendemain, ou la semaine suivante. Les trois mots *Dirac Angestun Gesept* seraient sur une multitude de lèvres, tourbillonneraient dans le même nombre d'esprits, ne fût-ce que parce que les autorités avaient peur d'en parler.

Et si un gouvernement craint d'admettre les faits mineurs de la guerre, quelle foi l'homme de la rue peut-il garder en la prétention des leaders à n'avoir peur de rien, *hi* ?

Une maladie se fait plus menaçante lorsqu'elle se répand, surgit

dans des lieux éloignés et prend toutes les caractéristiques d'une épidémie. C'est pour cette raison que la première sortie de James Mowry s'effectua à Radine, ville située à soixante-sept kilomètres au sud de Pertane. Population : trois cent mille, environ ; énergie hydroélectrique, mines de bauxite, usines de fonderies d'aluminium.

Il prit un train matinal. Il était bondé de gens forcés de circuler par les nécessités de la guerre : travailleurs moroses, soldats taciturnes, fonctionnaires satisfaits d'eux-mêmes, non-entités ternes. Le siège en face de lui était occupé par un personnage ventripotent aux traits bouffis et porcins, l'archétype caricatural du ministre de la Nourriture de Jaimec.

Le train démarra et atteignit une vitesse élevée. Il chargea et déchargea des passagers à chaque gare. Le Verrat, méprisant, feignait d'ignorer Mowry, contemplait le paysage avec un dédain hautain et il finit par s'endormir, la bouche grande ouverte. Dans son sommeil, il était deux fois plus porcin, et il eût atteint la quasi-perfection avec un citron entre les dents.

À quarante kilomètres de Radine, la porte du wagon précédent s'ouvrit bruyamment et un policier en civil entra. Il était accompagné de deux individus trapus au visage peu sympathique. Le trio s'arrêta auprès du passager le plus proche.

« Votre billet ! » exigea le flic.

Le passager le lui tendit, une expression de terreur peinte sur le visage. Le policier l'examina dans tous les sens, puis le passa à ses compagnons qui l'étudièrent à leur tour.

« Votre carte d'identité ! »

Celle-ci reçut le même traitement, le flic la parcourant comme s'il s'agissait d'une corvée de routine, les deux autres l'étudiant d'un œil plus critique et avec une suspicion non dissimulée.

« Votre permis de circuler ! »

Il subit le triple examen et lui revint en compagnie du billet et de la carte d'identité. Le passager arbora un air de soulagement visible.

Le flic passa à son voisin. « Votre billet ! »

Mowry, assis aux deux tiers du wagon, observait le spectacle avec une grande curiosité et une petite appréhension. Son appréhension se mua en frayeur lorsqu'ils atteignirent la septième personne.

Pour une raison qu'ils étaient sans doute seuls à connaître, les deux séides fixèrent plus longuement et plus attentivement les documents qu'ils avaient en main. Cependant, le passager manifestait des signes croissants d'agitation. Ils scrutèrent son visage tendu et le jaugèrent. Leurs traits étaient dignes d'animaux prédateurs sur le point de déchiqueter leur victime. « Debout ! » aboya l'un d'eux.

Le passager se dressa en frémissant. Il vacilla légèrement, et la chose n'était pas due au mouvement du train. Il fut fouillé sous le regard du

flic. On sortit toutes sortes d'objets de ses poches, on les palpa et on les lui rendit. On tâta ses vêtements, sans même respecter sa personne.

N'ayant rien trouvé de compromettant, l'un d'eux souffla un juron puis hurla à l'adresse de la victime : « Alors, qu'est-ce qui vous flanque la frousse ?

— Je ne me sens pas bien, répondit faiblement le passager.

— Vraiment ? Qu'est-ce que vous avez ?

— Le mal des transports. C'est le train qui me fait ça.

— C'est de la blague ! Il lui jeta un regard enflammé, puis eut un geste nonchalant. Très bien, vous pouvez vous rasseoir. »

Le passager s'écroula alors sur son siège et reprit bruyamment son souffle. Il avait le teint marbré de quelqu'un qui est presque malade de peur et de soulagement. Le flic le considéra un instant, renifla, puis tourna son attention vers le numéro huit. « Billet ! »

Il en restait encore dix à être harcelés avant que les inquisiteurs n'arrivent à Mowry. Il était prêt à courir le risque de soumettre ses papiers à un examen, mais il n'osait aller jusqu'à se laisser fouiller. Le flic n'était qu'un flic banal. Les deux autres appartenaient au tout-puissant Kaïtempi : s'ils farfouillaient dans ses poches, le pot aux roses serait découvert. Et, sur Terra, lorsque l'on aurait estimé que son silence était celui de la mort, un individu glacial nommé Wolf finirait par bonimenter une autre poire. « Tournez-vous. Marchez avec les jambes torses. Nous voulons que vous deveniez une guêpe. »

La plupart des passagers portaient maintenant leur regard dans la travée, observant attentivement ce qui se passait tout en s'efforçant de s'entourer d'une auréole de rectitude patriotique. James Mowry glissa au Verrat un coup d'œil en dessous. Ces petits yeux étaient-ils vraiment clos ou le considéraient-ils les paupières baissées ?

Ne pouvant se permettre de placer son visage contre la face déplaisante de son vis-à-vis, il ne pouvait le savoir réellement. Mais cela ne faisait aucune différence ; le trio approchait petit à petit, et il lui fallait courir sa chance. Furtivement, il palpa derrière lui et découvrit un trou étroit mais profond dans le capitonnage, là où s'appuyait le bas de son dos. Gardant son attention fixée sur le Verrat, il arracha de sa poche un paquet d'étiquettes et deux crayons gras, les enfouit dans le trou et les fit soigneusement disparaître. Le dormeur ne remua pas une paupière.

Deux minutes après, le flic flanquait au Verrat un coup irascible sur l'épaule, et cet estimable personnage se réveilla en renâclant. Il considéra le flic, puis la paire d'agents secrets. « Quoi ! Qu'est-ce que c'est !

— Votre billet ! lança le flic.

— Un contrôle, *hi* ? fit le Verrat en comprenant soudain. Oh, tenez... Il inséra ses doigts boudinés dans une poche de son gilet, en

sortit une carte ornementée plastifiée. Il la montra au trio et le flic devint servile ; les durs se raidirent comme deux bleus surpris à sommeiller pendant un défilé.

— Pardonnez-nous, major, s'excusa le flic.

— De rien, lui assura le Verrat en arborant un mélange étudié d'arrogance et de condescendance. Vous ne faites que votre devoir. » Il accorda au restant du wagon un regard flamboyant de triomphe, jouissant visiblement de cette situation qui le révélait comme étant au-dessus du troupeau.

Embarrassé, le flic passa à Mowry. « Billet. »

Mowry le lui tendit en s'efforçant d'avoir l'air innocent et las. La pseudo-nonchalance n'avait rien de facile, car il était maintenant le point de mire de tous les yeux. Presque tous les passagers regardaient de son côté ; le major Verrat l'étudiait d'un air songeur et les deux agents du Kaïtempi lui lançaient leur regard de granit.

« Carte d'identité. »

Il la lui tendit.

« Permis de circuler. »

Il le leur remit en s'attendant plus ou moins à entendre : « Levez-vous ! »

Mais l'ordre n'arriva point. Ayant hâte d'échapper aux yeux froids et officiels du major, tous trois examinèrent les papiers, les rendirent sans commentaire et continuèrent leur chemin. Mowry glissa les documents dans sa poche et s'efforça de dissimuler son soulagement en s'adressant à son vis-à-vis. « Je me demande ce qu'ils cherchent.

— Ça ne vous regarde pas ! fit le major Verrat sur un ton aussi insultant que possible.

— Non, bien sûr que non » acquiesça Mowry.

Tous deux se turent. Le major regardait par la fenêtre et ne montrait aucune inclination à reprendre son petit somme. *Sale type !* songea Mowry ; il allait être difficile de récupérer les étiquettes si ce porc demeurerait éveillé et aux aguets.

Une porte se referma en claquant lorsque le policier et les agents de Kaïtempi pénétrèrent dans le wagon suivant après en avoir fini avec celui-ci. Une minute plus tard, le train freinait avec une telle violence que deux ou trois passagers tombèrent de leur siège. Dehors et loin à l'arrière, des voix se mirent à crier.

Se mettant sur pied, le major Verrat ouvrit la partie supérieure de la fenêtre, sortit la tête et regarda en direction du vacarme. Puis, avec une vitesse surprenante pour quelqu'un d'aussi corpulent, il fit jaillir un pistolet de sa poche et traversa le couloir et la porte en courant. Les vociférations se firent plus fortes.

Mowry se leva et regarda à la fenêtre. En queue de train, quelques silhouettes couraient le long de la voie, le flic et les membres du

Kaïtempi en tête. Il vit ces derniers lever le bras ; quelques coups de feu claquèrent dans l'air matinal. Il était impossible de voir sur quoi ils tiraient.

Le long du train, le major s'était également lancé pesamment à la poursuite des poursuivants. Des visages curieux apparaissaient aux fenêtres du convoi.

Mowry lança au plus proche : « Que s'est-il passé ?

— Les trois types ont vérifié nos papiers. Quelqu'un les a vus, il s'est rué vers la porte opposée et il a sauté dehors. Ils ont arrêté le train et ont couru derrière le gars. Il a pas mal d'avance. Ils auront de la chance s'ils l'attrapent.

— Qui c'était ?

— Aucune idée. Un criminel recherché, je suppose.

— En tout cas, avança Mowry, si le Kaïtempi en avait après moi, je détaierais comme un Spakum effrayé.

— Comme tout le monde » approuva l'autre.

James Mowry rentra sa tête et se rassit. Tous les autres voyageurs étaient à la fenêtre, leur attention totalement dirigée vers l'extérieur. C'était là une occasion à ne pas rater. Il plongea la main dans sa cachette, en retira étiquettes et crayons qu'il empocha.

Le train demeura arrêté pendant une demi-heure, durant laquelle on n'entendit plus aucun éclat de voix. Il finit par se remettre en marche et le major Verrat reparut au même instant et s'affala dans son siège. Il avait l'air aussi amène qu'une porte de prison.

« Est-ce que vous l'avez attrapé ? » demanda Mowry en prêtant à son attitude tout le respect et la politesse dont il put faire preuve.

Le major le foudroya d'un regard mauvais. « Ça ne vous regarde pas !

— Non, bien sûr que non. »

Le silence s'instaura à nouveau et persista jusqu'à l'entrée dans Radine. C'était le terminus et tout le monde descendit. Mowry suivit la foule qui franchissait les portes de la gare mais ne se précipita point vers vitrines et murs où il pût apposer ses messages.

Il préféra filer le major.

Suivre le major ne présentait aucune difficulté. Le Verrat se comportait comme si la possibilité d'être pris en filature était la dernière chose qu'il eût en tête. Il allait son chemin avec l'arrogance et l'assurance de celui qui a la loi dans sa poche et pour qui le commun des mortels n'est rien moins que poussière.

Juste à l'extérieur de l'entrée en arche de la gare, il tourna à droite et avança le long de l'esplanade, jusqu'au parking situé de l'autre côté. Il s'arrêta auprès d'une dynocar verte allongée et fouilla dans ses poches à la recherche de ses clés.

Abrité à l'ombre d'un pilier, James Mowry observa sa proie déverrouiller la portière et se glisser à l'intérieur du véhicule. Il traversa la rue à toute allure jusqu'à une file de taxis et monta dans la voiture de tête. La manœuvre avait été parfaitement minutée : il s'enfonça dans le siège au moment même où la dynocar passait en sifflant.

« Où vous allez ? demanda le chauffeur de taxi.

— Je ne sais pas exactement, répondit Mowry d'un air évasif. Je ne suis venu ici qu'une seule fois, et ça fait des années. Mais je connais la route. Suivez mes instructions. »

La dynamo du taxi atteignit un bourdonnement élevé tandis que l'engin accélérât sur la route, le passager gardant son attention fixée sur la voiture devant eux et donnant de temps à autre un ordre bref. Il savait bien qu'il eût été plus facile de la désigner et de dire : « Suivez cette voiture ! » Mais, dans l'esprit du chauffeur, il aurait été associé avec le major, ou du moins avec la dyno verte du major. Le Kaïtempi était très doué quand il s'agissait de dénicher les petits détails comme cela et d'arriver à leur amère conclusion. Le chauffeur du taxi ignorait donc totalement qu'il filait quelqu'un.

Rapides, chasseur et chassé se faufilèrent dans le centre de Radine, et celui qui était en tête finit par tourner à gauche et descendit par une rampe qui menait au sous-sol d'une résidence importante. Mowry laissa le taxi continuer encore deux cents mètres avant de le faire arrêter.

« Voilà, ça y est. » Il descendit et sortit de l'argent. « C'est pratique,

d'avoir une mémoire sur laquelle on peut compter, n'est-ce pas ?

— Ouin, répondit le chauffeur. Un guilder six décimes. »

Mowry lui donna deux guilders et le regarda s'éloigner. Se hâtant en direction de la résidence, il y entra et prit un siège discret dans le hall immense, se carra dedans et fit semblant de sommeiller tranquillement en attendant quelqu'un. Plusieurs autres personnes étaient assises autour de lui, mais aucune ne lui prêta attention.

Assurément, il n'y avait pas trente secondes qu'il se trouvait là, que le major Verrat entra dans le hall à partir d'une porte menant au garage du sous-sol. Sans jeter un seul regard autour de lui, le major en franchit une autre dans toute une batterie d'ascenseur. La porte glissa derrière lui. Sur le panneau lumineux du linteau apparurent des numéros, jusqu'à 7 qui scintilla un instant, puis retour à 0. La porte se rouvrit et révéla la cabine à nouveau vide.

Encore cinq minutes, puis Mowry bâilla, s'étira, consulta sa montre et s'en alla. Il arpenta le trottoir jusqu'à ce qu'il trouve une cabine téléphonique. Il y appela la résidence et obtint l'opératrice du standard.

« J'étais censé rencontrer quelqu'un dans le hall il y a environ une heure, expliqua-t-il. Je n'ai pas pu venir à temps. S'il m'attend encore, j'aimerais lui dire que j'ai été retenu.

— Qui est-ce ? demanda l'opératrice. Un résident ?

— Oui... mais j'ai purement et simplement oublié son nom. Moi et les noms... Il est rondouillard, il a des traits épais, et il habite au septième. Major... major... Quelle *soko* de mémoire !

— Cela doit être le major Sallana, déclara l'opératrice.

— Exact, acquiesça Mowry. Major Sallana... et je l'avais sur le bout de la langue !

— Ne quittez pas. Je vais voir s'il attend toujours. » Suivit une minute de silence avant que l'opératrice ne revienne avec : « Non, il n'est plus là. Je viens d'appeler son appartement et il ne répond pas. Voulez-vous lui laisser un message ?

— C'est inutile... il a dû laisser tomber. Cela n'a pas beaucoup d'importance, de toute façon. Longue vie !

— Longue vie ! » répondit l'opératrice.

L'appartement ne répondait donc pas ; il semblait que le major Sallana fût entré pour ressortir aussitôt... à moins qu'il ne fût dans son bain. Cela semblait assez improbable ; il n'avait pas eu le temps matériel de remplir une baignoire, de se déshabiller et de se plonger dans l'eau. S'il n'était pas chez lui, l'occasion était trop belle pour la laisser échapper ; il fallait aller de l'avant.

Malgré son empressement intérieur, Mowry fit une petite halte pour effectuer un travail d'un autre ordre. Par les vitres de la cabine, il vérifia que personne ne l'observait puis apposa une étiquette sur le

panneau que tout utilisateur ne pouvait manquer de contempler en tenant le combiné du téléphone.

Elle disait : *Les amoureux du pouvoir ont lancé la guerre. Le Dirac Angestun Gesept réglera la chose... et leur compte !*

Il retourna à l'immeuble, traversa le hall avec une confiance trompeuse et pénétra dans un ascenseur inoccupé. Il fit alors volte-face pour apercevoir quelqu'un qui approchait, et fut époustouflé de découvrir qu'il s'agissait du major.

Celui-ci arborait maintenant un air de ruminant perplexe ; il n'avait pas encore vu Mowry mais n'allait tarder à le faire si la guêpe n'agissait pas à toute vitesse. Mowry referma la porte et appuya sur le troisième bouton du panneau. L'ascenseur s'éleva jusqu'au troisième étage et s'arrêta. Il l'y maintint, la porte fermée, jusqu'à ce qu'il ait entendu la cabine voisine le dépasser. Puis il redescendit au rez-de-chaussée et sortit du bâtiment. Il se sentait déconfit, à cran, et il maudit son destin sur un ton soutenu.

En attendant le milieu de l'après-midi, il passa son ire sur Radine en la décorant de cent vingt étiquettes et de quatorze graffiti. Puis il décida que sa journée était finie pour ce genre de travail et il jeta le bout de crayon restant dans une grille d'égout.

À la seizième heure, il se paya un repas tardif, car il n'avait rien dans le ventre depuis le petit-déjeuner. Après avoir mangé, il appela le numéro de Sallana et n'obtint aucune réponse. *Maintenant*, il pouvait y aller. Répétant sa tactique précédente, il prit un ascenseur jusqu'au septième, sans problème, cette fois-ci. Il foula silencieusement l'épais tapis du couloir, à la recherche de la porte mentionnant le nom qu'il désirait.

Il frappa.

Aucune réponse.

Il frappa de nouveau, un peu plus fort – mais pas assez toutefois pour déranger les voisins.

Le silence, seul, lui répondit.

C'est alors que l'entraînement très particulier de James Mowry entra en action. Il prit dans sa poche un trousseau de clés à l'air trompeusement innocent et se mit à l'ouvrage sur la serrure qu'il eut ouverte en trente-cinq secondes très exactement. La vitesse était essentielle – si quelqu'un avait choisi cet instant pour pénétrer dans le couloir, il aurait été pris la main dans le sac.

Il se glissa de l'autre côté du panneau qu'il referma avec précaution derrière lui. Sa première action fut de parcourir rapidement l'appartement afin de s'assurer que personne ne s'y trouvait endormi ou ivre mort. Il y avait quatre pièces, toutes vides. De toute évidence, le major Sallana n'était pas chez lui.

Mowry revint dans la première pièce qu'il fouilla soigneusement et

où il découvrit un pistolet dans le tiroir du haut d'un fichier. Il l'examina, vit qu'il était chargé et l'empocha.

Ensuite, il força un gros bureau pesant dont il se mit à ratisser les tiroirs. Il agissait à la manière sûre et ultrarapide d'un professionnel du crime, ce qui était, en fait, un hommage à l'« éducation » qu'il avait reçue au centre.

Le contenu du quatrième tiroir gauche lui fit dresser les cheveux sur la tête. Il avait l'intention de confisquer ce qui rendait les policiers aussi serviles et persuadait même les agents du Kaïtempî de se mettre au garde-à-vous. Ouvrant le tiroir, il se trouva face à un joli paquet de papiers portant un tampon officiel.

C'était plus qu'il n'attendait, plus qu'il n'avait espéré dans ses rêves les plus optimistes. Cela prouvait aussi qu'en dépit des sermons qu'on n'avait pas manqué lui faire sur la prudence, une prudence incessante et constante, il faut faire confiance à ses intuitions et courir des risques. L'en-tête du papier était :

DIRAC KAIMINA TEMPITI
Leshun Radine

En d'autres termes : Police Secrète Sirienne – District de Radine. Pas étonnant que les durs à bord du train se soient aplatis vite fait : le major était une huile de Kaïtempî et, en tant que telle, avait préséance sur un général de brigade ou même un contre-amiral de la marine spatiale.

Cette découverte accéléra d'un degré l'activité de Mowry. De la pile de bagages de la dernière pièce, il retira une mallette qu'il força et vida de son contenu sur le plancher et dans laquelle il fourra tout le papier du kaïtempî. Un peu plus tard, il trouva une gaufreuse qui imprimait des lettres D K T surmontées par un petit glaive ailé. Elle aussi atterrit dans la valise.

En ayant fini avec le bureau, il passa au fichier voisin, les mains palpitant d'excitation tandis qu'il s'affairait sur le tiroir du haut. Un petit bruit parvint soudain à ses oreilles ; il s'arrêta, tendu, aux aguets. C'était le raclement d'une clé dans la serrure. La clé ne tourna pas à la première tentative.

Mowry bondit vers le mur contre lequel il s'aplatit, là où la porte le dissimulerait. La clé cliqueta à nouveau, la serrure réagit, la porte apparut dans son champ de vision et Sallana entra.

Le major effectua quatre pas dans la pièce avant que son cerveau n'accepte ce que voyaient ses yeux. Il s'arrêta net et contempla, incrédule et progressivement furieux, le bureau mis à sac tandis que la porte se refermait lentement derrière lui en claquant. Réagissant enfin, il se retourna et aperçut l'intrus.

« Bonsoir, le salua Mowry sur un ton neutre.

— Vous ? Le major lui lançait un regard enflammé d'autorité outragée. Qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je suis un petit voleur. Ce qui veut dire que vous venez d'être cambriolé.

— Laissez-moi vous apprendre...

— Lorsqu'il y a eu cambriolage, continua Mowry, il doit y avoir une victime. Cette fois-ci, c'est votre tour. Il n'y a aucune raison pour que la chance soit tout le temps de votre côté, n'est-ce pas ? »

Le major Sallana fit un pas en avant.

« Asseyez-vous ! » ordonna Mowry.

L'autre s'arrêta, mais ne s'assit point. Il demeura droit sur le tapis, ses petits yeux rusés prenant un éclat entêté.

« Déposez ce pistolet.

— Qui ?... Moi ? demanda Mowry.

— Vous ignorez ce que vous faites, déclara Sallana, conditionné par une vie de crainte semée à tous vents, parce que vous ignorez qui je suis. Quand vous le saurez, vous le regretterez...

— Mais je *sais* qui vous êtes, l'interrompit Mowry. Vous êtes l'un des gros rats du Kaïtemp. Bourreau professionnel, étrangleur patenté, *soko* sans conscience qui mutile et tue pour l'argent et pour le plaisir. Maintenant, asseyez-vous, que j'en finisse ! »

Le major refusait toujours de s'asseoir. Bien au contraire, il réfutait la croyance populaire selon laquelle tous les tyranneaux sont des lâches ; comme bon nombre de cet acabit, il avait un courage bestial. Il fit un pas de côté, lourd mais prompt, tandis que sa main plongeait dans une poche.

Mais les yeux qui avaient si souvent observé l'agonie d'autrui l'avaient trahi. Le pas avait à peine été réalisé, la main plongée dans la poche, que le pistolet de James Mowry produisait un *br-r-roup* ! efficace sinon bruyant. L'espace de quatre ou cinq secondes, le major Sallana resta debout, une expression stupide sur le visage ; puis il vacilla et tomba à la renverse avec un bruit sourd qui résonna dans la pièce, et roula sur le côté. Ses jambes grasses eurent quelques secousses spasmodiques, et il ne bougea plus.

Entrouvrant doucement la porte, Mowry jeta un regard dans le couloir. Aucun bruit de course en direction de l'appartement ; personne n'appelait au secours. Si quelqu'un avait perçu le bruit assourdi des coups de pistolet, il avait dû l'attribuer au flot de circulation dans la rue.

Assuré que l'alarme n'avait pas été donnée, il referma la porte, se pencha sur le corps et le regarda de plus près. Sallana était aussi mort qu'il est possible de l'être, la brève giclée de coups ayant placé sept balles dans sa carcasse obèse.

C'était dommage, d'une certaine façon, car Mowry aurait aimé

obtenir de lui quelques réponses à des questions posées de façon convaincante, à coups de poing, de pied ou de toute autre manière. Il y avait des tas de choses qu'il désirait connaître sur le Kaïtempi – en particulier, l'identité de ses victimes présentes, leur condition physique et le lieu de leur incarcération. Aucune guêpe ne pouvait trouver d'appui plus loyal et enthousiaste que parmi des autochtones sauvés du garrot.

Mais l'on ne peut forcer un cadavre à parler. C'était son seul regret. Sous tous les rapports, il ne pouvait que se féliciter. D'une part, les signes manifestes des méthodes du Kaïtempi étaient si révoltants que le fait de faire disparaître l'un des membres de celui-ci rendait service aux Siriens aussi bien qu'aux Terriens. D'autre part, un tel meurtre était idéal en la circonstance : il donnerait le support de la mort aux étiquettes et graffiti.

Cela laissait entendre aux autorités que quelqu'un était prêt et capable de faire plus que menacer. La guêpe avait bien bourdonné dans tous les azimuts ; maintenant, elle venait d'utiliser son aiguillon.

Il fouilla le corps et obtint ce qu'il convoitait depuis que Sallana avait baigné dans l'adulation à bord du train : la carte plastifiée ornementée. Elle portait des symboles, des cachets et des signatures certifiant que son possesseur avait le rang de major dans la Police secrète. Mieux encore, elle ne donnait ni le nom ni la description du possesseur, et se contentait de mentionner un numéro de code. La Police secrète était même secrète pour elle-même, habitude dont on pouvait tirer longuement parti.

Mowry reporta alors son attention sur le fichier. La majorité de son contenu s'avéra sans valeur et ne révéla rien qui ne fût déjà connu des Renseignements terriens. Mais il y avait trois dossiers contenant le curriculum vitæ de personnes transformées comme de coutume en numéros matricules. De toute évidence, le major les avait emportés pour les étudier chez lui.

Mowry les parcourut rapidement. Il comprit très vite que les trois inconnus étaient des rivaux potentiels de ceux qui étaient en place. Ces dossiers n'indiquaient pas si les sujets étaient morts ou en vie. Ce qui entraînait que leur sort restait en suspens ; autrement, il semblait assez peu probable que Sallana eût perdu son temps sur de tels documents. De toute façon, la disparition de ces papiers capitaux irriterait les autorités, voire en effraierait quelques-unes.

Mowry plaça donc les dossiers dans la mallette avec le restant du butin. Après cela, il vérifia s'il n'avait rien oublié d'intéressant, fouilla les costumes de la garde-robe mais ne découvrit rien qui valût d'être emporté. Il lui restait à faire disparaître tout indice pouvant le relier à cette pénible situation.

La mallette à la main, le pistolet dans la poche, Mowry s'arrêta sur

le pas de la porte et jeta un dernier regard au cadavre. « Longue vie ! »

Le major (verrat) Sallana ne daigna point répondre. Il reposait en silence, sa main droite potelée serrant un bout de papier sur lequel était inscrit : *Exécuté par le Dirac Angestun Gesept.*

Celui qui trouverait le corps ne manquerait pas de faire suivre le message qui remonterait tout aussi sûrement l'échelle hiérarchique jusqu'au plus haut. Avec un petit peu de chance, il pouvait très bien flanquer la frousse à quelques-uns.

Sa chance persista ; James Mowry n'eut pas à attendre longtemps un train qui le ramenât à Pertane. Il en était plus que réjoui, car les policiers de la gare avaient tendance à se montrer inquisiteurs à l'égard des voyageurs qui restaient trop longtemps assis. Il est vrai que, s'il était accosté, il pourrait présenter ses papiers ou – en dernier ressort – utiliser la carte du Kaïtempi pour se frayer un chemin hors d'un piège possible. Mais mieux valait cependant éviter d'attirer l'attention en ce lieu et moment.

Le train entra en gare et il parvint à y monter sans se faire remarquer. Au bout d'un instant, le convoi se remit en branle et s'enfonça dans les ténèbres. En raison de l'heure tardive, le nombre de passagers était minime et le wagon qu'il s'était choisi possédait beaucoup de sièges inoccupés. Il lui fut facile de trouver une place où il ne serait ni importuné par un voisin trop loquace, ni étudié pendant tout le trajet par un individu aux yeux vifs et à la mémoire fidèle.

Une chose était sûre : si l'on découvrait le corps de Sallana dans les trois ou quatre heures, le potin qui s'ensuivrait s'étendrait assez rapidement pour assurer une fouille complète du train. Les enquêteurs n'auraient aucune description du suspect, mais ils jetteraient un coup d'œil aux bagages et sauraient reconnaître les objets volés.

Mowry se laissa bercer par le tac-tagadac-tac hypnotique du train. Chaque fois que claquait une porte ou une fenêtre, il se réveillait, les nerfs à vif, le corps tendu. Il se demanda une ou deux fois si un appel radio prioritaire n'atteindrait pas sa destination avant le train.

« Arrêtez et fouillez tous les passagers et bagages du 11:20 de Radine. »

Il n'y eut aucun contrôle. Le train ralentit, grinça sur les aiguillages d'un important centre de tri et pénétra dans Pertane. Ses passagers débarquèrent, tous endormis, quelques-uns paraissant même à demi morts, et se dirigèrent en traînant les pieds vers la sortie. Mowry s'arrangea pour être dans les derniers et accompagna une demi-douzaine de flânocheurs aux jambes torses. Toute son attention se portait devant lui, dans l'attente d'un groupe sinistre posté au portillon.

S'ils étaient bel et bien là en embuscade, il lui restait deux solutions.

Il pouvait lâcher sa mallette au contenu inestimable, ouvrir le feu le premier, foncer et espérer s'en tirer dans la confusion qui en résulterait. C'était une tactique qui lui donnait l'avantage de la surprise. Mais s'il échouait, c'était la mort immédiate – et même la réussite risquait de se payer de deux ou trois balles dans le corps.

Il pouvait aussi y aller au bluff, s'avancer jusqu'au plus gros et au plus laid, lui mettre la mallette entre les mains en disant avec un zèle abruti : « Pardon, Monsieur l'agent, mais l'un des types qui vient de passer a lâché ça devant moi. Je me demande pourquoi il a abandonné son bagage. » Puis, dans la confusion qui s'ensuivrait là aussi, il devrait avoir l'occasion de marcher jusqu'au coin de la rue où il détalerait alors comme s'il était doté de fusées.

Il transpirait comme un malheureux, mais ses craintes s'avérèrent inutiles. C'était son premier meurtre, et *c'était* un meurtre parce qu'on le définirait comme *tel*. Son imagination lui en avait déjà fait subir le châtiment. Au-delà du portillon, rôdaient deux policiers qui regardaient le flot de voyageurs avec un manque d'intérêt total et bâillaient de temps à autre. Il leur passa pratiquement sous le nez, et il leur eût été difficile de lui prêter moins attention.

Mais James Mowry n'était pas encore tiré d'affaire. Les policiers de la gare ne s'étonnaient pas de voir des gens munis de valises à toute heure du jour ou de la nuit. Les flics de la ville, eux, avaient tendance à se poser un peu plus de questions.

Il était facile de résoudre ce problème en prenant tout simplement un taxi – d'où un autre problème. Un taxi doit être conduit et le chauffeur le moins bavard pouvait devenir un vrai moulin à paroles sous l'action du Kaïtempi.

« Vous avez pris quelqu'un au 11:20 de Radine ?

— Ouin. Un jeune gars avec une mallette.

— Rien de spécial à son sujet ? Trop sûr de lui ou trop prudent, par exemple ?

— Je n'ai rien remarqué. Il m'a semblé normal. Mais ce n'était pas un Jaimecain. Il parlait avec un véritable grasseyement mashambi.

— Vous vous rappelez où vous l'avez emmené, *hi* ?

— Ouin. Je peux vous le montrer. »

Il y avait une façon de s'en tirer ; Mowry plaça sa mallette dans une consigne automatique de la gare et s'éloigna. En théorie, la mallette devait être en sécurité pour toute une journée ; en fait, elle pouvait très bien être découverte et utilisée comme appât.

Sur un monde où rien n'était sacro-saint, le Kaïtempi avait un passe-partout pour la presque totalité des lieux. Rien ne l'empêcherait donc d'ouvrir et de fouiller toutes les consignes dans un rayon de quinze cents kilomètres s'il était décidé qu'il s'agissait d'une manœuvre profitable. Lorsqu'il reviendrait en plein jour chercher sa mallette,

Mowry devrait donc approcher la consigne avec une grande prudence, en s'assurant bien que sa personne n'était point surveillée par un groupe d'individus patibulaires.

Arpentant rapidement le trottoir, il se trouvait à huit cents mètres de chez lui lorsque deux flics surgirent d'une allée ténébreuse de l'autre côté de la rue. « Hé, vous ! »

Mowry s'arrêta. Ils traversèrent, le contemplèrent dans un silence sinistre. Puis l'un d'eux désigna les étoiles lointaines et la rue déserte. « On se promène un peu tard, pas vrai ? »

— Il n'y a rien de mal à cela pas vrai ? répondit-il avec une pointe d'insolence dans le ton.

— C'est *nous* qui posons les questions ! repartit le flic. Où étiez-vous, jusqu'à présent ?

— En train.

— Venant d'où ?

— De Khamasta.

— Et où allez-vous, maintenant ?

— Chez moi.

— Ça n'aurait pas été plus vite en taxi, non ?

— Bien sûr, acquiesça Mowry. Malheureusement, je suis sorti le dernier. Il faut toujours qu'il y ait un dernier. Et il n'y avait plus de taxi.

— Ça, c'est *votre* version des faits. »

À ce stade, l'autre flic adopta la Technique Numéro 7 : yeux plissés, mâchoire en avant, rudesse de la voix. Une fois de temps en temps, la Numéro 7 était récompensée par un regard coupable, ou une expression désespérément exagérée d'innocence. Il était expert dans son maniement car il l'utilisait assidûment sur sa femme et la répétait souvent devant la glace en se rasant le matin.

« Peut-être que vous n'êtes jamais allé à Khamasta, *hi* ? Peut-être même que vous avez profité de la nuit pour vous balader tranquillement dans Pertane et salir, en quelque sorte malencontreusement, les murs et les vitrines, non ? »

— Non, fit Mowry, parce que je ne recevrais pas un guilden de rétribution. Est-ce que j'ai l'air dingue ?

— Pas suffisamment pour que ça se voie, admit le flic. Mais il y a quelqu'un qui le fait, qu'il soit dingue ou non.

— Eh bien, je ne vous en veux pas d'essayer de l'agrafer. Moi, j'aime pas les sinoques. Ils me fichent la frousse. Il eut un geste d'impatience. Si vous devez me fouiller, allez-y vite. La journée a été longue, je suis vanné et je veux rentrer chez moi.

— Pas la peine, dit le flic. Montrez-nous votre carte d'identité. »

Mowry la sortit. Le flic n'y jeta qu'un coup d'œil superficiel alors que son collègue l'ignora totalement.

« Très bien, circulez. Si vous tenez à marcher dans la rue à cette heure-ci, vous pouvez vous attendre à être interpellé et interrogé. Il y a la guerre, vu ?

— Oui, Monsieur l'agent » fit Mowry sur un ton humble et résigné.

Il s'éloigna de son pas le plus rapide en remerciant les cieux de s'être débarrassé de son bagage. S'il avait tenu la mallette à la main, ils l'auraient assez justement considérée comme signe probable de malfeasance. Pour les empêcher de l'ouvrir et d'en inspecter le contenu, il aurait dû les apaiser à l'aide de sa carte du Kaïtempi. Il ne désirait pas utiliser ce système, si possible, avant la découverte de l'assassinat de Sallana et la retombée des remous que cette découverte allait produire. Disons, dans un mois.

Ayant regagné son appartement, il se déshabilla mais ne s'endormit pas immédiatement. Il resta allongé dans son lit et examina sans arrêt la précieuse carte. Maintenant qu'il avait le temps de méditer sur toute sa signification et les perspectives évidentes qu'elle offrait, il se trouvait confronté aux deux termes de l'alternative : la garder ou non.

Le système sociopolitique de l'Empire Sirien étant ce qu'il était, une carte du Kaïtempi était un appareil terrifiant de première grandeur sur toute planète sirienne. La simple vue de ce totem redouté suffisait pour que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des civils se prosternent et se livrent à des salamalecs. Ce fait rendait une carte du Kaïtempi d'une importance exceptionnelle aux yeux d'une guêpe. Pourtant, Terra ne lui avait pas fourni cette arme ; il lui avait fallu s'en emparer lui-même. Il en ressortait que les Renseignements Terriens ne disposaient pas d'un original.

Là-bas, parmi la brume d'étoiles, sur le monde bleu-vert nommé Terra, on pouvait reproduire n'importe quoi, sinon une entité vivante... et donner même une approximation convaincante de cette dernière. Peut-être avaient-ils besoin de cette carte. Avec un peu de chance, ils doteraient peut-être les guêpes du grade de pseudo-major du Kaïtempi.

Pour Mowry, donner cette carte serait comme de sacrifier volontairement sa reine au cours d'un match d'échecs serré. Il n'en parvint pas moins à une conclusion avant de s'endormir : dès sa première visite à la caverne, il transmettrait un rapport détaillé de ce qui s'était passé, le butin qu'il avait obtenu et sa valeur. Terra déciderait alors de la nécessité de le démunir dans l'intérêt du plus grand nombre.

À midi, Mowry revint prudemment à la gare et rôda alentour pendant vingt minutes comme s'il attendait quelqu'un. Il observa dans toutes les directions tout en paraissant ne s'intéresser qu'aux flots d'arrivants. Cinquante ou soixante personnes devaient ainsi flâner en l'imitant inconsciemment ; parmi elles, il n'en décela aucune qui tint un œil astucieusement posé sur les casiers. Il y en avait bien une douzaine dont les muscles saillaient et qui avaient le visage dur et inexpressif des flics en civil ou des sbires du Kaïtempi ; mais ils ne s'intéressaient qu'à ceux qui franchissaient le portillon.

Il finit par courir le risque ; il s'avança d'un air dégagé jusqu'à son casier, inséra sa clé dans la porte en regrettant de ne pas posséder un troisième œil sur la nuque. Il ouvrit la porte, sortit la mallette et passa un instant très désagréable avec cette maudite preuve à la main. Si quelque chose devait se produire, c'était le moment où jaillirait un cri de triomphe, où une main pesante s'abattrait sur son épaule et où des visages impitoyables feraient leur apparition.

Mais rien ne se produisit. James Mowry s'éloigna, l'air innocent, avec en lui l'effroi du renard qui entend les aboiements distants et sonores des chiens de chasse. À l'extérieur de la gare, il monta à bord d'un autobus et guetta tout signe de filature. Il y avait de bonnes chances que nul ne l'eût remarqué.

Personne ne s'intéressait peut-être à lui parce que le Kaïtempi tournait toujours en rond sans avoir la moindre idée de l'endroit par où commencer. Mais Mowry ne pouvait accepter cela aussi facilement, ni sous-estimer l'habileté de l'ennemi. Il avait très bien pu décider de ne pas l'épingler aussitôt en espérant arriver au reste des prétendus comploteurs. Le Kaïtempi n'était pas du genre qui s'attaque à un seul individu ; il préférait prendre son temps et s'emparer de tout un réseau.

Durant le trajet, il regarda donc à maintes reprises vers l'arrière, observa les passagers qui montaient et descendaient, en s'efforçant de repérer toute dynocar le suivant. Il changea cinq fois de bus, passa par deux allées sordides et traversa trois grands magasins.

Enfin satisfait de l'absence de poursuite discrète, il se rendit à son

appartement, glissa d'un coup de pied la mallette sous le lit et émit un profond soupir. On l'avait averti que ce genre de vie s'avérerait pénible pour les nerfs. C'était vrai !

Ressortant, il acheta une boîte d'enveloppes et une machine à écrire bon marché. Puis, utilisant le papier du Kaïtempi, il passa le restant de la journée et une partie de la suivante à taper rapidement. Inutile de s'inquiéter de ses empreintes ; un traitement spécial les avait transformées en taches vagues et impossibles à identifier.

Ayant terminé ce travail, il consacra la journée du lendemain à de patientes recherches dans la bibliothèque municipale. Il prit beaucoup de notes, retourna chez lui, puis écrivit des adresses et affranchit une pile d'enveloppes.

Tôt dans la matinée, il expédia plus de deux cents lettres à des rédacteurs en chef, à des speakers, à des chefs militaires, hauts fonctionnaires, chefs de la police, politiciens éminents et membres clefs du gouvernement. Tapé sous l'en-tête du Kaïtempi, surmonté du sceau au glaive ailé, le bref message déclarait :

Sallana était le premier.

Bien d'autres suivront.

La liste sera longue.

Dirac Angestun Gesept.

Cela fait, il brûla la boîte qui avait contenu les enveloppes et lança la machine à écrire dans le fleuve à l'endroit où il était le plus profond. S'il avait l'occasion d'écrire encore des lettres, il achèterait une autre machine à écrire dont il se débarrasserait de la même manière. Il pouvait bien se permettre d'acheter et de jeter une centaine de machines s'il le jugeait nécessaire. Plus on est de fous, plus on rit. Car si le Kaïtempi analysait les caractères de la correspondance menaçante et découvrirait qu'un nombre de machines important avait été utilisé, il croirait qu'une organisation gigantesque était à l'œuvre. En outre, chacun de ses achats concourait à la création d'une inflation de monnaie sans valeur au sein de l'économie jaimecaine.

Il rendit ensuite visite à une agence de location où il prit une dynocar pour une semaine, en utilisant le nom de Shir Agavan et l'adresse de l'hôtel où il s'était inscrit en premier lieu. Grâce à son véhicule, il put se débarrasser de cinq cents étiquettes, distribuées dans plus de six petites villes et trente villages. Le travail était beaucoup plus risqué qu'à Radine ou Pertane.

Les villages étaient les plus dangereux ; plus ils étaient petits, plus ils posaient de problèmes. Dans une cité d'un quart de million ou de deux millions d'habitants, un étranger est une non-entité négligeable ; dans un hameau de moins de mille habitants, on le remarque, on

l'observe, et l'on épie ses moindres mouvements.

À plus d'une reprise, un tas de péquenots lui donnèrent l'occasion de coller une étiquette en attirant l'attention sur sa voiture. Par jeu, on prit deux fois son numéro. Il avait eu raison de donner une fausse piste en louant sa voiture, car les policiers qui enquêteraient au sujet de la soudaine éruption d'étiquettes subversives associeraient certainement le phénomène avec l'étranger rapide et banal qui conduisait la dyno immatriculée XC-17-978.

Il y avait exactement quatre semaines que James Mowry se trouvait sur Jaimec lorsqu'il apposa la dernière étiquette de sa valise et atteignit ainsi la fin de la Phase Un. C'est à ce stade qu'il commença à se sentir découragé.

Dans les journaux et sur les ondes, les officiels maintenaient toujours un silence total sur ses surnoises activités. Pas un mot n'avait été prononcé sur le meurtre du major Sallana. Selon les apparences, le gouvernement ne prenait point garde aux bourdonnements de la guêpe et ne s'inquiétait aucunement de l'existence de l'imaginaire *Dirac Angestun Gesept*.

Ainsi privé de réactions visibles, Mowry n'avait aucun moyen de connaître ce à quoi il était parvenu, si toutefois il était parvenu à quelque chose. Rétrospectivement, cette guerre de médisance paraissait plutôt futile, en dépit de tous les boniments de Wolf sur la façon de paralyser une armée par quelques gestes. Lui, Mowry, s'était déchaîné pour des nèfles et les autres ne se donnaient même pas la peine de répliquer, ni même de réagir.

Il lui était donc difficile de conserver son bel enthousiasme du début. Un seul cri de douleur publique de la part de l'opposition – ou un hurlement de fureur, ou une tirade de menaces – eût donné un coup de fouet à son moral en lui montrant qu'il avait heurté quelque chose de dur. Mais ils ne lui avaient pas donné la satisfaction de lui laisser entendre même un halètement.

C'était le revers psychologique du travail en solitaire. Il n'existait aucun compagnon d'armes avec qui échanger des spéculations stimulantes sur la contre-offensive secrète de l'ennemi ; personne à encourager ni pour l'encourager ; personne qui puisse partager les complots, le danger et – ainsi qu'il est courant dans ces cas-là – les rires.

Il sombra dans un cafard si profond que pendant deux jours il resta dans son appartement à ne rien faire d'autre que ruminer. Le troisième jour, son pessimisme fut remplacé par une inquiétude aiguë. Il ne feignit point d'ignorer cette nouvelle impression ; au centre d'entraînement, on l'avait averti d'innombrables fois de toujours y prendre garde.

« Le fait que l'on est pourchassé pour de bon peut provoquer un affinement des perceptions mentales qui équivaut presque à un sixième sens. C'est ce qui rend les criminels endurcis difficiles à attraper. Ils ont des intuitions, et ils les suivent. Plus d'un escroc s'est échappé à la dernière seconde avec une telle précision que la police a soupçonné quelque fuite. En fait, le gaillard avait soudain eu la bougeotte et il s'était enfui ventre à terre. Si vous tenez à votre peau, faites de même. Si vous avez l'impression qu'on vous serre de près, ne restez pas dans le coin à vous en assurer... barrez-vous, c'est tout ! »

Oui, c'est ce qu'on lui avait dit. Il se rappelait s'être demandé si cette capacité à flairer le danger était quasi télépathique. La police procédait rarement à une rafle sans surveillance ou observation préliminaire de quelque nature que ce soit. Un limier rôdant autour d'un antre – l'œil vif, la dent pointue et incapable d'éviter de penser à ce qu'il fait – peut fort bien émettre une odeur mentale. Laquelle ne sera pas perçue comme une pensée claire mais plutôt comme une sonnette d'alarme.

Sur la foi de ceci, Mowry saisit ses bagages et fonda par la porte de derrière. Personne ne flânait par là à l'instant ; personne ne le vit partir ; personne ne le fila.

Quatre individus costauds se postèrent à portée de vue de cette sortie quelques minutes avant minuit. Deux cars de spécimens apparentés s'arrêtèrent devant, enfoncèrent la porte principale, se ruèrent dans l'escalier. Ils restèrent trois heures sur les lieux et ils tuèrent à moitié le logeur avant d'être convaincus qu'il ne savait rien.

Mowry ignore ceci ; c'était le coup de fouet tant attendu qu'il eut la chance d'éviter.

Son nouveau sanctuaire, distant de deux kilomètres, était une chambre étroite et allongée au sommet d'une bâtisse délabrée dans le quartier le plus mal famé de Pertane – district où le ménage s'effectuait selon la technique du coup de pied à droite et à gauche. On ne lui avait demandé ni son nom ni sa carte d'identité, la plus délicieuse coutume de l'endroit voulant que chacun s'occupe de ses oignons – ou de ce qui équivalait à des oignons. Il lui suffit de montrer un billet de cinquante guilders. L'argent disparut, une clé usée apparut en échange.

Il rendit rapidement cette clé devenue inutile en achetant une serrure en croix à bouterolles multiples qu'il fixa sur la porte. Finalement, il se ménagea une petite trappe dans le toit afin d'avoir une sortie de secours si l'escalier venait à être bloqué par des carcasses ennemies.

Pour l'instant, James Mowry estimait que le plus grand danger résidait dans la présence des voleurs à la petite semaine du voisinage – les gros ne se seraient pas donnés la peine de pénétrer dans un taudis

pareil. Verrou et loquets devraient suffire à refouler les intrus.

Il dut à nouveau passer un certain temps à rendre les lieux habitables. S'il se faisait capturer par le Kaïtempi, il irait rouler dans la fange puante d'un cul-de-basse-fosse ; mais tant qu'il demeurerait libre, il se ferait un devoir de se montrer difficile. Lorsqu'il eut fini son ménage, la pièce était plus claire et plus agréable que depuis que les maçons avaient déménagé et que le sous-prolétariat avait emménagé.

Il s'était remis de son passage à vide et de son impression de désastre imminent. De meilleure humeur, il sortit, marcha dans la rue et atteignit un terrain vague jonché de détrit. Alors que personne ne regardait, il y déposa le pistolet du major Sallana, près du trottoir, là où on le verrait facilement.

Marchant d'un air dégagé, de son pas cahotant, les mains dans les poches, il arriva à une porte cochère où il s'affala avec la mine lasse et rusée de celui qui ne sème ni ne récolte. Dans le coin, c'était la mode. Le regard généralement braqué de l'autre côté de la rue, il n'en surveillait pas moins subrepticement le pistolet posé à environ soixante-dix mètres.

Ce qui suivit prouva une fois de plus qu'une personne sur dix se sert – peut-être – de ses yeux. En un temps très court, trente personnes passèrent à côté du pistolet sans l'apercevoir. Six d'entre elles le frôlèrent ; l'une marcha dessus.

Quelqu'un finit cependant par le repérer. C'était un adolescent à la poitrine étroite, aux jambes en fuseaux, qui avait des taches violet sombre sur le visage. S'arrêtant à côté de l'arme, il la contempla, se pencha pour la regarder de plus près, mais ne la toucha pas. Il jeta un regard furtif alentour mais ne vit pas Mowry qui s'était renfoncé sous son porche. Il se pencha à nouveau, sur le pistolet, tendit la main comme s'il allait s'en emparer. Au dernier moment, il se ravisa et s'éloigna rapidement.

« Il en avait envie, mais il a eu trop peur de le prendre », décida Mowry.

Vingt piétons passèrent encore. Deux d'entre eux remarquèrent le pistolet mais firent comme s'ils ne l'avaient pas vu. Aucun des deux ne revint le chercher alors que personne n'était à proximité ; ils considéraient probablement l'arme comme étant une preuve dangereuse que quelqu'un avait jugé nécessaire de jeter. Celui qui finit par la confisquer était un véritable artiste en son genre.

L'individu pesant aux bajoues pendantes et à la démarche cahotante dépassa le pistolet. Continuant son chemin, il s'arrêta au coin de la rue – à cinquante mètres – et regarda alentour avec la mine d'un étranger qui n'est pas très sûr de l'endroit où il se trouve. Puis il prit un agenda dans sa poche et s'absorba à le consulter. Cependant, ses petits yeux allaient et venaient en tous sens ; mais ils ne purent

décèler l'observateur tapi sous le porche.

Au bout d'un moment, il revint sur ses pas, traversa le terrain vague, laissa tomber l'agenda sur le pistolet, les ramassa tous deux rapidement et continua à avancer tranquillement. Ce fut une petite merveille de voir la façon dont le carnet demeura dans sa main tandis que disparaissait l'arme.

Accordant une bonne avance à l'individu, Mowry sortit de sa porte cochère et le suivit. Il espérait que l'autre n'irait pas trop loin. C'était manifestement un petit malin qui ne manquerait pas de remarquer et de déjouer une filature. Mowry ne désirait pas le perdre après la peine qu'il avait eue à trouver un type intéressé par la récupération des armes perdues.

La Bajoue continua à marcher, tourna à droite dans une rue plus étroite et plus sale, se dirigea vers un croisement, tourna à gauche. Il ne faisait preuve d'aucun soupçon, n'essayait aucunement de se défilier et ne se doutait visiblement pas qu'il était suivi.

Au bout de la rue, il pénétra dans un boui-boui aux fenêtres poussiéreuses et qui portait une enseigne craquelée illisible au-dessus de sa porte. Quelques instants plus tard, James Mowry passait devant et jaugeait rapidement l'endroit. C'était un trou à rats typique où les personnages du milieu attendaient la nuit. Mais qui n'ose rien n'a rien ; il poussa la porte et entra.

Les lieux empestaient les corps mal lavés, la nourriture rance et les égouttures de *zith*. Derrière le bar, un serveur blafard lui jeta un coup d'œil hostile avec l'expression réservée aux visages inhabituels. Une douzaine de clients, assis dans la pénombre contre le mur souillé et sans peinture, le regardèrent d'un air maussade et plus par principe que par intérêt. Ils avaient l'air d'une belle brochette de bandits.

Mowry s'appuya sur le bar et parla au Blafard sur un ton rude. « Un quart de café.

— Du *café* ? L'autre bondit comme si l'on venait de lui enfoncer une aiguille dans l'arrière-train. Sang de Jaime ! c'est une boisson *spakum* !

— Ouin, fit Mowry. Je veux le cracher sur le plancher. Il éclata d'un rire sec. Réveille-toi et file-moi un *zith*. »

Fronçant les sourcils, le serveur saisit sur un rayon un quart de glassite d'une propreté douteuse, le remplit de *zith* de basse qualité et le fit glisser jusqu'à lui. « Six décimes. »

Mowry paya et porta son verre jusqu'à une petite table du coin le plus sombre, une douzaine de paires d'yeux suivant le moindre de ses mouvements dans un silence total. Il s'assit, laissa errer son regard autour de lui, l'air parfaitement à l'aise parmi la canaille. Ses yeux tombèrent sur la Bajoue au moment où cet honorable personnage quittait son siège, quart à la main, pour se joindre à lui.

La manœuvre de l'homme, accueillant apparemment le nouveau

venu, fit disparaître la tension. Les autres ne s'intéressèrent plus à Mowry, le serveur se remit à paresser et les conversations reprirent. Ce qui prouvait que la Bajoue était bien connu parmi la clientèle patibulaire ; elle acceptait toute personne qu'il connaissait.

Cependant, il s'était assis face à Mowry et s'était présenté : « Je m'appelle Urhava, Butin Urhava. » Il s'arrêta en attendant une réaction qui ne vint pas, puis reprit : « Tu es étranger. Tu viens de Diracta. De Masham, en fait. Ça s'entend à ton accent.

— Tu es astucieux, l'encouragea Mowry.

— On doit être astucieux, si on veut s'en sortir. Les imbéciles n'y arrivent pas. Il avala une lampée de *zith*. Tu ne t'aventurerais pas ici si tu n'étais pas vraiment un étranger... ou un membre du Kaïtempi.

— Non ?

— Non. Et le Kaïtempi n'enverrait pas ici un homme seul. Il en enverrait six. Plus, peut-être. Le Kaïtempi s'attendrait à des tas d'ennuis, au Café Susun.

— Voilà qui me convient parfaitement, dit Mowry.

— Ça me convient encore plus ! Butin Urhava fit apparaître la gueule du pistolet de Sallana au bord de la table. Elle était pointée sur l'estomac de Mowry. Je n'aime pas être suivi. Si ce pistolet partait, personne n'y prêterait attention. Alors, tu ferais bien de parler. Pourquoi m'as-tu suivi, *hi* ?

— Tu savais que je te filais ?

— Ouin. Alors, pourquoi ?

— Tu auras de la peine à me croire. Se penchant sur la table, Mowry lâcha un grand sourire devant le visage renfrogné d'Urhava. Je veux te donner mille guilders.

— C'est gentil, fit Urhava sans paraître impressionné pour autant. C'est *très* gentil. Ses yeux s'étrécirent. Et tu es prêt à mettre la main à la poche pour me les donner, *hi* ? »

Mowry opina en continuant de sourire. « Oui... à moins que tu aies tellement les foies que tu veuilles l'y mettre toi-même.

— Tu ne m'auras pas comme ça, répartit Urhava. C'est moi qui ai le contrôle de la situation et je le conserverai, vu ? Maintenant, aboule... mais si c'est une arme qui sort de ta poche, c'est *toi*, et pas moi, qui seras du mauvais côté. »

Le pistolet fermement braqué sur lui au-dessus de la table, Mowry plongea la main dans sa poche de droite, sortit une liasse de billets de vingt guilders et la repoussa de l'autre côté de la table. « Voilà. C'est pour toi. »

Un instant, Urhava resta bouche bée, incrédule ; puis, en un tour de passe-passe, les billets disparurent. De même que le pistolet. Il se carra dans son siège et étudia Mowry avec un mélange d'étonnement et de suspicion. « Maintenant, où est l'attrape ?

— Pas d'attrape, lui assura Mowry. Ce n'est qu'un présent d'un admirateur.

— C'est-à-dire ?

— Moi.

— Mais tu ne me connais ni de Jaime ni de Kaï.

— J'ai bon espoir, fit Mowry. Bon espoir de faire suffisamment ta connaissance pour te convaincre de quelque chose de rudement important.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Il y a encore beaucoup d'argent là d'où vient celui-ci.

— Vraiment ? Urhava lui lança une grimace de connivence. Eh bien, d'où vient-il ?

— Je viens de te le dire... d'un admirateur.

— Ne me raconte pas ça !

— Très bien. La conversation est terminée. Enchanté d'avoir fait ta connaissance. Maintenant, retourne à ta place.

— Ne fais pas l'idiot ! Urhava se lécha les babines et réduisit sa voix à un murmure. Combien ?

— Vingt mille guilders. »

L'autre agita les mains comme s'il chassait une mouche qui l'importunait. « Chut-chut ! Pas si fort ! » Il regarda précautionneusement autour d'eux. « Est-ce que tu as bien dit : *vingt mille* ?

— Ouin. »

Urhava prit une longue inspiration. « Qui veux-tu faire tuer ?

— Un seul type... pour commencer.

— Tu es sérieux ?

— Je viens de te donner mille guilders, et ce n'est pas de la blague. En outre, tu peux tenter le coup. Tu coupes une gorge et tu ramasses l'argent... c'est aussi simple que ça.

— Pour commencer, tu as dit ?

— Ouin. Ce qui veut dire que si ton travail me satisfait, je t'utiliserai à nouveau. J'ai une liste de noms et je paierai vingt mille unités par cadavre. »

Contemplant l'effet de ses paroles sur Urhava, James Mowry donna une note d'avertissement à sa voix. « Le Kaïtempi te récompenserait de dix mille unités si tu me livrais. Mais dans ce cas, tu sacrifies toute chance de recevoir une somme bien plus importante... allant peut-être au-delà du million. » Il s'arrêta. « On n'inonde pas sa propre mine d'or, n'est-ce pas ?

— Nin, à moins d'être toqué. Urhava s'énervait quelque peu tandis que ses pensées tourbillonnaient. Et qu'est-ce qui te fait croire que je suis un tueur professionnel ?

— Rien. Mais je sais que tu as probablement un casier judiciaire ;

autrement, tu n'aurais pas ramassé ce pistolet. Et on ne te connaîtrait pas dans un coin pareil. Ce qui veut dire que soit tu es de ceux qui peuvent faire mon sale boulot, soit tu peux me présenter à ceux qui sont prêts à s'en charger. Personnellement, je me fiche totalement de qui le fait. Ce qui compte, c'est que je pue l'argent et que tu en adores l'odeur. Si tu veux continuer à la renifler, il va falloir que tu agisses. »

Urhava opina lentement ; il mit la main dans sa poche et palpa les mille guilders. Il y avait une flamme étrange dans son regard. « Je ne fais pas ce genre de boulot ; ce n'est pas tout à fait ma branche. Et un seul ne suffit pas, mais...

— Mais quoi ?

— Rien. Il me faut du temps pour y réfléchir. Je veux en discuter avec deux amis. »

Mowry se leva. « Je te donne quatre jours pour les trouver et y méditer. Il faut que tu te décides, dans un sens ou dans l'autre. On se reverra ici dans quatre jours à la même heure. » Il bouscula modérément mais de façon impérative son interlocuteur. « Moi non plus, je n'aime pas être filé. Laisse tomber si tu veux devenir riche et vieux. »

Sur ce, il s'en alla.

Tôt dans la matinée, Mowry se rendit à une agence différente et loua une autre dynocar sous le nom de Morfid Payth, en donnant une adresse à Radine. Il ne pouvait risquer de retourner à la même agence ; il est probable que la police avait rendu visite à la première et posé quelques questions pertinentes. On l'y reconnaîtrait donc comme étant soumis à une enquête officielle et l'on téléphonerait tout en le retenant pour une raison ou une autre.

Il sortit prudemment de la ville, peu désireux d'attirer l'attention des voitures de patrouille qui rôdaient dans le secteur. Il finit par atteindre l'arbre très spécial avec sa pseudo-tombe à son pied. En attendant que la route soit déserte, il resta arrêté quelques minutes en faisant semblant de trafiquer dans le dynamoteur. Puis il conduisit la voiture dans les herbes, parmi les arbres.

Avant d'entamer son étape de marche, il revint s'assurer que la voiture était invisible à partir de la route. Puis, avec ses pieds, il redressa l'herbe couchée, dissimulant ainsi les traces de pneus qui pénétraient dans la forêt. Ceci fait, il se dirigea vers la caverne éloignée.

Il y parvint en fin d'après-midi. En plein parmi les arbres, à huit cents mètres de sa destination, la chevalière passée à son majeur gauche se mit à le picoter. Cette sensation s'accrut au fur et à mesure qu'il s'approcha ; il avança avec assurance, sans précautions préalables. L'anneau n'aurait pas réagi si le container 22 avait cessé de rayonner, ce qui ne se serait produit que si son émission avait été interrompue par l'entrée dans la caverne de quelque chose – et à plus forte raison de quelqu'un – de taille humaine.

De plus, à l'intérieur de l'abri, se trouvait quelque chose de bien plus spectaculaire qu'un simple système d'alarme invisible. Il était logique de supposer que tous les curieux se mettraient à ouvrir les cylindres en duralumin empilés, container 30 compris. Lorsqu'ils s'occuperaient de ce dernier, on entendrait et ressentirait jusqu'à Pertane l'explosion qui s'ensuivrait.

Une fois dans la caverne, James Mowry ouvrit le container 2, profita du jour tombant et s'offrit un vrai repas terrien composé de vrais mets

terriens. Il n'avait rien d'un gourmet, mais il partageait avec tous les exilés l'amour des saveurs de la patrie. Une petite boîte d'ananas lui donna un avant-goût des plaisirs célestes ; il s'attarda sur chaque goutte de sirop et la fit bien durer vingt minutes. Ce régal donna un coup de fouet à son moral et rendit moins distantes les forces terriennes perdues parmi les étoiles.

Avec la tombée de la nuit, il fit rouler le container 5 par l'entrée de la caverne et le plaça debout sur la petite plage. C'était maintenant un grand cylindre gris argent pointé vers les étoiles. Il détacha une minuscule poignée de son côté, l'enfonça dans un trou du léger renflement situé près de la base, et la remonta vigoureusement. À l'intérieur, quelque chose se mit à murmurer un *zououm-zououm* doux et régulier.

Il enleva alors le sommet du cylindre en se mettant sur la pointe des pieds ; puis il s'assit sur un rocher voisin et attendit. Après que le cylindre eut chauffé, il émit un cliquetis sec et le *zououm-zououm* devint plus grave. Il savait qu'il criait désormais dans l'espace en utilisant des mots inaudibles bien plus puissants et plus pénétrants que ceux de toutes les langues parlées.

Whirrup-dzzt-pam ! Whirrup-dzzt-pam !

« Ici Jaimec ! Ici Jaimec ! »

Il ne pouvait désormais plus rien faire d'autre qu'attendre. L'appel n'était pas directement destiné à Terra, qui était bien trop lointaine pour permettre une conversation sans écart temporel important. Mowry appelait le poste d'écoute d'un quartier général local assez proche pour être sur – ou peut-être à l'intérieur de – la bordure de l'Empire Sirien. Il ignorait sa position précise ; ainsi que l'avait dit Wolf, il ne pouvait révéler ce qu'il ignorait.

Une réponse rapide était improbable. Là-bas, on devait écouter une centaine d'appels sur un même nombre de fréquences, et l'on était occupé à discuter.

Près de trois heures s'écoulèrent ; le cylindre, debout sur la plage de galets, transmettait son *zououm-zououm* maintenant à peine audible. Puis un œil rouge minuscule clignota au sommet.

De nouveau, sur la pointe des pieds, Mowry maudit sa petite taille ; il palpa le faîte du cylindre et dégagea ce qui ressemblait à un téléphone ordinaire. Il le mit à l'oreille et déclara dans le récepteur : « JM sur Jaimec. »

Il fallut quelques minutes avant de recevoir une réponse : une voix qui semblait parler à travers un chargement de gravier. Mais c'était une voix terrienne, qui parlait anglais. « Prêt à enregistrer votre rapport. Allez-y. »

Mowry essaya de s'asseoir tout en parlant, mais il découvrit que le fil était trop court ; il devait rester debout. Dans cette position, il

ânonna aussi rapidement que possible. *Le Conte d'une Guêpe* par Samuel Bonne-pomme, songea-t-il amèrement. Il donna tous les détails et dut encore attendre.

Puis la voix cracha : « Bien ! Vous vous en tirez parfaitement !

— Vraiment ? Je n'en vois aucun signe, jusqu'à présent. J'ai recouvert la planète de petits papiers et rien ne se produit.

— Il se produit des tas de choses, le contredit la voix. Elle lui parvenait avec des variations d'amplitude rythmiques, déroutant les systèmes de détection siriens en changeant cinq fois par seconde grâce à une série de réémetteurs. Vous ne pouvez juger de la situation d'ensemble.

— Et si vous m'en donniez une idée ?

— La marmite commence à bouillir lentement mais sûrement. Leurs flottes sont largement dispersées, il y a d'amples mouvements de troupes allant de leur système central surpeuplé jusqu'aux planètes extérieures de l'Empire. Ils s'enfoncent graduellement dans le pétrin. Ils ne peuvent tenir tout ce qu'ils possèdent sans avoir à se déployer. Plus ils se déploient, plus leur front s'amincit. Plus il s'amincit, plus il est facile d'en arracher des morceaux. Attendez un peu que je vérifie votre localisation. Il disparut, puis revint un instant plus tard. Oui, leur position les oblige à conserver leurs forces sur Jaimec, toutes nécessaires qu'elles soient ailleurs. En fait, il leur faudra peut-être les accroître aux dépens de Diracta. C'est *vous* qui en êtes la cause.

— C'est gentil de me dire ça, fit Mowry. Une idée surgit dans son esprit. Hé ! qui vous a donné cette information ?

— Le Service du Code et des Écoutes. Il tire des tas de choses des émissions ennemies.

— Oh ! » Il se sentit désappointé, car il espérait qu'on lui annoncerait la présence d'un agent des Renseignements terriens sur Jaimec. Non, on ne lui en parlerait pas. Il n'apprendrait aucun détail que le Kaïtempi pût lui soutirer. « À propos de la carte du Kaïtempi et de la gaufreuse, est-ce que je les laisse ici pour qu'elles soient récupérées, ou est-ce que je les garde ?

— Attendez, je vais voir. La voix disparut, plus d'une heure cette fois ; puis revint. Désolé de vous avoir fait attendre... Gardez tout ça et utilisez-le au mieux. Les R.T. ont récemment obtenu une carte. Un agent en a acheté une.

— Acheté ? Ses sourcils se froncèrent sous la surprise.

— Oui... au prix de sa vie. Qu'a coûté la vôtre ?

— La vie du major Sallana, comme je vous l'ai dit.

— Tst-tst ! Ces cartes valent rudement cher. » Il y eut un silence puis : « Terminé. Et bonne chance !

— Merci. »

À contrecœur, Mowry déposa le combiné, coupa le *zououm-zououm*,

reboucha le cylindre et le fit rouler dans la caverne. Il aurait aimé écouter jusqu'à l'aube tout ce qui maintenait un lien invisible entre lui et cette forme de vie lointaine. « Et bonne chance ! » avait lancé la voix sans savoir qu'elle en disait bien plus que la formule : « Longue vie ! »

Dans un autre container, il prit plusieurs petits paquets, les répartit dans ses poches, en mit un certain nombre dans un sac de toile du genre qu'affectionnent les paysans terriens. Désormais familiarisé avec la forêt, il se sentait capable de trouver son chemin dans les ténèbres. L'avance serait plus ardue, le trajet plus long, mais il ne pouvait résister à l'envie de revenir à sa voiture aussi vite que possible.

Avant de partir, il appuya sur le bouton parfaitement dissimulé du container 22, qui avait cessé de rayonner dès son entrée dans la caverne. Au bout d'une minute, il rétablirait la barrière invisible.

Il sortit rapidement de la caverne, peinant sous le poids des paquets, et se trouvait trente mètres sous les arbres lorsque sa chevalière se remit à le picoter. Il continua à avancer, lentement, en tâtonnant de temps à autre. Le chatouillis s'affaiblit et finit par s'évanouir au bout de huit cents mètres.

Il dut alors consulter sa boussole lumineuse à une centaine de reprises. Elle le ramena à la route, à sept cents mètres de sa voiture, marge d'erreur pardonnable au bout de trente kilomètres de parcours dont les deux tiers s'étaient effectués dans la nuit.

Le jour du rendez-vous de Mowry avec Butin Urhava débuta par un événement d'importance majeure. À la radio et à la vidéo, par le système de haut-parleurs installé dans les rues et par la voie des journaux, le gouvernement publia le même communiqué. Mowry entendit les beuglements étouffés d'un haut-parleur deux rues plus loin, et les cris des vendeurs de journaux. Il acheta une feuille et la lut au petit-déjeuner.

En accord avec la loi d'exception, par ordre du ministère de la Défense de Jaimec : Tout parti, organisation, société ou autre corps constitué devra être inscrit au Bureau central des Enregistrements, à Pertane, le 20 de ce mois. Les secrétaires devront déclarer in extenso les objets et buts de leur parti, organisation, société ou autre corps constitué, donner l'adresse des lieux de réunion habituels, et fournir une liste complète de leurs membres.

En accord avec la loi d'exception : Après le 20 de ce mois, tout parti, organisation, société ou autre corps constitué sera jugé illégal s'il n'a pas été enregistré suivant l'attendu précédent. L'appartenance à un mouvement illégal constituera un crime de trahison passible de mort.

Ils avaient donc enfin contre-attaqué. Le *Dirac Angestun Gesept* devait s'agenouiller au confessionnal, ou bien au garrot. Par un procédé législatif très simple, ils avaient amené le DAG là où ils le voulaient. C'était une technique radicale, chargée de menaces psychologiques, bien calculée pour effrayer les faibles dans les rangs du DAG.

Les faibles parlent ; ils trahissent leurs camarades un par un, du haut de la pyramide jusqu'en bas. Ils représentent la pourriture qui s'étend dans un système et l'amène à la faillite. En théorie, du moins.

Mowry relut la proclamation en souriant et en se régaland de chaque mot. Le gouvernement allait avoir des problèmes pour séduire des informateurs dans les rangs du DAG... C'est fou ce que peut bavarder un sociétariat qui est inconscient de son engagement !

Par exemple, Butin Urhava était membre... et il l'ignorait. Le Kaïtempi pouvait l'attraper et lui arracher les entrailles très, très lentement, sans apprendre un seul renseignement de valeur au sujet du Parti Sirien de la Liberté.

Aux environs de midi, Mowry jeta un coup d'œil à l'intérieur du Bureau central des Enregistrements. Il y avait une véritable queue qui s'allongeait de la porte au guichet, où deux fonctionnaires dédaigneux distribuaient des formulaires. La file avançait très lentement. Elle se composait de secrétaires, ou autres dirigeants, de guildes commerciales, de sociétés d'amateurs de *zith*, de clubs de fans de vidéo, et toutes sortes d'organisations concevables. Le vieillard maigre qui était en dernière position était Contrôleur local de l'Association Pan-Sirienne des Observateurs de Lézards ; le petit gros qui le précédait représentait le Club de Pertane de Constructeurs de Fusées Miniatures.

Se joignant à la queue, Mowry demanda tranquillement au Maigrelet : « Ennuyeux, n'est-ce pas ? »

— Ouin. La Statue de Jaime seule sait pourquoi ceci a été jugé nécessaire.

— Peut-être qu'ils essaient de trouver des gens qui ont des talents particuliers, avança Mowry. Des experts radio, des photographes, des trucs comme ça. En temps de guerre, on a besoin de toutes sortes de techniciens.

— Ils auraient pu le dire plus clairement, acquiesça le Maigrelet avec impatience. Ils auraient pu en publier une liste en leur donnant l'ordre de s'engager.

— Ouin. C'est exact.

— Nous, on observe les lézards. À quoi peut leur servir un observateur de lézards, *hi* ?

— Aucune idée. Mais aussi, pourquoi observer des lézards ?

— Est-ce que vous en avez déjà observé ?

— Non, admit Mowry sans fausse honte.

— Alors vous ne pouvez pas savoir comme c'est fascinant. »

Le Grassouillet se retourna et déclara sur un ton hautain : « Nous, on construit des fusées miniatures.

— C'est bon pour les gosses ! affirma le Maigrelet.

— Ça, c'est votre avis. Apprenez que chaque membre est potentiellement ingénieur en fusées. En temps de guerre, un ingénieur en fusées...

— Avancez ! l'interrompit le Maigrelet en le poussant légèrement. Ils traînèrent les pieds, s'arrêtèrent. Le Maigrelet demanda à Mowry : « Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

— De la gravure sur verre.

— Mais, c'est une forme d'art avancée ! J'en possède quelques jolis spécimens. C'était quand même des articles de luxe. Un peu trop chers pour toutes les bourses. Il lâcha un reniflement bruyant. À quoi bon des graveurs sur verre pour gagner des batailles ?

— Vous avez des idées ? l'invita Mowry.

— Si on prend les fusées, s'immisça le Grassouillet, elles sont essentielles dans une guerre spatiale, car...

— Avancez ! » lui ordonna à nouveau le Maigrelet.

Ils atteignirent la pile de formulaires et chacun reçut celui qui se trouvait sur le dessus. Le groupe se dispersa dans différentes directions tandis qu'une longue file de retardataires s'allongeait encore devant le guichet. Mowry se rendit à la poste principale, s'assit à une table libre et se mit à remplir le formulaire. Il tira une certaine satisfaction de le faire avec un stylo du gouvernement et l'encre du gouvernement.

Nom de l'organisation : *Dirac Angestun Gesept.*

But de l'organisation : *Liquidation du gouvernement actuel et fin de la guerre avec Terra.*

Lieu de réunion habituel : *Partout où le Kaïtempi ne peut nous trouver.*

Noms et adresses des membres élus : *Vous l'apprendrez bien assez tôt.*

Ci-joint, liste complète des membres : *Nin.*

Signature : *Jaime Shalapurta.*

Cette dernière touche était une insulte calculée envers la vénérée Statue de Jaime ; en gros, la traduction en était : Jaime Augrocul.

Il allait poster le formulaire lorsqu'il lui vint à l'esprit de l'égayer un peu. Il emmena derechef le formulaire dans sa chambre, le glissa dans la gaufreuse et y apposa le cartouche du Kaïtempi. Puis il l'expédia.

Cet exploit le remplissait de satisfaction. Un mois auparavant, les destinataires l'auraient rejeté comme étant l'œuvre d'un demeuré. Mais aujourd'hui, les circonstances différaient grandement. Les

autorités avaient révélé leur énervement, sinon leur crainte. Avec un peu de chance, le formulaire sardonique donnerait un coup de pouce à leur colère, ce qui était parfait ; un esprit en fureur ne peut penser de manière froide et logique.

Lorsque l'on combat par la plume, songea Mowry, on utilise une stratégie de plumitif qui, au bout du compte, peut être aussi meurtrière qu'un explosif puissant. Et cette stratégie n'est pas limitée par l'utilisation du matériel. Un papier peut contenir un avertissement particulier, une menace publique, une tentation secrète, un défi ouvert ; se transformer en affiches, en étiquettes, en tracts lâchés par milliers du haut des toits, en cartes abandonnées sur des sièges ou glissées dans les poches et les sacs... *en argent*.

Oui, en argent. Avec du papier-monnaie, il pouvait se payer les actes qui appuieraient ses paroles.

À l'heure fixée, James Mowry partit pour le Café Susun.

N'ayant pas encore reçu le pied-de-nez épistolaire du DAG, les autorités jaimecaines étaient toujours capables de penser de manière calculée et menaçante. Leur contre-offensive ne se restreignait point à la nouvelle loi de la matinée. Elles étaient allées plus loin en concoctant les contrôles surprises.

Mowry faillit se faire coincer dès le premier coup. Il se dirigeait vers le lieu de son rendez-vous, lorsqu'une file de policiers en uniforme se déploya dans la rue. Une seconde file apparut simultanément quatre cents mètres plus loin. De la foule ainsi encerclée, surgirent un certain nombre de membres du Kaïtempi ; ceux-ci commencèrent aussitôt une fouille rapide et experte de tous ceux qui s'étaient trouvés bloqués. Cependant, les autres policiers gardaient leurs regards fixés sur les prisonniers afin de veiller à ce que personne ne se précipite sous un porche ou ne fonce à l'intérieur d'une maison pour échapper à la rafle.

Remerciant sa bonne étoile de lui avoir évité ce piège, James Mowry disparut aussi discrètement que possible et se rua chez lui. Dans sa chambre, il brûla tous les documents se rapportant à Shir Agavan et transforma les cendres en fine poussière. Cette personnalité était désormais défunte.

De l'un de ses paquets, il sortit un assortiment de papiers d'identité qui juraient qu'il était Krag Wulkin, correspondant spécial d'une agence d'informations importante située sur Diracta. D'une certaine manière, ce camouflage était supérieur au précédent ; il rendait plus plausible son accent mashambi. De plus, un contrôle complet nécessiterait bien un mois, s'il fallait en référer à la planète-mère sirienne.

Ainsi muni, il repartit. Quoique mieux préparé à répondre à des questions ennuyeuses, le risque de se les voir poser s'était accru avec

la nouvelle stratégie des contrôles surprises ; il arriva dans la rue avec l'impression que, d'une façon ou d'une autre, les chasseurs avaient fini par relever la piste.

Il ne pouvait exactement savoir ce qu'ils recherchaient. Peut-être essayaient-ils d'attraper des gens portant de la propagande subversive sur eux ; peut-être voulaient-ils trouver des gens dotés d'une carte de membre du DAG ; à moins qu'ils ne désirent retrouver un utilisateur de dynocar nommé Shir Agavan. De toute façon, cette approche prouvait que l'un des gros bonnets de Jaimec était très irrité.

Par bonheur, aucun piège ne s'ouvrit à nouveau avant le Café Susun. Il entra, découvrit Urhava et deux autres types assis à la table la plus éloignée, à demi dissimulés par la pénombre et gardant l'œil sur la porte.

« Tu es en retard », l'accueillit Urhava. « On a pensé que tu ne viendrais pas.

— J'ai été retardé par un raid de la police, dans la rue. Les flics avaient l'air sérieux. Vous avez cambriolé une banque, ou quoi ?

— Non. Urhava fit un geste pour présenter ses compagnons. Voici Gurd et Skriva. »

Mowry les salua d'un mouvement de tête et les examina. Ils se ressemblaient beaucoup – des frères, de toute évidence ; le visage plat, l'œil dur, les oreilles en arrière se relevant en pointe. Chacun d'eux semblait capable de vendre l'autre à un négrier, s'il était assuré d'aucune possibilité de représailles.

« On n'a pas entendu *ton* nom, dit Gurd en parlant entre ses longues dents étroites.

— Et vous ne l'entendrez jamais, répliqua Mowry. »

Gurd se hérissa.

« Pourquoi ?

— Parce que vous vous fichez de mon nom, lui apprit Mowry. Si votre peau reste intacte, quelle différence cela fait-il de savoir *qui* vous passe un tas de guilders ?

— Ouin, c'est vrai, fit Skriva, les yeux brillants. L'argent, c'est de l'argent, d'où qu'il vienne. Ferme-la, Gurd !

— Je voulais seulement savoir » marmonna Gurd, radouci.

Urhava prit la parole avec l'avidité débordante de celui qui brasse de grosses affaires. « J'ai parlé de ta proposition à ces gaillards. Ça les intéresse. » Il se tourna vers eux. « Pas vrai ?

— Ouin, fit Skriva. Il concentra son attention sur Mowry. Tu veux que quelqu'un se retrouve entre quatre planches, hein ?

— Je veux que quelqu'un se retrouve raide mort, et je me fiche éperdument qu'il finisse ou non entre quatre planches !

— On peut s'en charger. » Skriva arbora son expression la plus rude qui clamait qu'il s'était fait un ours quand il avait seulement trois ans.

Puis il annonça : « Pour cinquante mille tickets. »

Mowry se leva et s'avança vers la porte d'un air dégagé.

« Longue vie !

— Reviens ! » Skriva se mit sur pied et fit de grands gestes empressés. Urhava avait la mine consternée de quelqu'un qui vient d'être rayé du testament d'un oncle richissime. Gurd suçait ses dents, visiblement agité.

S'arrêtant à la porte, Mowry la maintint ouverte. « Vous allez être sérieux, espèces d'idiots ?

— Bien sûr, l'implora Skriva. Je ne faisais que plaisanter. Reviens et assieds-toi.

— Amène-nous quatre *ziths*, dit Mowry au serveur. Il revint à la table et reprit sa place. Plus de blagues ridicules. Je n'aime pas ça.

— Pardon, fit Skriva. On a d'autres questions pour toi.

— Vous pouvez toujours les poser », acquiesça Mowry. Il reçut du serveur un quart de *zith*, le paya, avala une gorgée et considéra Skriva avec la hauteur appropriée.

Skriva demanda : « Qui veux-tu qu'on refroidisse ? Et qu'est-ce qui nous dit qu'on recevra notre argent ?

— Voilà ; la victime, c'est le colonel Hage-Ridarta. Il griffonna rapidement sur un bout de papier qu'il tendit. Voilà son adresse.

— Je vois. Skriva fixa la feuille. Et l'argent ?

— Je vous donne cinq mille maintenant, pour prouver ma bonne foi, et quinze mille après le travail. Il s'arrêta et jeta aux trois complices un regard froid et menaçant. Je ne vous croirai pas sur parole. Il faudra qu'on le hurle dans les médias avant que je me sépare d'un nouveau décime.

— Tu nous fais rudement confiance, *hi* ? fit Skriva, renfrogné.

— Pas plus que nécessaire.

— Même chose de notre point de vue.

— Allons, il *faut* qu'on joue à se renvoyer la balle. Voilà comment ça va se passer. J'ai une liste. Si vous faites le boulot et que je me défile, vous ne ferez pas les autres, n'est-ce pas ?

— Nin.

— De plus, vous aurez ma peau à la première occasion, n'est-ce pas ?

— Ça, tu peux en être sûr ! l'avertit Gurd.

— De même, si vous me vendez, vous vous priverez de pas mal d'argent. Je l'emporte largement sur le Kaïtempî, vu ? Vous n'avez pas envie de devenir riches ?

— Je déteste cette idée ! fit Skriva. Voyons un peu ces cinq mille tickets. »

Mowry lui glissa la liasse sous la table. Tous trois la vérifièrent. Au bout d'un moment, Skriva leva les yeux, le visage légèrement plus

empourpré.

« On marche. Qui est ce *soko* de Hage-Ridarta ?

— Un galonnard qui a vécu trop longtemps, c'est tout. »

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Hage-Ridarta était noté dans le bottin local comme étant un commandant de la marine spéciale. Mais son nom se trouvait à la fin d'une lettre autoritaire trouvée dans les dossiers du défunt major Sallana. Le ton de cette lettre était celui d'un chef qui s'adresse à un subordonné. Hage-Ridarta était un grand patron du Kaitempi habilement déguisé.

« Pourquoi veux-tu t'en débarrasser ? » demanda brutalement Gurd.

Avant que Mowry ait pu répondre, Skriva avait lancé sèchement : « Je t'ai déjà dit de la fermer ! Je m'occupe de ça. Tu ne peux pas la boucler pour vingt mille tickets ?

— On ne les a pas encore, s'entêta Gurd.

— Vous les aurez, l'apaisa Mowry. Et bien plus encore. Le jour où sera donnée la nouvelle de la mort de Hage-Ridarta, dans le journal ou à la radio, je serai ici à la même heure avec quinze mille guilders et le nom suivant. Si par hasard j'étais retenu, je serais là le lendemain à la même heure.

— Tu y as plutôt intérêt ! » fit Gurd, menaçant.

Urhava, de son côté, avait aussi une question. « Quel est mon pourcentage pour t'avoir présenté ces gaillards ?

— Je ne sais pas. Mowry se tourna vers Skriva. Combien avez-vous l'intention de lui donner ?

— Qui ?... Nous ? Skriva était interloqué.

— Oui, vous deux. Ce monsieur veut faire de la gratte. Vous ne croyez tout de même pas que c'est moi qui vais le payer, non ? Vous pensez que je le fabrique, cet argent ?

— Il faut que quelqu'un crache, déclara Urhava. Autrement... »

Skriva avança ses traits menaçants et lui lança : « Autrement *quoi* ?

— Rien. Rien du tout.

— Voilà qui est mieux, approuva Skriva sur un ton grinçant. Bien mieux. Reste assis et sois sage, Butin, et on te refilera quelques miettes de notre table. Excite-toi et tu te trouveras soudain incapable de les manger. En fait, tu ne pourras plus les avaler. C'est dur, de ne plus pouvoir même avaler. Ça ne te plairait pas, n'est-ce pas, Butin ? »

Se tenant coi, Urhava ne bougea pas. Son teint était légèrement marbré.

Avançant à nouveau son visage près du sien, Skriva cria : « Je t'ai posé une question polie ! J'ai dit que ça ne te plairait pas, n'est-ce pas ?

— Nin », admit Urhava en se balançant en arrière sur sa chaise pour s'éloigner du visage.

Mowry décida qu'il était temps d'en finir avec cette joyeuse séance.

Il rassembla son courage pour dire à Skriva : « Ne te mets pas en tête de grandes idées à mon sujet... si tu veux continuer à travailler. »

Sur ce, il s'en alla. Il ne s'inquiéta pas de la possibilité que l'un d'eux le suivît. Ils n'offenseraient point leur meilleur client depuis que le crime existait à Pertane.

Marchant rapidement, il médita sur l'ouvrage de la soirée et décida qu'il avait été sage de laisser entendre que l'argent ne poussait pas sur les arbres. Ils n'auraient fait preuve d'aucun respect s'il s'était montré prêt à le manier à la pelle, ainsi qu'il pouvait se le permettre si la nécessité s'en faisait sentir. Ils avaient insisté de leur mieux pour obtenir le maximum en retour du minimum, ce qui aurait produit plus de discussions que de résultats.

C'était aussi une bonne chose d'avoir refusé un pourcentage à Urhava et de les avoir laissés en discuter entre eux. La réaction avait été révélatrice. Une foule, même une petite foule, a la force de son chaînon le plus faible. Il était important de découvrir un cafard éventuel avant qu'il ne soit trop tard. Sous ce rapport, Butin Urhava s'était trahi.

« Il faut que quelqu'un crache, autrement... »

Le moment du test viendrait peu après qu'il ait payé le complément de quinze mille guilders pour le travail et que les personnes concernées se soient partagé le fric. Et puis, si la situation semblait l'exiger, il donnerait alors un nouveau nom aux deux frères Gurd et Skriva : Butin Urhava.

Il continua en direction de sa chambre, plongé dans ses pensées sans regarder où il allait. Il venait d'arriver à la conclusion qu'il faudrait tôt ou tard couper la gorge d'Urhava, lorsqu'une main pesante s'abattit sur son épaule et une voix grinça : « Mains en l'air, Rêveur, et montre un peu ce que tu as dans tes poches. Allons, tu n'es pas sourd... en l'air, j'ai dit ! »

Avec un sentiment de révolte, Mowry leva les bras et sentit des doigts qui palpaient ses vêtements. À proximité, quarante à cinquante promeneurs tout aussi surpris se tenaient dans la même pose. Une file de policiers flegmatiques barrait la rue à une centaine de mètres ; dans l'autre sens, une autre colonne les regardait avec la même indifférence. Le piège surprise s'était à nouveau déclenché.

Une foule de pensées ultrarapides traversèrent le cerveau interdit de James Mowry tandis qu'il se tenait les bras tendus au-dessus de la tête. Dieu merci, il n'avait plus l'argent ; ils se seraient montrés désagréablement curieux au sujet d'une si grosse somme en une seule liasse. S'ils recherchaient Shir Agavan, ils n'avaient aucune chance. En tout cas, il n'allait pas les laisser l'embarquer, ne fût-ce que pour un interrogatoire. Mieux valait encore rompre le cou à celui qui le fouillait et s'enfuir ventre à terre.

« Si les flics m'abattent, ce sera une fin plus rapide et plus simple. Lorsque Terra ne recevra plus mes messages, Wolf choisira mon successeur et débitera à un malheureux le même...

— *Hi ?* L'agent du Kaïtempi interrompit ses pensées en ouvrant le portefeuille de Mowry et en fixant avec surprise la carte de Sallana qui y reposait. L'expression sévère s'évanouit comme par miracle de ses traits pesants. L'un des nôtres ? Un officier ? Il le regarda de plus près. Mais je ne vous reconnais pas.

— Bien sûr, fit Mowry avec le degré voulu d'arrogance. J'arrive aujourd'hui du QG de Diracta. Il fit une grimace. Et voilà comment je suis reçu !

— On n'y peut rien, s'excusa l'agent. Le mouvement révolutionnaire doit être supprimé à tout prix, et il est aussi menaçant ici que sur les autres planètes. Vous savez comment c'est sur Diracta... eh bien, ça ne va pas mieux sur Jaimec.

— Ça ne durera pas ! répondit Mowry avec un air autoritaire. Sur Diracta, on s'attend à procéder à un coup de balai efficace dans le proche avenir. Quand on coupe la tête, le corps doit mourir.

— J'espère que vous avez raison. La guerre Spakum suffit sans qu'il y ait des traîtres qui nous tirent dans le dos. » L'argent secret referma le portefeuille et le lui rendit. Son autre main tenait les documents de Krag Wulkin, qu'il n'avait pas encore regardés. Ayant attendu que Mowry ait rempoché son portefeuille, il lui retourna ses autres papiers et dit sur un ton joyeux : « Voilà vos faux papiers !

— Ce qui a été officiellement délivré ne peut être faux, le reprit Mowry en fronçant les sourcils d'un air désapprobateur.

— Oui, en effet. Je n'avais pas envisagé la chose sous cet angle. L'agent secret se recula. Désolé de vous avoir importuné. Je vous suggère de rendre visite au quartier général aussitôt que possible pour que l'on fasse circuler votre photo, afin que nous vous reconnaissons. Autrement, vous risquez d'être arrêté et fouillé à maintes reprises.

— C'est entendu, lui promit Mowry, ne pouvant imaginer chose qu'il pût moins désirer.

— Excusez-moi... il faut que je m'occupe des autres. » L'agent du Kaïtempi attira l'attention du policier le plus proche et désigna Mowry. Puis il s'intéressa à un civil à l'air grincheux qui attendait d'être fouillé. À contrecœur, celui-ci leva les mains en l'air.

Mowry s'avança vers le cordon de policiers qui s'ouvrit et le laissa passer. À un tel instant, songea-t-il, on est censé se montrer calme, rayonnant dans tous les azimuts une confiance suprême. Il ne se sentait pas du tout dans cet état ; au contraire, il avait les jambes en coton et un peu mal au cœur. Il lui fallut faire un effort pour continuer à avancer régulièrement avec ce qui paraissait une nonchalance totale.

Il parcourut deux cents mètres et atteignit le coin de la rue avant que quelque instinct ne l'incite à se retourner. Les policiers bloquaient toujours la rue, mais quatre membres du Kaïtempi s'étaient mis à discuter ; l'un d'eux, l'agent qui avait relaxé Mowry, le désigna du doigt. Suivirent alors dix secondes de discussion violente avant d'arriver à une décision.

« Arrêtez-le ! »

Le policier le plus proche se retourna, étonné, à la recherche d'une proie en fuite. Les jambes de Mowry furent alors envahies d'un besoin presque irrésistible de courir. Il se força cependant à leur conserver leur rythme régulier.

Il se trouvait un certain nombre de personnes dans la rue, certaines se contentant de regarder bouche bée le piège en action, d'autres allant dans la même direction que Mowry. La plupart de celles-ci ne voulaient rien avoir à faire avec ce qui se passait plus loin et jugeaient utile d'aller se promener ailleurs. James Mowry les suivit sans montrer de hâte. Les policiers furent interloqués ; pendant quelques précieuses secondes, ils ne bougèrent pas, la main sur le pistolet, vainement à la recherche d'un signe visible de culpabilité.

Ce qui lui permit de tourner au coin de la rue et de disparaître. Les membres du Kaïtempi se rendirent alors compte que les policiers avaient été eus ; ils perdirent patience et se lancèrent dans un sprint affolé. Une demi-douzaine de flics pesants les accompagnèrent au passage.

Rattrapant un adolescent qui cheminait en somnolant, Mowry lui assena un grand coup dans le dos.

« Vite !... ils te poursuivent ! Le Kaïtempi !

— Mais je n'ai rien fait ! Je...

— Combien de temps leur faudra-t-il pour en être convaincus ?
Cours, idiot ! »

L'autre gaspilla quelques instants à rester bouche bée avant d'entendre le martèlement des pas bruyants et les cris des poursuivants à proximité. Il pâlit et se mit à foncer avec une vélocité qui était un tribut à son innocence. Il aurait sans aucune difficulté rattrapé et dépassé un lièvre en pleine course.

Pénétrant dans une boutique, Mowry s'informa d'un regard de ce qu'elle contenait et annonça calmement : « Je voudrais dix de ces petits gâteaux couronnés de noisettes, et... »

Les vingt bras de la loi prirent le virage sur les chapeaux de roues. La meute dépassa la pâtisserie, les hommes de tête aboyant de plaisir à la vue de la silhouette du malheureux fugitif. Mowry les fixa, médusé. Le Sirien replet, derrière le comptoir, jeta un coup d'œil résigné par la vitrine.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Mowry.

— Ils en ont après quelqu'un, diagnostiqua le Gros. Il soupira et frotta son ventre proéminent. Ils en ont toujours après quelqu'un. Quel monde ! Quelle guerre !

— C'est fatigant, *hi* ?

— Aïe, ouin ! Il y a toujours quelque chose, tous les jours, à tous les instants. La nuit dernière, suivant les médias, ils ont détruit pour la dixième fois la grande flotte spatiale spakum. Aujourd'hui, ils sont à la poursuite des vestiges de ce qu'ils ont dit avoir détruit. Depuis des mois, on effectue des retraites triomphales devant un ennemi démoralisé qui avance dans un désordre total. D'une main potelée, il eut un geste nettement désabusé. Je suis gras, comme vous le voyez. Ça fait de moi un idiot. Vous désirez ?...

— Dix de ces petits gâteaux couronnés de noisettes... »

Un retardataire en uniforme passa devant la vitrine. Il se trouvait à deux cents mètres derrière le peloton et il était hors d'haleine. Tout en avançant pesamment, il lâcha deux coups de feu en l'air.

« Vous voyez ce que je veux dire ? fit le Gros. Vous désirez ?...

— Dix de ces petits gâteaux couronnés de noisettes. Je voudrais aussi commander un gâteau spécial pour une fête qui aura lieu dans quinze jours. Peut-être que vous pouvez me montrer quelque chose, ou me faire une suggestion, *hi* ? »

Il s'arrangea pour passer vingt minutes à l'intérieur de la boutique, et elles valaient bien les quelques guilders qu'elles lui coûtèrent. Vingt minutes, estima-t-il, permettraient à l'excitation locale de se calmer tandis que la chasse continuait ailleurs.

À mi-chemin, il eut la tentation de faire don de ses gâteaux à un flic à la mine abattue, mais il se retint. Plus il lui fallait éviter les gestes

frénétiques des autorités, plus il devenait difficile de se conduire comme une guêpe qui se riait de la chose.

Dans sa chambre, il s'affala tout habillé sur son lit et résuma les actions de la journée. Il avait échappé à un piège, mais de justesse. Ce qui prouvait que l'on pouvait se tirer de ce genre de piège... mais pas à coup sûr. Qu'est-ce qui les avait fait lui courir après ? Il supposa qu'il s'agissait de l'intervention d'un personnage trop zélé qui l'avait remarqué en train de franchir le cordon de police.

« Qui c'est, ce type que tu as laissé partir ?

— Un officier, mon capitaine.

— Qu'est-ce que tu veux dire, un officier ?

— Un officier du Kaïtempi, mon capitaine. Je ne le connais pas, mais sa carte était en règle. Il a dit qu'il venait d'être muté de Diracta.

— Une carte, *hi* ? Tu as remarqué son numéro matricule ?

— Je n'avais aucune raison de l'apprendre par cœur, mon capitaine. Elle était manifestement authentique. Mais, voyons un peu... ouin... c'était SXB 80-313. Ou peut-être SXB 80-131. Je ne suis pas sûr.

— La carte du major Sallana avait le numéro SXB 80-131. Espèce de *soko* retardé, c'est peut-être son assassin qui t'est passé entre les mains !

— Arrêtez-le ! »

Maintenant, par le simple fait qu'il s'était échappé, plus celui de ne pas être allé au quartier général pour distribuer sa photo, ils seraient sûrs d'avoir eu dans leurs rets le meurtrier de Sallana. Auparavant, ils ignoraient par où commencer, sinon par les rangs du fuyant DAG. Mais, ils savaient désormais que l'assassin se trouvait à Pertane ; ils avaient son signalement ; et un agent du Kaïtempi au moins était sûr de pouvoir le reconnaître.

En d'autres termes, ça commençait à barder. Dorénavant, à Pertane du moins, sa tâche serait plus compliquée, avec la menace de plus en plus proche du tourmenteur et du garrot. James Mowry émit un grognement en y songeant. Il n'avait jamais demandé grand-chose de la vie, et il se serait contenté de rester vautré sur un trône doré, livré aux caresses de quelques sycophantes. Se retrouver plongé dans une fosse sirienne, raide mort et violet, était à l'opposé même de cette conception.

Pour contrebalancer cette lugubre perspective, il y avait une chose quelque peu réjouissante : un bout de conversation.

« Le mouvement révolutionnaire... est aussi menaçant ici que sur les autres planètes. Vous savez comment c'est sur Diracta... eh bien, ça ne va pas mieux sur Jaimec. »

Voilà qui était révélateur ; le *Dirac Angestun Gesept* n'était donc pas simplement un cauchemar du cru de Wolf destiné à troubler le sommeil des politicards de Jaimec. Il englobait tout l'Empire, couvrait

plus de cent planètes, et sa force – ou plutôt sa pseudo-force – était gigantesque sur la planète-mère Diracta, centre nerveux et cœur palpitant de toute l'espèce sirienne. Il était cent fois plus puissant que Mowry ne l'avait cru d'après ses propres efforts.

Aux yeux des autorités siriennes, le DAG était un péril d'envergure qui s'attaquait à la porte de derrière tandis que les Terriens enfonçaient celle de devant. Il y avait d'autres guêpes à l'œuvre...

Parmi le Haut Commandement sirien, un psychologue ou un cynique avait compris que plus on harcelait la population civile, plus son moral baissait. Le flot continu de nouveaux ordres, règlements, restrictions d'urgence, les activités continues de la police et du Kaïtempî, leurs arrestations, perquisitions et interrogatoires, tendaient à créer la résignation morose et pessimiste dont avait fait montre le Gros dans sa pâtisserie. Il fallait un antidote.

En conséquence, un grand spectacle fut organisé. Radio, vidéo et journaux firent grand battage pour attirer les foules.

GRANDE VICTOIRE DANS LE SECTEUR DU CENTAURE

Hier, de puissantes forces spatiales terriennes ont été encerclées dans la région d'Alpha du Centaure, et une bataille féroce a fait rage alors qu'elles tentaient de se dégager. Les IV^e, VI^e et VII^e Flottes siriennes, grâce à une manœuvre magistrale, ont contré leurs efforts. L'ennemi a subi de nombreuses pertes. Les chiffres précis ne sont pas encore disponibles, mais les derniers rapports de la zone de combat annoncent de notre côté la perte de quatre vaisseaux et un croiseur léger, dont les équipages ont pu être sauvés. Plus de soixante-dix vaisseaux de guerre terriens ont été détruits.

Et ainsi de suite, sur plusieurs colonnes bien remplies, avec photographies de l'astronef *Hashim*, du croiseur lourd *Jaimec*, de quelques membres de leurs équipages en permission un an auparavant, du contre-amiral Pent-Gurhana en train de saluer un prospère fournisseur de la marine, de la Statue de Jaime projetant son ombre sur un drapeau terrien soigneusement déployé, et – la touche la plus admirable – une photo datant de cinq siècles représentant une troupe menaçante et crottée de bandits mongols qu'une source bien informée appelait « fantassins spatiaux terriens que nous avons sauvés de la mort alors que leur nef s'abattait dans le soleil. »

Un journaliste, admettant volontiers une absence de renseignements à laquelle il substituait des avis autorisés, consacrait une demi-page à une description colorée du sauvetage *in extremis* auquel s'étaient livrés *in vacuo* d'héroïques astronautes. Quel bonheur pour les vils Terriens, proclamait-il, de se trouver opposés à un ennemi aussi audacieux et

magnanime. C'est alors qu'il laissait la place à HVIT, le remède miracle contre le mal au ventre.

Mowry ne put savoir si les chiffres des pertes avaient été inversés ou si un combat avait effectivement eu lieu. Rejetant tout ceci avec un reniflement, il parcourut le restant du journal et découvrit un petit article en dernière page.

Le colonel Hage-Ridarta, officier commandant la 77^e Compagnie de la MS, a été trouvé mort dans sa voiture, hier à minuit. Il avait reçu une balle dans la tête. Un pistolet se trouvait à proximité. La police repousse l'hypothèse d'un suicide et continue son enquête.

L'action Gurd-Skriva avait donc été rapide ; ils avaient achevé leur travail quelques heures seulement après l'avoir accepté. Ouin, l'argent, c'est chouette, surtout lorsque les graveurs et les imprimeurs terriens peuvent le produire en quantité illimitée, sans problème et à bas prix.

Cette rapidité inattendue posait un nouveau problème à James Mowry. Pour que soient répétés de tels actes, il allait devoir payer la grosse somme et risquer ainsi de tomber dans un nouveau piège en se rendant au lieu de rendez-vous. Pour l'instant, il n'osait plus montrer la carte de Sallana à Pertane, bien qu'elle pût toujours être utile en d'autres endroits. Ses papiers de Krag Wulkin, correspondant spécial, pourraient le tirer d'embarras... si les enquêteurs ne le fouillaient pas pour le trouver couvert de guilders qui entraîneraient des questions gênantes.

En l'espace d'une heure, le Haut Commandement eut résolu son problème. Un véritable cirque apparut sous forme de parade victorieuse. Au rythme assourdissant d'une douzaine de musiques, une longue colonne de fantassins, de tanks, de camions, d'unités radar mobiles, de lance-flammes, de batteries de fusées, de lance-gaz, de véhicules de récupération et autre attirail, se glissa dans Pertane d'ouest en est avec force cliquetis et vrombissements.

Les hélicoptères et les jets volaient en rase-mottes et un petit nombre d'éclaireurs rapides passèrent à haute altitude avec un bruit de tonnerre. Des milliers de citoyens emplissaient les rues et applaudissaient, plus par habitude que par pur enthousiasme.

Voilà, se rendit-il compte, un don du ciel. Les contrôles surprises avaient beau continuer dans les petites rues et dans les quartiers mal famés de la ville, ils étaient quasi impossibles sur l'artère centrale, avec toute cette circulation militaire. S'il pouvait traverser la ville selon cet axe, il se retrouverait en sécurité hors de Pertane.

Il versa à son logeur cupide deux mois d'avance sans créer en lui plus qu'une surprise joyeuse. Puis il jeta un coup d'œil à ses faux papiers. Il bourra rapidement son paquetage de guilders, d'une cargaison d'étiquettes, de deux autres petits paquets, et il sortit.

Aucun piège ne s'ouvrit soudain sous ses pieds, même s'ils tournaient en rond comme des toupies, les policiers ne pouvaient être partout à la fois. Dans l'artère est-ouest, il transporta son bagage sans se faire remarquer, car il était moins qu'un grain de sable dans la cohue. Mais, du même coup, son avance était lente et difficile.

De nombreuses boutiques, sur son chemin, avaient leur vitrine couverte de planches, preuve qu'elles avaient reçu les faveurs de sa propagande. D'autres possédaient une vitrine neuve ; il apposa de nouvelles étiquettes sur vingt-sept d'entre elles tandis qu'une horde de témoins potentiels se tenaient sur la pointe des pieds à contempler le défilé militaire de leurs semblables. Il alla jusqu'à coller une étiquette sur le dos d'un policier dont la veste large et noire s'avéra irrésistible.

*Qui paiera pour la guerre ?
Ceux qui l'ont déclarée devront payer.
De leur argent... et de leur vie.
Dirac Angestun Gesept.*

Au bout de trois heures d'avance furtive ou moins furtive et de collage d'étiquettes rapide, Mowry arriva aux limites de la ville. La queue du défilé était toujours en train de cheminer bruyamment. Les spectateurs s'étaient faits plus rares, et seul un petit groupe marchait encore au pas avec les fantassins.

Autour de Mowry, se trouvaient les maisons d'un faubourg trop huppé pour mériter l'attention de la police et du Kaïtempi ; devant lui, s'étendaient la campagne et la route de Radine. Il continua à marcher en suivant l'arrière-garde jusqu'à ce que les troupes tournent à gauche en direction de la grande forteresse de Khamasta. Les autres civils s'arrêtèrent alors et les regardèrent disparaître avant de retourner à Pertane. Valise à la main, Mowry arpenta la route de Radine.

La mélancolie l'envahit, l'idée qu'il avait été chassé de la ville, ne fût-ce que pour un temps, l'obsédait maintenant, et cela ne lui plaisait pas. Chaque pas lui paraissait un triomphe pour l'ennemi, une nouvelle défaite pour lui-même.

Au centre où il avait reçu son entraînement, on l'avait sermonné à maintes reprises sur ce sujet : « Peut-être que ça vous *plaît* d'avoir une tête de mule. Dans certains cas, on appelle ça du courage ; dans d'autres cas, c'est de la bêtise caractérisée. Il faut résister à la tentation de se livrer à des audaces inutiles. Ne vous dépariez jamais de votre prudence, même lorsque vous avez l'impression que c'est de la lâcheté. Il faut de l'estomac pour sacrifier son ego à sa tâche. Un héros mort ne nous sert à rien ! »

Ouais, tiens ! facile à dire ! Il était toujours sous pression lorsqu'il atteignit une borne placée au bord de la route et dont la plaque de pharmacien indiquait : *Radine 33-den*. Il regarda dans les deux sens et

n'aperçut rien. Il ouvrit sa valise, prit un paquet dedans et l'enterra au pied de la borne.

Ce soir-là, James Mowry s'inscrivit au meilleur et plus coûteux hôtel de Radine. Si les autorités jaimecaines avaient réussi à suivre sa piste tortueuse autour de Pertane, elles avaient dû remarquer son penchant à se cacher dans les taudis et le chercheraient dans tous les trous à rats de la planète. Avec un peu de chance, un hôtel très chic serait désormais le dernier endroit où on le rechercherait. Il n'en devrait pas moins se méfier du contrôle routinier des registres d'hôtels.

Laissant son bagage, il quitta aussitôt sa chambre ; il était pressé par le temps. Il avança rapidement dans la rue sans s'inquiéter des contrôles surprises... qui, pour une raison inconnue, se limitaient à la capitale. Atteignant une batterie de téléphones publics à quinze cents mètres de l'hôtel, il appela Pertane.

Une voix peu amène lui répondit tandis que l'écran minuscule de la cabine demeurait vide. « Café Susun.

— Skriva est là ?

— Qui le demande ?

— Moi.

— C'est pas très explicite. Pourquoi la caméra n'est-elle pas branchée ?

— C'est moi qui parle, grogna Mowry en considérant son propre écran vierge. Va chercher Skriva et il s'occupera lui-même de ses oignons. Tu n'es pas son secrétaire, non ? »

Il y eut un reniflement bruyant, un long silence, puis la voix de Skriva : « Qui est-ce ?

— Montre-moi ton visage et je te montrerai le mien.

— Je sais qui c'est... je reconnais cet accent, dit Skriva. Il activa sa caméra ; ses traits désagréables envahirent graduellement l'écran. Mowry brancha la sienne. Skriva le regarda d'un air renfrogné, soupçonneux. J' croyais que tu devais nous retrouver ici. Pourquoi est-ce que tu téléphones ?

— On m'a appelé hors de la ville et je ne serai pas de retour avant un certain temps.

— *Vraiment ?*

— Ouin, *vraiment !* lâcha Mowry. Et ne joue pas au dur avec moi

parce que je ne le supporterai pas, vu ? » Il s'arrêta pour que ses paroles produisent bien leur effet, puis il continua : « Tu as une dyno ?

— Peut-être, fit Skriva, évasif.

— Tu peux partir tout de suite ?

— Peut-être.

— Si tu veux la marchandise, tu peux supprimer les peut-être et agir en vitesse. Mowry tint son combiné devant la caméra, tapota dessus et indiqua ses oreilles pour laisser entendre qu'on ne savait jamais qui vous écoutait, ces temps-ci. Tu prends la route de Radine et tu regardes au pied de la borne *33-den*. *N'emmène pas Urhava*.

— Hé, quand vas-tu... »

Mowry raccrocha sèchement, coupant brutalement la question irritée de son interlocuteur. Il se rendit ensuite au Q.G. local du Kaitempi, dont l'adresse lui avait été révélée par la correspondance secrète du major Sallana.

Il passa devant la bâtisse, en se tenant de l'autre côté de la rue. Il n'accorda pas grande attention au bâtiment lui-même, car son regard était fixé au-dessus de celui-ci. Pendant une heure, il erra dans Radine, sans but apparent, et étudia le secteur situé au-dessus des immeubles.

Finalement satisfait, il chercha la mairie, la trouva et répéta son action. Il se livra encore à d'autres errements dans diverses rues, admirant apparemment les étoiles. Puis il finit par retourner à son hôtel.

Le lendemain matin, il prit un petit paquet dans sa valise, l'empocha et se dirigea tout droit vers une rue très commerçante qu'il avait repérée la veille. Avec un air assuré tout à fait convaincant, il pénétra dans le bâtiment principal et prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Il y trouva un couloir étroit, poussiéreux, peu fréquenté, avec une échelle escamotable au bout.

Personne alentour. Même si quelqu'un était apparu, il ne se serait pas nécessairement montré curieux. De toute façon, il avait des réponses toutes prêtes. Attirant l'échelle à lui, il l'escalada rapidement, franchit la trappe et arriva sur le toit. De son paquet, Mowry sortit une petite bobine à induction dotée de pinces et reliée à un long fil ultra-fin se terminant par des jacks.

Il grimpa sur un mât en treillis métallique peu élevé, compta les fils des connexions téléphoniques qui se trouvaient au sommet et vérifia la direction du septième. C'est à celui-ci qu'il fixa soigneusement sa bobine. Il redescendit, plaça le fil au bord du toit et le fit doucement glisser jusqu'à ce qu'il pende de tout son long. Ses jacks se balançaient maintenant en l'air à environ un mètre vingt du trottoir.

Il regarda en bas : une demi-douzaine de piétons dépassèrent le câble sans lui accorder le moindre intérêt. Deux d'entre eux levèrent vaguement les yeux, aperçurent quelqu'un au-dessus d'eux et

continuèrent leur chemin sans faire aucune remarque. Personne ne va s'occuper des activités de quelqu'un qui monte sur les toits ou lance des fils dans la rue, tant qu'il le fait ouvertement et avec un air de confiance tranquille.

Il redescendit sans problème. Au bout d'une heure, il eut répété le même exploit sur un autre bâtiment sans soulever plus d'étonnement. Il acheta ensuite une nouvelle machine à écrire, du papier, des enveloppes et une petite polycopieuse. Il n'était que midi lorsqu'il revint à sa chambre et se mit au travail aussi vite qu'il le put. Il continua sans trêve le restant de la journée et la majeure partie du lendemain. Lorsqu'il en eut fini, la ronéo et la machine à écrire glissèrent silencieusement dans le lac.

Il avait maintenant dans sa valise deux cent vingt lettres prêtes à être utilisées ; il venait d'en poster deux cent vingt autres destinées à ceux qui avaient reçu son premier avertissement. Les destinataires, espérait-il, seraient loin d'être charmés par l'arrivée d'une deuxième lettre, en attendant la troisième.

Hage-Ridarta était le deuxième.

La liste sera longue.

Dirac Angestun Gesept.

Après le déjeuner, il consulta les journaux du jour et de la veille, qu'il n'avait pas encore eu le temps de regarder. L'article qu'il recherchait ne s'y trouvait pas : pas un mot sur Butin Urhava. Il se demanda un instant si quelque chose avait mal tourné.

Les informations générales étaient toujours du même genre : la victoire se rapprochait encore ; les pertes au cours de l'authentique ou mythique bataille d'Alpha du Centaure étaient confirmées comme étant de onze astronefs siriens contre quatre-vingt-quatorze terriens.

En pages intérieures, dans un coin, on annonçait que les forces siriennes avaient abandonné les mondes jumeaux de Fédira et Fédora – quarante-septième et quarante-huitième planètes de l'Empire – pour « des raisons stratégiques ». On laissait aussi entendre que Gouma, la soixante-deuxième planète, risquait également d'être abandonnée « afin de nous permettre de renforcer ailleurs nos positions ».

Ils admettaient donc quelque chose qu'ils ne pouvaient plus nier : deux planètes étaient fichues et une troisième ne tarderait pas à suivre le mouvement. Quoiqu'ils ne l'eussent point déclaré, il était à peu près certain que ce qu'ils avaient abandonné, les Terriens l'avaient capturé. Mowry se permit un sourire tandis que les paroles entendues dans la pâtisserie lui revenaient à l'esprit.

« Depuis des mois, on effectue des retraites triomphales devant un ennemi démoralisé qui avance dans un désordre total. »

D'une cabine publique, il appela le Café Susun. « Vous avez encaissé ?

— On a encaissé, répondit Skriva. Et le nouveau dépôt est échu.

— Je n'ai rien lu.

— Pas de danger... rien n'a été annoncé.

— Eh bien, je t'ai déjà dit que je paye quand j'ai une preuve. Sans ça, rien à faire. Pas de preuve, pas de fric.

— On a une pièce à conviction ; à toi d'y jeter un coup d'œil. »

Mowry réfléchit à toute allure. « Tu as toujours une dyno sous la main ?

— Ouin.

— Alors rencontrons-nous. Disons à la vingtième heure, sur la même route, à la borne 8-den. »

La voiture arriva à l'heure. Mowry se tenait à côté de la borne, silhouette indistincte dans les ténèbres de la nuit, entourée de champs et d'arbres. La voiture roula jusqu'à lui, ses phares l'éblouissant. Skriva en sortit, prit un petit sac dans le coffre, l'ouvrit et présenta son contenu à la lumière des phares.

« Seigneur ! s'exclama Mowry.

— C'est pas très propre, admit Skriva. Il avait un cou solide, et Gurd était pressé. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh, je ne me plains pas.

— Bien sûr que non. C'est Butin qui a le droit de râler. Skriva donna un coup de pied au sac. Hein, Butin ?

— Débarrasse-t'en ! » lui ordonna Mowry. Skriva jeta le sac dans le fossé et tendit la main. « L'argent. »

Mowry lui donna la liasse et attendit silencieusement que l'autre vérifie la somme en compagnie de Gurd, à l'intérieur de la voiture. Ils décomptèrent amoureusement le joli rouleau de billets avec force lèchements de babines et félicitations réciproques.

Lorsqu'ils en eurent fini, Skriva gloussa : « C'était vingt mille tickets pour rien. Jamais ça n'a été plus facile.

— Qu'est-ce que tu veux dire, pour rien ?

— On l'aurait fait de toute manière, que tu l'aies nommé ou non. Butin se préparait à bavarder. Ça se voyait dans les yeux de ce soko visqueux. Qu'est-ce que t'en dis, Gurd ? »

Gurd se contenta de hausser un peu les épaules.

« Comme ça, on est sûrs, conclut Mowry. J'ai maintenant un nouveau travail pour vous. Ça vous dit ? »

Sans attendre de réponse, il leur montra un autre paquet. « Là-dedans, il y a dix petits trucs. Ils ont des pinces et sont attachés à un câble très mince. Je veux que ces appareils soient fixés à des lignes téléphoniques dans ou près du centre de Pertane. Il faut qu'ils soient placés à des endroits invisibles de la rue mais que les câbles puissent

être vus pendant dans la rue.

— Mais, lui objecta Skriva, si on peut voir le câble, ce n'est qu'une question de temps avant que quelqu'un arrive jusqu'au gadget lui-même. À quoi bon cacher ce qui sera sûrement découvert ?

— À quoi bon vous donner de l'argent pour le faire ? riposta Mowry.

— Combien ?

— Cinq mille guilders la pièce. Ça fait cinquante mille pour le tout. Skriva arrondit ses lèvres en un sifflement silencieux.

— Je pourrai vérifier si vous les avez bien fixés, continua Mowry, alors, n'essayez pas de m'avoir. »

Skriva prit le paquet et déclara : « Je crois que tu es dingue... mais pourquoi m'en plaindre ? »

Les phares brillèrent ; la voiture émit un gémissement aigu et s'éloigna comme une fusée. Mowry la considéra jusqu'à ce qu'elle ait disparu, puis chemina vers Radine et se dirigea vers les cabines publiques. Il téléphona au QG du Kaïtempi en prenant garde de ne pas brancher la caméra et de donner à sa voix l'accent chantant de Jaimec.

« Une décapitation vient d'avoir lieu.

— Hi ?

— Il y a une tête dans un sac près de la borne 8-den sur la route de Pertane.

— Qui est à l'appareil ? Qui... »

Il raccrocha en laissant la voix gargouiller inutilement. Ils suivraient son conseil, sans nul doute. Ses plans exigeaient que les autorités découvrent la tête et l'identifient. Il retourna à son hôtel, ressortit et posta les deux cent vingt lettres déjà prêtes.

Butin Urhava était le troisième.

La liste sera longue.

Dirac Angestun Gesept.

Ceci fait, il s'offrit une heure de promenade avant d'aller se coucher et il arpenta les rues en méditant comme de coutume sur l'ouvrage de la journée. Il ne faudrait pas longtemps, songea-t-il, avant que quelqu'un ne se montre curieux au sujet de ces câbles qui pendaient ; on ferait alors appel à un électricien ou un ingénieur en téléphones qui enquêterait sur place. Le résultat inévitable en serait un prompt examen de tout le réseau téléphonique de Jaimec et la découverte d'autres postes d'écoute.

Les autorités se trouveraient à ce moment-là confrontées avec trois questions insolubles, tout aussi menaçantes : qui écoutait, depuis combien de temps, et pour apprendre quoi ?

Il n'enviait pas ceux qui étaient de façon précaire au pouvoir, sujets

à cet échafaudage de pseudo-traîtrise, alors que les Terriens prétendument battus s'emparaient d'une planète sirienne après l'autre. La tête qui porte la couronne n'est pas toujours à l'aise... et encore moins quand une guêpe se glisse dans son lit.

Peu avant la vingt-quatrième heure, il tourna au coin de la rue où était situé son repaire de grand luxe et s'arrêta net. À l'extérieur de l'hôtel, se tenaient une file de voitures officielles, une pompe à incendie et une ambulance. Un certain nombre de flics se faufilaient entre les véhicules. Des personnages patibulaires, en civil, rôdaient sur les lieux.

Deux d'entre eux jaillirent de nulle part et s'adressèrent à lui de façon peu plaisante.

« Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Mowry avec la mine d'un directeur de catéchisme.

— Peu importe ce qui est arrivé. Montrez-nous vos papiers. Allons, qu'est-ce que vous attendez ? »

Avec force précautions, James Mowry glissa la main dans sa poche intérieure. Ils étaient tendus, sur le qui-vive, observant le moindre de ses mouvements et prêts à réagir si apparaissait quelque chose d'autre que ses papiers. Il sortit sa carte d'identité et la leur tendit en sachant qu'elle portait le cachet approprié de Directa et l'empreinte de Jaimec. Puis il leur donna sa carte personnelle et son permis de circuler. Il espéra de tout son cœur qu'ils seraient facilement convaincus.

Ils ne le furent pas ; ils manifestèrent la détermination et l'entêtement de ceux qui ont l'ordre strict de faire payer quelqu'un pour une chose ou une autre. De toute évidence, ce qui s'était produit était suffisamment sérieux pour avoir dérangé un nid de frelons.

« Correspondant spécial, dit le plus grand, prononçant ces paroles avec mépris. Il leva les yeux. Comment un correspondant peut-il être *spécial* ?

— On m'a envoyé ici pour couvrir la guerre du point de vue uniquement jaimecain. Je ne m'occupe pas des civils. Ça, c'est pour les reporters ordinaires.

— Je vois. Il accorda à Mowry un long regard pénétrant. Ses yeux avaient la froideur emperlée d'un crotale affamé. Où obtenez-vous vos informations sur la guerre ?

— Au près des bureaux officiels... en général au Bureau des Actualités de Guerre de Pertane.

— Vous avez d'autres sources ?

— Oui, bien sûr. Je garde les oreilles ouvertes pour recueillir les on-dit.

— Et qu'est-ce que vous faites de ça ?

— J'essaie d'en tirer des conclusions logiques, je les rédige et j'envoie l'article au Bureau de la Censure. Si on l'approuve, tant

mieux. Sinon, eh bien... Il écarta les mains avec un air d'impuissance. Je laisse faire.

— Donc, dit l'agent du Kaïtempi d'un air plein de ruse, vous devriez être connu à la fois des fonctionnaires du Bureau des Actualités et de ceux de la Censure, *hi ?* Ils pourront se porter garants de vous si on le leur demande, *hi ?*

— Sans aucun doute, acquiesça Mowry, qui aspirait à quelque répit.

— Bon ! Nommez ceux que vous connaissez le mieux et nous vérifierons auprès d'eux immédiatement.

— Quoi ! à cette heure-ci ?

— Que vous importe l'heure ? C'est de votre *peau* qu'il s'agit... »

Cette fois, la coupe était pleine. Mowry lui assena un coup de poing sur le mufle, rapidement, féroce, de toutes ses forces et de tout son poids. Le destinataire s'affala pour de bon et pour le compte.

L'autre gaillard n'était pas un mollasson ; sans perdre de temps à s'étonner, il fit un pas de côté mais rapide en avant et fourra un pistolet sous le nez de Mowry.

« Haut les mains, espèce de *soko*, ou bien... »

Avec la rapidité et l'audace du désespoir, Mowry se glissa sous le pistolet, saisit le bras tendu, le fit passer par-dessus son épaule et tira. Le policier lâcha un petit cri perçant et parcourut les airs avec une aisance élégante. Son pistolet tomba à terre ; Mowry le ramassa et se lança dans le sprint de sa vie.

Virant au coin, empruntant une rue, puis une allée, il se retrouva à l'arrière de son hôtel. En passant comme l'éclair, il remarqua du coin de l'œil qu'au moins une fenêtre avait disparu, remplacée par un trou béant dans le mur. Franchissant un amas de briques et de madriers brisés, il atteignit le bout de l'allée et fonça dans la rue suivante.

Ils l'avaient donc dépisté, sans doute par un contrôle de registres. Ils avaient perquisitionné et tenté d'ouvrir sa valise avec un passe en métal. Il y avait alors eu une belle explosion. Si la chambre était pleine de gens, la déflagration avait eu la force d'en tuer une bonne douzaine.

Mowry continua d'avancer tant qu'il le put, l'arme à la main, les oreilles aux aguets. L'alarme ne tarderait pas à être donnée par la radio ; on bloquerait toutes les sorties de la ville, on arrêterait trains, autobus... tout. Il devait y arriver avant eux, et à tout prix.

Autant qu'il se pouvait, il s'en tint aux ruelles et allées en évitant les rues importantes où devaient déjà circuler des voitures de patrouille. À cette heure-ci, il n'y avait aucune foule dans laquelle se dissimuler. Les rues étaient presque vides, la plupart des gens étant au lit, et un homme armé courant dans la nuit se remarquait énormément. Mais il n'y avait rien à y faire ; marcher d'un air dégagé et innocent serait donner au piège le temps de se refermer sur lui.

Les ténèbres étaient son seul allié, sans compter ses jambes. Il arpena une allée après l'autre, traversa à toute allure six rues, s'arrêta alors qu'il allait franchir la septième. Un véhicule farci de flics et de membres du Kaïtempi passa, les fenêtres tapissées de visages qui essayaient de regarder partout à la fois.

Un court instant, Mowry demeura silencieux et immobile dans l'ombre, le cœur battant la chamade, la poitrine se gonflant, une goutte de sueur glissant le long de son échine. Dès que les chasseurs furent partis, il traversa la rue, pénétra dans l'allée d'en face et se remit à courir. Il fit cinq pauses semblables, maudissant mentalement cette attente, tandis que des voitures de ronde scrutaient les ténèbres.

Sa sixième halte fut différente. Il se tapit au coin de l'allée tandis que des phares remontaient la rue. Une dyno tachée de boue apparut et s'arrêta à vingt mètres de lui. L'instant d'après, un civil solitaire en sortit, se dirigea vers une porte voisine et inséra une clé dans la serrure. James Mowry jaillit de l'allée, tel un chat furtif et rapide.

La porte s'ouvrit au moment où la voiture démarrait avec un cri aigu de sa dynamo. Frappé de stupeur, le civil perdit trente secondes à rester bouche bée devant son bien qui disparaissait. Puis il lâcha un juron, se précipita chez lui et s'empara d'un téléphone.

La chance tourne sans arrêt, songea Mowry en agrippant le volant ; la veine doit compenser la malchance. Pénétrant dans une large avenue bien éclairée, il décéléra légèrement.

Il croisa deux voitures de patrouille bondées ; une autre le dépassa et fila comme l'éclair. La dyno toute sale ne les intéressait pas ; ils pourchassaient un fugitif hors d'haleine, censé aller à pied. Il estima qu'il leur faudrait dix minutes avant que la radio ne les fasse changer d'avis. Mieux aurait valu abattre le propriétaire de la voiture ; mais il était maintenant trop tard pour regretter cette omission.

Au bout de sept minutes, il dépassa les dernières maisons de Radine et s'engagea dans la campagne sur une route inconnue. Il accéléra au maximum ; la voiture hurla, le faisceau de ses phares roulant et tanguant, l'aiguille des *den* à l'extrême limite du compteur.

Vingt minutes plus, tard, il traversait comme une fusée un village plongé dans le sommeil. Quinze cents mètres plus loin, il prit un virage, aperçut l'éclair d'une barrière blanche au beau milieu de la route, le scintillement de boutons et de casques métalliques groupés à ses extrémités. Il serra les dents, fonça tout droit sans ralentir. La voiture heurta la barrière, fit voler les deux moitiés de chaque côté et continua sa course. Quelque chose frappa son arrière à cinq reprises ; deux petits trous bien nets apparurent dans la lunette arrière et un troisième là où le pare-brise rejoignait le toit.

Ce qui prouvait que l'alarme avait été déclenchée ; les forces avaient été alertées dans un vaste secteur. Avoir enfoncé le barrage l'avait

trahi. Ils savaient désormais dans quelle direction il s'enfuyait et où ils pouvaient se concentrer pour l'attendre. Mowry lui-même ignorait, en fait, où il allait. L'environnement lui était étranger et il ne disposait d'aucune carte.

Pire encore, il avait peu d'argent et plus aucun papier. La perte de sa valise l'avait privé de tout, à part ce qu'il avait sur lui, plus une voiture et un pistolet volés.

Il ne tarda pas à atteindre une intersection avec un panneau indicateur à peine visible dans chaque direction. Freinant violemment, il bondit et scruta le plus proche à la lumière diffuse des étoiles. Il annonçait : *Radine 27-den*. Dans l'autre sens : *Valapan 92-den*. Voilà donc où il se dirigeait... Valapan. Sans nul doute la police y était-elle déjà sur les dents.

Pertane 51-den, sur le panneau de gauche. Il remonta dans la voiture et tourna à gauche. Aucun signe de poursuite, mais cela ne voulait rien dire. Quelqu'un disposant de contacts radio et d'une grande carte devait manœuvrer des voitures en tous sens au fur et à mesure que l'on rapportait sa position.

À la borne *9-den*, il se trouva à un nouveau carrefour qu'il reconnut. Les lumières de Pertane se reflétaient maintenant droit devant lui et, à sa droite, était la route qui menait à la caverne dans la forêt. Il prit encore le risque d'aller abandonner sa voiture à quelque trois kilomètres de Pertane. Lorsqu'on la retrouverait, ce serait pour sauter sur la conclusion qu'il s'était réfugié dans la grande ville ; ce serait autant de gagné s'ils perdaient du temps et des effectifs à remuer Pertane de fond en comble.

Revenant sur son chemin, il atteignit la forêt et marcha le long de sa lisière. Il lui fallut deux heures pour arriver à l'arbre et à la « pierre tombale. Avant cela, il dut plonger dans les fourrés à onze reprises et regarder passer des fournées de chasseurs. Il semblait qu'une véritable armée s'était mise à sa poursuite dans la nuit ; ce qui en valait la peine, s'il fallait en croire Wolf.

Pénétrant dans la forêt, il se dirigea vers la caverne.

Dans la caverne, il retrouva tout intact et en ordre parfait. Son arrivée le réjouit, car il s'y sentait aussi en sécurité qu'on peut l'être sur un monde qui, autrement, se montrait résolument hostile. Il était peu probable que les chasseurs parviennent à le pister à travers trente kilomètres de forêt vierge, si tant est que la fantaisie les en prenne.

Pendant un moment, il resta assis sur un container et laissa son esprit se livrer à un match de catch entre devoir et désir. Suivant ses ordres, à chacune de ses visites, il devait utiliser l'émetteur et envoyer un rapport précis. Inutile d'essayer de deviner ce qu'on lui ordonnerait s'il le faisait, cette fois-ci ; on lui donnerait ordre de ne plus bouger et

de cesser toute activité. Plus tard, on lui enverrait un astronef qui le récupérerait et le déposerait sur une autre planète sirienne où il pourrait repartir à zéro. En passant, on laisserait son successeur sur Jaimec.

Cette pensée l'exaspéra ; c'était bien beau, de parler des avantages stratégiques à remplacer un agent connu par un inconnu ; mais cela donnait une impression d'incompétence et de défaite à celui que l'on remplaçait. James Mowry refusait tout bonnement de se considérer comme inefficace ou battu.

D'autre part, il avait accompli la Phase Un et une partie de la Phase Deux. Restait la Phase Trois, l'escalade de la tension au point où l'ennemi serait à ce point occupé à défendre la porte de derrière qu'il ne serait plus capable de tenir celle de devant.

La Phase Trois entraînerait la pose de quelques bombes placées dans des endroits stratégiques, par Mowry et par ceux qu'il paierait. Il avait le matériel nécessaire, ainsi que l'argent. Dans des containers toujours clos se trouvait suffisamment d'argent pour acheter une douzaine de vaisseaux de guerre et donner en prime à chaque membre d'équipage une grosse boîte de cigares. Il y avait aussi quarante sortes de machines infernales différentes, toutes impossibles à identifier comme telles, et toutes garanties pour faire *boum* au bon moment et au bon endroit.

Il n'était pas censé lancer l'action offensive Numéro Trois avant d'en avoir reçu l'ordre, car celle-ci précédait normalement une attaque d'envergure des forces spatiales terriennes. En attendant, il pouvait se débrouiller pour faire de la publicité au *Dirac Angestun Gesept*.

Mowry ouvrit deux containers, se déshabilla et enfila une précieuse ceinture de guilders. Puis il revêtit les habits lourds et mal coupés du paysan sirien typique. Deux tampons glissés dans la bouche, contre les joues, élargirent et arrondirent son visage. Il ébouriffa ses sourcils et coupa ses cheveux de façon à suivre la mode campagnarde du jour.

Avec une peinture violette, il donna à son visage les marbrures d'un mauvais teint particulièrement marqué. Il s'appliqua une dernière touche en s'injectant quelque chose dans la narine droite ; en l'espace de deux heures, il aurait cette légère tache orangée que l'on rencontre parfois chez les Siriens.

C'était maintenant un fermier sirien d'un certain âge, l'air rude et un peu trop bien nourri. Cette fois-ci, son nom était Rathan Gusulkin, grainetier ; ses papiers prouvaient qu'il avait émigré de Diracta cinq ans auparavant. Ce qui expliquait son accent mashambi, la seule chose qu'il ne pouvait dissimuler.

Avant de jouer son nouveau rôle, il s'offrit encore un repas à la terrienne et quatre heures de sommeil bien méritées. À trois kilomètres des faubourgs de Pertane, il enterra un paquet contenant

cinquante mille guilders à la base du pilier sud-est du pont qui traversait le fleuve. Non loin de là, sous les eaux profondes, une machine à écrire gisait dans la boue.

De la première cabine qu'il rencontra en ville, il appela le Café Susun. La réponse fut prompte à venir, la voix inconnue et sèche, et la caméra ne marchait pas.

« C'est le Café Susun ? demanda Mowry.

— Ouin.

— Skriva est là ? »

Un bref silence, suivi de : « Il est dans le coin. En haut ou derrière. Qui le demande ?

— Sa maman.

— Ne me racontez pas ça ! grinça la voix. D'après votre...

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? hurla Mowry. Skriva est là, oui ou non ? »

La voix s'apaisa soudain et perdit toute consistance.

« Restez à l'écoute. Je vais essayer de vous le trouver, fit-elle, enjôleuse.

— Pas la peine. Est-ce que Gurd est là ?

— Non, il n'est pas venu aujourd'hui. Attendez, je vous répète. Je vais chercher Skriva. Il est en haut ou...

— Écoutez ! » lança Mowry. Il mit la langue entre ses lèvres et souffla de toutes ses forces.

Puis il lâcha le téléphone, jaillit de la cabine et prit la poudre d'escampette du pas le plus rapide qui n'attirait cependant pas l'attention. À proximité, un boutiquier qui prenait malencontreusement l'air sur le seuil de son magasin le regarda passer, indifférent ; de même que quatre personnes qui bavardaient avec lui. Ce qui faisait malgré tout cinq témoins, cinq signalements du type qui venait d'utiliser la cabine.

« Attendez ! » l'avait pressé la voix inconnue. Ce n'était pas celle du serveur, ni l'accent grossier et argotique d'aucun habitué du Café Susun. Elle avait le caractère dictatorial d'un flic en civil ou d'un agent du Kaïtempi. Ouin, attends, idiot, pendant qu'on cherche d'où tu appelles.

Trois cents mètres plus loin, il sautait dans un autobus. Regardant derrière lui, il ne put savoir si le commerçant et les badauds avaient remarqué ce qu'il avait fait. Le bus continua à avancer pesamment. Une voiture de police le croisa à toute allure et freina à côté de la cabine. Le bus tourna au coin de la rue et Mowry se demanda si l'échapper magnifique n'est pas mieux que l'échapper belle.

Le Café Susun était surveillé, pas de doute ; l'arrivée des flics le prouvait. Comment ils avaient pu se brancher dessus, ou ce qui les avait incités à y faire une rafle, était question à conjectures. Peut-être

y étaient-ils arrivés en enquêtant sur feu Butin Urhava.

À moins que Gurd et Skriva ne se soient fait agraffer alors qu'ils se baladaient sur les toits en balançant des câbles dans la rue. S'ils avaient été capturés, ils parleraient, tout durs qu'ils fussent. Quand on vous arrache les ongles un à un, ou quand on vous applique un voltage intermittent aux coins des prunelles, le caractère le plus granitique devient positivement loquace.

Oui, ils parleraient... mais ils ne pourraient que raconter une folle histoire de maniaque à l'accent mashambi et à l'inépuisable réserve de guilders. Pas un mot du *Dirac Angestun Gesept*, pas une syllabe sur l'intervention terrienne sur Jaimec.

Mais il y en aurait d'autres dont le témoignage serait plus précieux.

« Vous avez vu quelqu'un quitter cette cabine, à l'instant ?

— Ouin. Un gros péquenot. L'avait l'air pressé.

— Où il est allé ?

— Là-bas. Il a pris l'autobus 42.

— À quoi ressemblait-il ? Décrivez-le aussi précisément que possible. Allons, faites vite !

— Taille moyenne, âge moyen, visage rond, un sale teint. Et un gros ventre. Il avait un *falkin* orange sur le nez. Il portait une veste en fourrure, un pantalon marron en velours, de grosses bottes marron. Il avait l'air d'un fermier.

— Ça nous suffit. Jalek, fonçons derrière ce bus. Où est le micro ? Il faut diffuser son signalement. On l'attrapera, si on va assez vite.

— C'est un malin. Il ne lui a pas fallu longtemps pour flairer un piège quand Lathin lui a répondu. Il a fait un drôle de bruit et il s'est enfui. Je te parie qu'il a pris le bus pour nous feinter ; il doit avoir une voiture quelque part.

— Ne gaspille pas ta salive et rattrapons ce bus. Deux gars nous ont déjà échappé. On va avoir de sacrées explications à donner si on en perd un troisième.

— Ouin. Je sais. »

Mowry descendit de l'autobus avant qu'on ne le rattrape et il en prit un autre qui roulait dans une direction perpendiculaire. Mais il ne joua pas à chat perché à travers la ville comme les autres fois. Ses poursuivants avaient sans doute son signalement et il devait avoir presque tout Jaimec à ses trousses.

Il prit enfin un autocar qui sortait de la ville. Celui-ci le déposa à quinze cents mètres du pont où il avait caché les cinquante mille guilders. Il retourna dans la forêt.

Revenir sur ses pas et déterrer l'argent serait dangereux. Les voitures de police allaient se diriger par là avant longtemps ; on ne se contenterait pas de pourchasser à Pertane le fermier ventripotent. Tant que durait le jour, James Mowry ferait mieux de disparaître de la ville avant de se choisir un nouveau déguisement.

Avançant rapidement, il atteignit l'orée de la forêt sans être arrêté ni questionné. Il continua à emprunter la route pendant un moment, se réfugiant parmi les arbres dès qu'approchait une voiture. Mais la circulation se faisait plus dense et les véhicules étaient si fréquents qu'il finit par abandonner tout espoir de progrès avant la nuit. Et il était assez fatigué ; ses paupières étaient lourdes et ses pieds en piteux état.

Pénétrant un peu plus dans les fourrés, il se trouva un coin confortable et bien dissimulé ; il s'allongea sur un grand tapis de mousse et lâcha un soupir de satisfaction.

Wolf avait affirmé qu'un seul homme pouvait paralyser toute une armée. Mowry se demanda quel nombre il avait mobilisé et à quoi cela avait bien pu servir. Combien d'heures de main-d'œuvre sa présence avait-elle coûté à l'ennemi ? Quelques milliers, quelques dizaines de milliers, quelques millions ? À quelle forme de service ces heures auraient-elles été consacrées si James Mowry n'avait forcé l'ennemi à les gaspiller dans d'autres domaines ? Ah, c'est suivant la réponse à cette hypothétique question que se mesurait la véritable efficacité d'une guêpe.

Petit à petit, il abandonna ces rêveries stériles et se laissa aller au sommeil. La nuit était tombée lorsqu'il s'éveilla, ragailardi, plein

d'énergie, et un peu moins amer. Les choses auraient pu être pires, bien pires. Par exemple, il aurait pu aller tout droit au Café Susun et se jeter en plein dans la gueule du Kaïtempi. On l'aurait détenu par principe, et il doutait de sa capacité à tenir le coup si l'on se mettait à le charcuter un peu. Et les seuls prisonniers dont le Kaïtempi n'obtenait rien étaient ceux qui parvenaient à se suicider avant d'être interrogés.

Tandis qu'il avançait régulièrement vers la caverne, il bénit sa chance, sa sagesse – ou son intuition – pour avoir donné ce coup de téléphone. Puis ses pensées revinrent à Gurd et Skriva. S'ils avaient été capturés, il était alors dépourvu d'alliés valables et se retrouvait tout seul. Mais s'ils avaient, comme lui, échappé au piège, comment les retrouver ?

Mowry arriva à sa caverne avec l'aube. Il ôta ses chaussures, s'assit sur la plage de galets et plongeait ses pieds douloureux dans le ruisseau. Son esprit ne cessait de ruminer sur la façon de retrouver Gurd et Skriva s'ils étaient toujours libres. Le Kaïtempi finirait par ne plus s'occuper du Café Susun... soit parce qu'il serait convaincu d'en avoir tiré le maximum, soit par l'urgence d'autres affaires. Il serait alors possible d'y retourner pour trouver quelqu'un qui puisse lui donner tous les renseignements voulus. Mais Dieu seul savait quand cela serait possible.

Sous un déguisement radicalement différent, il pouvait flâner dans le voisinage du café jusqu'à ce qu'il trouve l'un des habitués et l'utilise pour arriver à Gurd et Skriva. Mais il y avait des chances pour que le Kaïtempi conserve le Café Susun comme point de mire, des policiers en civil guettant toute personne étrangère dans un rayon de cent mètres.

Après une heure de méditation, Mowry décida qu'il existait une possibilité de recontacter les deux frères. Elle dépendait non seulement de leur liberté, mais de leur intelligence et de leur imagination. Cela pouvait marcher, ils étaient brutaux et sans pitié, mais pas idiots.

Il pouvait leur laisser un message au même endroit qu'auparavant, sur la route de Radine, au pied de la borne 33-den. S'ils avaient accompli leur dernière tâche, cinquante mille guilders les attendaient ; voilà qui suffirait à aiguïser leur bon sens.

Le soleil se leva et répandit sa chaleur dans les arbres et à l'entrée de la caverne. C'était l'une de ces journées qui vous amènent à vous allonger et à ne rien faire. Succombant à la tentation, Mowry s'accorda des vacances et remit toute action au lendemain. La chose était nécessaire ; pourchassé sans relâche, dormant mal, toujours tendu, il avait maigri et ses ressources physiques s'épuisaient.

Il flânait toute la journée à l'intérieur ou à proximité de la

caverne, profitant de cette quiétude et s'offrant nombre de plats terriens succulents.

De toute évidence, l'ennemi était obsédé par l'idée que son gibier cherchait abri uniquement dans les endroits très peuplés ; il ne lui était absolument pas venu à l'idée que l'on pût prendre la clé des champs. C'était assez logique, de leur point de vue, puisque le *Dirac Angestun Gesept* devait être un groupe bien structuré, trop important et trop dispersé pour se tapir dans une caverne. La guêpe avait grossi dans de telles proportions qu'ils n'allaient pas perdre leur temps à la chercher dans un tel endroit.

Cette nuit-là, James Mowry dormit à poings fermés, et il fit tranquillement le tour du cadran. Il passa le lendemain matin dans l'oisiveté la plus complète et se baigna dans la rivière pendant la chaleur de midi. Dans la soirée, il se coupa les cheveux à la militaire et ne conserva que quelques poils raides sur le crâne. Une nouvelle injection oblitéra le *falkin*. Il se repeignit d'un violet plus foncé, plus net. Des prothèses remplacèrent ses dents de sagesse et donnèrent à son visage un air plus pesant et plus large, et une mâchoire plus carrée.

Il changea complètement de vêtements. Il chaussa des bottes militaires ; son costume civil était coûteux, sa cravate fut nouée à la façon de la marine spatiale. Il ajouta à cet ensemble un oignon en platine ainsi qu'un bracelet du même métal portant une plaque d'identité.

Il était désormais quelques degrés au-dessus du Sirien moyen. Les nouveaux papiers qu'il empocha confirmaient cette impression. Ils affirmaient qu'il était le colonel Krasna Halohti des Renseignements militaires et, en tant que tel, habilité à requérir l'assistance de toute autorité sirienne, toujours et partout.

Satisfait à cent pour cent de son rôle qui ressemblait si peu aux précédents, Mowry s'assit sur un container et écrivit une courte lettre :

J'ai essayé de vous contacter au café et j'ai trouvé l'endroit bourré de *sokos-K*. L'argent vous attend à la base du pilier sud-est du Pont d'Asako. Si vous êtes libres et si vous êtes prêts à continuer à travailler, laissez un message m'indiquant quand et où je pourrai vous contacter.

Sans signer, il la plia et la glissa dans une enveloppe en cellophane à l'épreuve de l'humidité. Dans sa poche, il plaça un petit automatique silencieux. Le pistolet était sirien et il possédait un faux port d'arme.

Ce nouveau rôle était plus audacieux et plus dangereux que les autres ; une vérification auprès des officiels le trahirait en un rien de temps. La compensation se situait dans le respect du Sirien moyen pour l'autorité. S'il se comportait avec suffisamment d'assurance et de

morgue, même le Kaïtempi aurait la tentation de l'accepter pour ce qu'il n'était pas.

Deux heures après la venue des ténèbres, il actionna le container 22 et pénétra dans la forêt, muni d'une valise plus grande et plus lourde que la précédente. Il regretta de nouveau la distance qui séparait la caverne de la route ; trente kilomètres dans chaque, sens, c'était à la fois ennuyeux et fatigant. Mais c'était aussi payer, somme toute bon marché, la sécurité de son approvisionnement.

Cette fois-ci, il marcha plus longtemps car il ne passa pas par la route pour faire de l'auto-stop. Dans son nouveau déguisement, ce serait une erreur, et il attirerait mal à propos l'attention. Il suivit donc la lisière de la forêt jusqu'au point où deux autres routes se croisaient. Au matin, il attendit un autocar express qui finit par apparaître au loin. Il s'avança au milieu de la route, le prit et se retrouva au centre de Pertane.

En une demi-heure, il découvrit une dyno arrêtée qui correspondait à ses besoins, monta dedans et s'éloigna. Personne ne lui courut après en criant au meurtre ; le vol était passé inaperçu.

Il s'arrêta à la route de Radine, attendit que l'artère soit dégagée et enterra sa lettre au pied de la borne. Puis il retourna à l'intérieur de Pertane et laissa la voiture là où il l'avait trouvée. Il était resté absent une heure, et il était probable que le propriétaire n'avait pas eu besoin de son véhicule pendant ce laps de temps.

Mowry se rendit ensuite à la poste principale, toujours pleine de monde, sortit une demi-douzaine de petits colis pesants de sa valise, écrivit les adresses, et les posta.

Chacun contenait une boîte sous vide avec un mouvement d'horlogerie, un morceau de papier et rien d'autre. La minuterie émettait un tic-tac sinistre... suffisamment fort pour être entendu par quelqu'un à l'esprit suffisamment soupçonneux. Le papier annonçait brièvement et clairement :

Ce paquet aurait pu vous tuer.

Deux paquets différents se retrouvant à l'instant voulu pourraient tuer cent mille personnes.

Terminez cette guerre avant qu'on ne vous extermine !

Dirac Angestun Gesept.

Des menaces, c'était tout... mais assez efficaces pour s'opposer un peu plus à l'effort de guerre ennemi. Elles angoisseraient les destinataires et donneraient un nouveau sujet de préoccupation à leurs forces. Sans nul doute, les militaires fourniraient-ils un garde du corps à chaque huile se trouvant sur Jaimec ; cela, seul, paralyserait un régiment.

On examinerait le courrier et l'on ouvrirait tous les colis douteux

dans une pièce capitonnée. On fouillerait toute la ville avec des détecteurs de radiations pour trouver des composants de bombe à fission. La défense passive serait prête à intervenir en cas d'explosion géante. On arrêterait et l'on soumettrait à la question quiconque se promènerait dans la rue avec un tant soit peu l'air d'avoir quelque chose à cacher ou une expression légèrement exaltée ou dérangée.

Oui, après trois meurtres, en attendant d'autres, les autorités n'oseraient traiter les menaces du DAG comme des bavardages de dingues en liberté.

Tout en flânant dans la rue, Mowry s'amusa à s'imaginer un destinataire qui fonçait tremper le colis dans l'eau tandis que quelqu'un d'autre appelait en catastrophe une équipe de déminage. Il était à ce point plongé dans ses pensées qu'il lui fallut un certain temps avant de prendre conscience d'un hululement aigu qui s'élevait et tombait sur Pertane. Il s'arrêta, regarda autour de lui, fixa le ciel mais n'aperçut rien d'extraordinaire. La plupart des gens semblaient avoir disparu de la rue ; quelques-uns, comme lui, restaient perplexes sur le trottoir.

L'instant d'après, un flic lui donna une tape dans le dos.

« Descendez, espèce d'idiot !

— Descendre ? Mowry le considéra sans comprendre. Descendre où ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Dans un abri ! s'écria le flic en lui faisant signe de filer. Vous ne voyez pas que c'est une alerte aérienne ? » Sans attendre de réponse, il continua à courir en gueulant en direction des autres gens : « Descendez ! Descendez ! »

Mowry se retourna et rejoignit les autres qui se précipitaient dans un long escalier menant au sous-sol d'un immeuble administratif privé. Il fut surpris de trouver qu'il y avait foule. Plusieurs centaines de personnes y avaient cherché refuge de leur propre chef. Elles se tenaient debout, assises sur des bancs ou appuyées contre le mur. Mowry dressa sa valise et s'assit dessus.

À côté de lui, se trouvait un vieillard irrité qui le jaugea d'un regard chassieux et lança : « Alerte aérienne ! Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Rien, répondit Mowry. À quoi bon penser ? On ne peut rien y faire.

— Mais les flottes des Spakums ont été détruites ! hurla le vieillard, centrant sur Mowry des paroles qu'il adressait à toute l'assistance. Ils l'ont répété sans arrêt, à la radio et dans les journaux. Les flottes spakums ont été balayées. Alors, qu'est-ce qui a déclenché l'alerte, *hi* ? Qu'est-ce qui peut nous attaquer *hi* ? Dites-moi un peu !

— Peut-être que ce n'est qu'un exercice, tenta de l'apaiser Mowry.

— Exercice ! Il postillonnait avec une fureur sénile. Pourquoi des exercices, et qui les a décidés ? Si les forces spakums sont battues,

pourquoi se cacher ? On n'a à se cacher de personne !

— Ne vous en prenez pas à moi, lui conseilla Mowry, las des gémissements de son interlocuteur. Ce n'est pas moi qui ai donné l'alerte.

— Y a un putain d'idiot qui a dû la déclencher ! s'entêta le vieillard. Il y a aussi des *sokos* menteurs qui veulent qu'on croie que la guerre est finie quand elle ne l'est pas. Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on nous dit ? Il cracha sur le sol. Une grande victoire dans le secteur du Centaure... et puis une alerte aérienne ! Ils doivent penser qu'on est de sacrés... »

Un personnage trapu et pesant s'avança jusqu'à l'orateur et lui lança : « La ferme ! »

Le vieillard était trop absorbé par ses malheurs pour s'abaisser, trop têtu pour reconnaître la voix de l'autorité.

« Non, je ne la fermerai pas ! Je rentrais chez moi quand quelqu'un m'a poussé ici parce qu'une sirène s'est mise à brailler et... »

L'homme trapu ouvrit sa veste, présenta un insigne et répéta sur un ton plus rude : « Je vous ai dit de la fermer !

— Qui vous croyez que vous êtes ? C'est pas à mon âge que je vais... »

D'un mouvement rapide, l'homme arbora une matraque en caoutchouc qu'il abattit sur la tête du vieillard. La victime s'écroula comme un daim blessé.

Dans la foule une voix s'écria : « C'est une honte ! » Plusieurs autres murmurèrent, s'agitèrent, mais n'agirent point.

Soudain, l'homme trapu montra ce qu'il pensait de cette désapprobation en donnant plusieurs coups de pied à sa victime. Levant les yeux, il rencontra le regard de Mowry et le défia. « Et alors ? »

Mowry répondit d'un ton égal : « Vous êtes du Kaïtempi ?

— Ouin. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Rien. J'étais seulement curieux.

— Grave erreur. Tenez votre nez de fouine à l'écart de ça ! »

La foule marmonna et s'agita à nouveau. Deux policiers, arrivant de la rue, s'assirent sur la dernière marche et s'épongèrent le front. Ils avaient l'air nerveux et surexcités. L'agent du Kaïtempi les rejoignit, tira un pistolet de sa poche et le tint, bien en vue, à plat sur ses genoux. Mowry lui sourit d'un air énigmatique.

Le silence de la ville s'insinua alors à l'intérieur de l'abri. Les gens aux aguets devenaient de plus en plus tendus. Au bout d'une demi-heure, on entendit une série de sifflements. Débutant sur une note grave, ils finirent par s'évanouir dans le ciel.

La tension s'accrut : on ne gaspillait pas des missiles téléguidés pour s'amuser. Au-dessus d'eux, à une certaine distance, devait se trouver

un astronef spakum... portant peut-être un chargement qu'il risquait de lâcher à tout moment.

Il y eut une nouvelle série de sifflements ; puis le silence revint. Les flics et l'agent secret se levèrent, s'enfoncèrent un peu plus dans le sous-sol et se retournèrent pour observer les marches de l'escalier. On pouvait entendre la respiration de chacun, parfois spasmodique, comme s'il devenait difficile d'utiliser ses poumons. Tous les visages trahissaient une tension interne, et il régnait une odeur âcre de transpiration. La seule pensée de Mowry fut que c'était une sacrée façon de mourir que d'être désintégré dans un bombardement effectué par les siens.

Dix minutes plus tard, le sol se mit à vibrer ; les murs frémirent ; tout le bâtiment trembla. De la rue, leur parvint le tintamarre des vitres qui s'abattaient. Il n'y eut aucun autre bruit, aucun grondement d'explosion, aucun borborygme de propulseurs dans la stratosphère. Ce calme était inquiétant à l'extrême.

Il fallut trois heures avant qu'un nouveau hululement de sirène ne proclame la fin de l'alerte. La foule sortit avec un soulagement immense. Le vieillard fut évité, mais demeura allongé sur le sol. Les deux flics avancèrent ensemble dans la rue alors que l'agent du Kaïtempi se dirigeait dans l'autre sens à grands pas.

Mowry le rattrapa et lui parla sur un ton de conversation. « Effet de choc seulement. Ils ont dû les lâcher assez loin. »

L'autre grogna.

« Je voulais vous parler, mais je ne pouvais le faire devant tous ces gens.

— Ouin ? Pourquoi ? »

En guise de réponse, James Mowry lui présenta sa carte d'identité et son mandat de réquisition.

« Colonel Halohti, des Renseignements militaires. » Lui rendant sa carte, l'agent secret perdit un peu de son air belliqueux et fit un effort pour se montrer poli. « Qu'est-ce que vous vouliez me dire ?... C'est au sujet de ce vieux bavard ?

— Nin. Il a eu ce qu'il méritait. Il faut louer la façon dont vous l'avez traité. » Il nota le regard de satisfaction de son interlocuteur et ajouta : « Un vieux jacasseur pareil risquait de rendre les gens hystériques.

— Ouin, c'est vrai. La seule façon de contrôler une foule, c'est d'isoler et d'abattre ses porte-parole.

— Quand l'alerte a sonné, j'étais en route pour le Q.G. du Kaïtempi afin d'y trouver un agent sûr, lui expliqua Mowry. Quand je vous ai vu en action, j'ai eu l'impression que vous m'en épargneriez la peine. Vous êtes le type même qu'il me faut : rapide à la détente et n'acceptant pas les absurdités. Quel est votre nom ?

— Sagramatholou.

— Ah, vous êtes originaire du Système K-17, *hi ?* Tout le monde y a des noms composés, n'est-ce pas ?

— Ouin. Et vous êtes de Diracta. Halopti est un nom diractien, et vous avez un accent mashambi. »

Mowry éclata de rire. « On ne peut pas se cacher grand-chose, n'est-ce pas ?

— Nin. Il jaugea Mowry avec une curiosité évidente. Que voulez-vous de moi ?

— J'espère agraffer le chef d'une cellule du DAG. Il faut agir vite et calmement. Si le Kaïtempi utilisait cinquante personnes et en faisait une opération d'envergure, il effraierait tout le reste. Un à la fois, c'est la meilleure technique. Comme disent les Spakums : *Qui va lentement, va sûrement.*

— Ouin, c'est le meilleur moyen, approuva Sagramatholou.

— Je suis sûr de pouvoir capturer ce type tout seul, sans effrayer les autres. Mais si je rentre par-devant, il risque de sortir par-derrière, alors il faut qu'on soit deux. Je veux un homme sûr, s'il se taille. Tout le mérite de la capture vous reviendra... »

Les yeux de l'autre s'étrécirent et prirent un éclat nouveau. « Je serai heureux de vous accompagner si le QG est d'accord. Je vais leur téléphoner et leur demander.

— À votre guise, fit Mowry avec une insouciance qu'il était loin de ressentir. Mais vous savez certainement ce qui va arriver.

— À quoi pensez-vous ?

— Ils vous retireront et m'assigneront un officier de grade équivalent au mien. Mowry fit un geste méprisant. Quoique je devrais me taire, étant moi-même colonel, je préférerais choisir un homme à moi. »

L'autre se gonfla la poitrine. « Vous avez peut-être raison. Il y a officier et officier.

— Précisément ! Alors, vous êtes avec moi ou non ?

— Endosserez-vous toutes les responsabilités si mes supérieurs protestent ?

— Naturellement !

— Ça me suffit. Quand commence-t-on ?

— Tout de suite.

— Parfait, conclut Sagramatholou en se décidant. De toute façon, je ne suis pas de service avant la troisième heure.

— Bon ! Vous avez une dyno civile ?

— Toutes nos dynos ont l'air ordinaire.

— La mienne porte des insignes militaires, mentit Mowry. On ferait mieux d'utiliser la vôtre. »

L'autre accepta cette affirmation sans problème ; il était totalement

investi par son désir de s'attribuer le mérite d'une importante capture et la perspective de trouver une nouvelle victime pour le garrot.

Ayant atteint le parking au coin de la rue, Sagramatholou prit place derrière le volant d'une grosse dyno noire. Posant sa valise sur le siège arrière, Mowry s'assit à côté de lui. La voiture s'engagea dans la rue.

« Où va-t-on ? »

— Vers le sud, derrière l'usine de construction mécanique de Rida. Ensuite, je vous montrerai. »

Avec emphase, l'agent secret fit d'une main un geste coupant et déclara : « Le DAG nous rend dingues. Il est grand temps qu'on le stoppe. Comment avez-vous eu une piste ? »

— On l'a trouvée sur Directa. L'un d'eux nous est tombé entre les mains, et il a bavardé.

— Sous l'effet de la douleur ? avança Sagramatholou en gloussant.

— Ouin.

— C'est comme ça qu'il faut les traiter ! Ils causent toujours quand ils ne peuvent plus le supporter. Ensuite, ils meurent très facilement quand on n'a plus besoin d'eux.

— Ouin, répéta James Mowry avec l'appréciation voulue.

— On en a agrafé une douzaine dans un café du quartier Laskin, continua Sagramatholou. Eux aussi ont bavardé. Mais ils débitent de ces idioties... jusqu'à présent. Ils admettent tous les crimes qui peuvent exister, sauf leur appartenance au DAG. Ils ne savent rien de cette organisation, ils disent.

— Qu'est-ce qui vous a menés à ce café ?

— Quelqu'un a eu la tête bêtement coupée. C'était un habitué de ce bistrot. On l'a identifié après des tas d'ennuis, on a remonté la piste et on a saisi un tas de ses fidèles amis. Six ou sept d'entre eux ont confessé le crime.

— Six ? Mowry fronça les sourcils.

— Ouin. Ils l'ont commis à six heures différentes, à six endroits différents, pour six raisons différentes. Ces sales *sokos* mentent pour qu'on relâche un peu la pression. Mais on obtiendra quand même la vérité.

— Ça m'a tout l'air d'une querelle de gangsters. Quel est l'angle politique, s'il y en a un ?

— Je ne sais pas. Les gradés gardent tout pour eux. Ils disent qu'ils savent que c'est un acte du DAG, donc celui qui l'a fait est un tueur du DAG.

— Peut-être que quelqu'un les a tuyautés, suggéra Mowry.

— Peut-être bien. Ça pourrait être aussi un menteur. Sagramatholou renifla. Cette guerre est bien suffisante sans que les traîtres et les menteurs nous compliquent la vie. On est sur les dents. Ça ne peut plus durer !

— Des résultats, avec les contrôles surprises ?

— Au début, oui. Et puis, il n'y en a plus eu parce qu'ils se sont méfiés. Ça fait dix jours qu'on les a arrêtés. Cette accalmie va leur donner une fausse impression de sécurité. Quand ils seront mûrs, on les cueillera.

— Très bien. Il faut se servir de son cerveau, ces temps-ci, *hi* ?

— Ouin.

— Nous y voilà. Tournez à gauche, puis la première à droite. »

La voiture passa rapidement derrière l'usine de construction mécanique, pénétra sur une route étroite pleine d'ornières, puis se glissa dans une autre qui n'était guère plus qu'un sentier. Tout autour, s'étendait un secteur nauséabond et à demi désert de vieilles bâtisses, de terrains, vagues et de tas de détrit. Ils s'arrêtèrent et descendirent.

Regardant autour de lui, l'agent du Kaïtempî nota : « Un repaire à vermine typique. Où, maintenant ?

— Au bout de cette allée. »

Mowry le mena dans l'allée, qui était longue, sale, et formait une impasse. Ils atteignirent un mur de cinq mètres qui bloquait leur avance. Personne en vue ; on n'entendait rien, à part le murmure lointain de la circulation et le grincement d'une enseigne antique et rouillée.

Mowry désigna la porte insérée dans le mur et dit : « Voilà la porte de secours. Il va me falloir deux ou trois minutes pour faire le tour et rentrer. Après ça, tenez-vous prêt à tout. » Il manœuvra le bec-de-cane ; aucun résultat. Verrouillée.

« Mieux vaut l'ouvrir pour qu'il puisse s'enfuir tranquillement, avança Sagramatholou. S'il se trouve coincé, il risque de vous tirer dessus et je ne pourrai pas vous défendre. Ces *sokos* deviennent dangereux, quand ils sont acculés. » Il fouilla dans sa poche, en sortit un trousseau de rossignols, et il sourit. « C'est plus simple de le laisser me tomber dans les bras. » Sur ce, il tourna le dos à Mowry et s'occupa de la serrure. Mowry regarda dans l'allée. Toujours personne en vue.

Sortant son pistolet, il déclara d'un ton calme, sans précipitation : « T'as frappé le vieux bavard alors qu'il était à terre.

— Pour sûr ! acquiesça l'agent secret en continuant à tripoter la serrure. J'espère qu'il mourra lentement, l'espèce de... » Sa voix s'interrompit alors que l'incongruité de la remarque de Mowry s'insinuait en lui. Il se retourna, la main appuyée sur la porte, et il leva les yeux sur le canon du pistolet. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que...

— *Dirac Angestun Gesept* », lui apprit Mowry. Le pistolet émit un petit *ffout* ! pas plus bruyant que celui d'une arme à air comprimé. Sagramatholou demeura debout, un trou bleu dans le front. Sa bouche

resta ouverte en une expression hébétée. Puis ses genoux lâchèrent et il s'abattit, face en avant.

Rempochant son pistolet, James Mowry se pencha sur le corps. Il le fouilla rapidement, lui rendit son portefeuille après y avoir jeté un coup d'œil, mais lui confisqua l'insigne officiel. Quittant l'impasse à la hâte, il monta dans la voiture et la conduisit en pleine ville, à proximité d'un garage de voitures d'occasion.

Continuant le reste du chemin à pied, il examina l'assemblage de dynos déglinguées. Un Sirien mince, au visage dur s'avança à sa rencontre et remarqua le costume bien coupé de Mowry, son oignon et son bracelet en platine.

« Veinard ! annonça le Sirien, mielleux. Vous avez trouvé le meilleur endroit de tout Jaimec pour une bonne affaire. Chacune de ces voitures est sacrifiée. Il y a la guerre, les prix vont monter à toute allure et vous ne pouvez pas mieux tomber. Regardez un peu cette beauté. C'est un cadeau, un véritable cadeau. C'est...

— J'ai des yeux ! fit Mowry.

— Ouin, bien sûr ! Mais remarquez...

— Je sais ce que je veux ! lui apprit Mowry. Je ne désire pas rouler dans une de ces antiquités à moins d'être pressé de mettre fin à ma vie.

— Mais...

— Comme tout le monde, je sais qu'il y a la guerre. Avant longtemps, ça va être rudement dur de trouver des pièces détachées. Je m'intéresse à quelque chose que je peux transformer en pièces détachées. Il lui désigna un véhicule. Celui-ci, par exemple. Combien ?

— C'est une bonne bagnole, raisonna le vendeur avec une mine horrifiée. Elle ronronne comme si elle était neuve. Les plaques sont récentes...

— Je vois bien qu'elles sont récentes !

— ... et elle est solide de la malle au capot. Je m'en débarrasse pour rien, oui, *pour rien*.

— Combien ?

— Neuf cent quatre-vingt-dix, répondit l'autre en considérant le costume et le platine.

— C'est du vol ! » déclara Mowry.

Ils marchandèrent jusqu'à ce que Mowry l'obtienne pour huit cent vingt – en fausse monnaie. Il paya et s'éloigna avec sa nouvelle acquisition. Elle grinçait, grognait et tanguait d'une manière qui prouvait qu'il s'était fait estamper d'au moins deux cents tickets, mais il n'en éprouvait pas de ressentiment.

Sur un terrain désert, encombré de débris métalliques, à quinze cents mètres de là, il gara la voiture, cassa son pare-brise et ses phares, ôta ses roues et ses plaques minéralogiques, prit toutes les

pièces détachables du moteur et transforma efficacement l'engin en te que tout passant ne manquerait pas de considérer comme une épave abandonnée. Il s'éloigna, ne tarda pas à revenir avec la voiture de feu Sagramatholou et chargea les pièces dedans.

Une demi-heure plus tard, il balançait roues et autres articles dans le fleuve ; les plaques de Sagramatholou suivirent. Il s'éloigna, sa voiture de « récupération » maintenant identifiée par les plaques de l'épave. Une patrouille de la police ou du Kaïtempi pouvait désormais le suivre sur des kilomètres sans trouver le numéro qu'elle rechercherait.

Rassuré sur les contrôles surprises, il flâna en ville jusqu'à la nuit. Plaçant la voiture dans un parking souterrain, il acheta un journal et le parcourut en mangeant.

Suivant ce journal, un destroyer terrien solitaire – « un corsaire lâche et fuyant » – était parvenu à traverser les défenses formidables de Jaimec et à lancer une bombe sur le grand complexe national d'armement de Shugruma. Les dégâts étaient limités. L'envahisseur avait été abattu aussitôt après.

L'article voulait donner l'impression qu'un chien malin avait infligé une morsure sans gravité pour laquelle on l'avait tué. Mowry se demanda combien de lecteurs le croyaient. Shugruma se trouvait à près de cinq cents kilomètres... et Pertane avait frémi sous les ondes de choc de la lointaine explosion. S'il fallait en juger d'après cela, la zone visée devait maintenant représenter un cratère d'au moins trois kilomètres de diamètre.

La deuxième page affirmait que quarante-huit membres de l'immonde Parti Sirien de la Liberté avaient été capturés par les forces de l'ordre et seraient traités ainsi qu'ils le méritaient. Aucun détail d'avancé, aucun nom de donné, aucune inculpation de lancée.

Ces quarante-huit personnes étaient condamnées, quelles qu'elles fussent, ou quoi que l'on crût qu'elles fussent. Il se pouvait aussi que toute cette histoire ne fût qu'un mensonge officiel. Les autorités en place étaient bien capables de passer leur rage sur une demi-douzaine de petits malfaiteurs tout en les rebaptisant pour le public de membres du DAG et en multipliant leur nombre par huit.

L'une des dernières pages consacrait quelques lignes à déclarer brièvement que les forces siriennes avaient évacué la planète Gouma « afin de se déployer plus efficacement dans la zone réelle des combats. » Ce qui voulait dire que Gouma était éloignée de la zone de combat, absurdité apparente à tout lecteur capable de penser par soi-même. Mais quatre-vingt-dix pour cent des lecteurs ne pouvaient supporter ce terrible effort intellectuel.

L'article le plus significatif était de loin la contribution de l'éditorialiste. C'était un sermon pompeux fondé sur la thèse selon

laquelle une guerre totale devait se terminer par une victoire totale, laquelle ne pouvait être obtenue que par un effort total. Il n'y avait place pour les divisions internes dans les rangs siriens. Tout le monde, sans exception, devait se serrer derrière les dirigeants, dans leur détermination à mener la guerre à sa conclusion logique. Les incrédules et les hésitants, les embusqués et les râleurs, les paresseux et les mollassons étaient aussi traîtres à cette cause que les espions et les saboteurs. Il fallait régler leur compte promptement, une fois pour toutes.

C'était un cri d'agonie très net, bien que le DAG ne fût point ouvertement mentionné. Puisque toutes ces harangues étaient d'inspiration officielle, il était raisonnable de supposer que les gros bonnets éprouvaient des douleurs aiguës ; en fait, ils criaient à voix haute qu'une guêpe pouvait piquer. Peut-être quelques-uns d'entre eux avaient-ils reçu de petits colis qui tictaquaient, et n'approuvaient guère ce passage du général au particulier.

Maintenant que la nuit était tombée, James Mowry emporta sa valise dans sa chambre. Il procéda rapidement à son approche. Tout repaire risquait de devenir un piège à chaque instant, sans avertissement. À part la possibilité que la police ou le Kaïtempi l'attendent après avoir obtenu une piste menant jusqu'à lui, il risquait aussi de rencontrer le logeur qui s'étonnerait que sa chambre soit utilisée par un nouveau personnage à l'air beaucoup plus prospère.

Le bâtiment n'était pas surveillé ; la chambre n'était pas gardée. Mowry parvint à se glisser dedans sans se faire remarquer. Tout s'avéra intact : personne n'avait trouvé de raison de venir fourrer son nez dans ses affaires. Il s'affala tandis qu'il méditait sur la situation. Il était évident qu'autant que possible, il lui faudrait entrer et sortir de sa chambre dans les seules heures de ténèbres. Autrement, il lui faudrait se trouver une nouvelle cachette, et dans un secteur plus approprié à sa nouvelle apparence, de préférence.

C'est le lendemain qu'il regretta surtout la destruction de sa première valise et de son contenu à Radine. Cette perte ajoutait à son travail, mais il ne pouvait rien y faire. Il dut donc à nouveau passer toute la matinée dans la bibliothèque à recueillir une liste de noms et d'adresses pour remplacer la précédente. Avec du papier, des enveloppes et une petite polycopieuse, il passa deux jours à préparer une pile de lettres. Quel soulagement lorsqu'elles furent terminées et qu'il les eut expédiées !

Sagramatholou était le quatrième.

La liste sera longue.

Dirac Angestun Gesept.

Il avait ainsi fait d'une pierre plusieurs coups. Il avait vengé le

vieillard – ce qui le satisfaisait tout particulièrement ; il avait frappé un nouveau coup contre le Kaïtempi ; et il disposait d'une voiture impossible à retrouver par les agences de location ou autres voies usuelles. Pour finir, il avait donné aux autorités une nouvelle preuve de l'empressement du DAG à tuer, à mutiler et à se frayer à tout prix un chemin jusqu'au pouvoir.

Pour accélérer les choses, il posta en même temps six colis. Extérieurement, ils étaient identiques aux précédents ; ils émettaient le même tic-tac léger. Là s'arrêtait la ressemblance. À des périodes allant de six à vingt heures après l'expédition, ou lorsque l'on tenterait de les ouvrir, ils devaient exploser avec suffisamment de force pour aplatir un corps contre le mur.

Le quatrième jour après son retour, il se glissa dehors, récupéra sa voiture et rendit visite à la borne *33-den* de la route de Radine. Plusieurs voitures de patrouille le dépassèrent, mais aucune ne s'intéressa à lui. Atteignant la borne, il creusa à sa base et découvrit son enveloppe de cellophane, qui contenait maintenant une petite carte. Seul était écrit : *Asako 19-1713*.

Le truc avait marché.

Mowry roula jusqu'à la première cabine qu'il put découvrir, mit hors circuit la caméra et appela le numéro donné. Une voix inconnue lui répondit tandis que l'écran demeurait vide. Une prudence évidente se manifestait à l'autre bout.

« 19-1713, dit-elle.

— Gurd – ou Skriva – est là ? demanda Mowry.

— Attendez ! ordonna la voix.

— Un instant, pas plus, repartit Mowry. Après ça... bye-bye ! »

On lui répondit par un grognement. Mowry resta à l'écoute, guettant la route, prêt à lâcher le combiné et à filer dès que son intuition lui dirait de le faire.

Il allait atteindre ce point lorsque la voix de Skriva lui parvint en un grondement. « Qui est-ce ?

— Ton bienfaiteur.

— Oh, c'est toi. Je ne reçois pas ton image.

— Je ne reçois pas la tienne non plus.

— Ce n'est pas un endroit pour parler, reprit Skriva. On ferait mieux de se retrouver quelque part. Où es-tu ? »

Une série rapide de pensées fulgura dans l'esprit de Mowry. *Où es-tu ?* Est-ce que Skriva servait d'appât ? S'il avait été capturé et avait reçu un avant-goût de traitement déplaisant, c'était le genre de système vicieux qu'utiliserait le Kaïtempi.

D'un autre côté, il était peu probable que dans ce cas-là Skriva se donnerait la peine de demander à Mowry où il se trouvait ; le Kaïtempi le saurait déjà en étant remonté à la source de l'appel. De plus, il voudrait que la conversation se prolonge le plus possible afin que le gibier demeure sur place. Or Skriva essayait de la raccourcir ; oui, le piège était peu probable.

« Tu es devenu muet ? s'écria Skriva, impatient et soupçonneux.

— Je réfléchissais. Si on se retrouvait là où tu as laissé le numéro de téléphone ?

— Ce n'est pas plus mal.

— Tout seul, l'avertit Mowry. Personne d'autre avec toi, sinon Gurd. Que personne ne te suive ou se balade dans le coin. »

Roulant jusqu'à la borne, James Mowry gara sa voiture sur le bas-côté et attendit. Vingt minutes plus tard, la dyno de Skriva arrivait et se garait derrière la sienne. Skriva en descendit, s'approcha, s'arrêta en pleine course, se renfrogna d'un air dubitatif, glissa une main dans une poche et parcourut rapidement la route du regard. Aucune autre voiture en vue.

Mowry lui sourit. « Qu'est-ce qui te démange ? Tu n'as pas la conscience tranquille ou quoi ? »

Se rapprochant, Skriva le contempla avec une légère incrédulité, puis commenta : « C'est donc toi ! Qu'est-ce que tu t'es fait ? » Sans attendre de réponse, il fit le tour du capot, monta et prit l'autre siège. « Tu n'es plus pareil. C'est difficile de te reconnaître.

— C'est fait exprès. Si tu changeais un peu, toi aussi, ça ne te ferait pas de mal non plus. Ça compliquerait la vie aux flics.

— Peut-être. Skriva demeura un instant silencieux. Ils ont eu Gurd. »

Mowry se redressa : « Comment ? Quand ça ?

— Ce sacré imbécile a traversé un toit pour tomber dans les bras de deux d'entre eux. Non content de ça, il les a copieusement injuriés et il a voulu tirer son pétard.

— S'il s'était conduit calmement comme s'il avait le droit d'être là, il aurait pu s'en sortir en discutant.

— Gurd ne pourrait même pas se sortir d'un vieux sac, comme ça, affirma Skriva. Ce n'est pas dans sa nature. J'ai passé pas mal de temps à lui éviter des ennuis.

— Comment ça se fait qu'ils ne t'ont pas chopé ?

— J'étais sur un autre toit de la rue. Ils ne m'ont pas vu. Tout a été fini avant que j'aie pu descendre.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, ensuite ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Les flics l'avaient passé à tabac avant qu'il ait pu sortir son arme. La dernière fois que je l'ai vu, ils le jetaient dans le panier à salade.

— Pas de chance ! » compatit Mowry. Il médita un instant et demanda : « Et qu'est-ce qui est arrivé, au Café Susun ?

— Je ne sais pas exactement. Gurd et moi, on n'était pas là à ce moment-là, et c'est un copain qui nous a avertis d'éviter l'endroit. Tout ce que je sais, c'est que le Kaïtempi y a effectué une rafle avec une vingtaine de types ; tout le monde s'est fait embarquer et les lieux ont été investis. Je n'y ai plus mis les pieds depuis. Il y a un *soko* qui a dû trop parler.

— Butin Urhava, par exemple ?

— Comment ça ? railla Skriva. Gurd l'a refroidi avant qu'il ait eu le temps de bavarder.

— Peut-être qu'il a parlé *après* que Gurd s'en soit occupé, avança

Mowry. Il a, en quelque sorte, perdu la tête. »

Les yeux de Skriva s'étrécirent.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Oh, peu importe. Est-ce que tu t'es payé, au pont ?

— Ouin.

— Tu en veux encore... Ou est-ce que tu es trop riche pour être encore intéressé ? »

L'étudiant d'un air calculateur, Skriva demanda :

« Combien d'argent as-tu en tout ?

— Assez pour payer tous les boulots que je veux voir accomplis.

— Ça ne répond pas à ma question.

— C'est fait exprès, lui assura Mowry. À quoi penses-tu ?

— J'aime l'argent.

— C'est un fait qui est plus qu'apparent.

— Je l'adore *vraiment*, continua Skriva comme s'il se lançait dans une parabole.

— Qui ne l'adore pas ?

— Ouin, qui ? Gurd l'aime aussi. Presque tout le monde est comme ça. » Skriva s'arrêta puis ajouta : « En fait, celui qui ne l'aime pas doit être mort ou maboul.

— Où veux-tu en venir ? le pressa Mowry. Cesse de tourner autour du pot. On n'a pas toute la journée devant nous.

— Je connais un type qui adore l'argent.

— Et alors ?

— Il est geôlier », annonça Skriva d'un ton mordant.

Se tournant légèrement sur son siège, Mowry le considéra avec attention. « Venons-en aux faits. Qu'est-ce qu'il est prêt à faire, et combien veut-il ?

— Il dit que Gurd est dans une cellule en compagnie de vieux copains à nous. Jusqu'à présent, aucun n'est passé à la moulinette... mais ça ne saurait tarder. Quand on vous met au tour, on vous donne généralement le temps de songer à ce qui vous attend. Ça leur facilite la tâche.

— C'est une technique habituelle, acquiesça Mowry. En faire des épaves morales avant de les transformer en épaves physiques.

— Ouin, putains de *sokos* ! Skriva cracha par la portière avant de continuer. Chaque fois que le numéro d'un prisonnier tombe, le Kaïtempi vient à la prison, présente une demande officielle qui le transfère à son QG où il reçoit un traitement spécial. On le ramène parfois quelques jours plus tard ; c'est alors un infirme. Parfois on ne le ramène pas. Pour que les registres soient en ordre, on remplit alors un acte de décès.

— Continue.

— Ce type qui aime l'argent va me donner le numéro et les

coordonnées de la cellule de Gurd. Ainsi que la fréquence des visites du Kaïtempi et leur procédure. Plus important, il va obtenir une copie du formulaire qu'ils utilisent pour le transfert. » Il laissa ces paroles faire leur effet, et termina : « Il désire cent mille tickets. »

Mowry arrondit les lèvres en un sifflement silencieux.

« Tu crois qu'on devrait essayer de sauver Gurd ?

— Ouin.

— Je ne savais pas que tu l'aimais à ce point.

— Il pourrait bien rester à y pourrir ! lança Skriva. Il est bête. Pourquoi m'inquiéter de lui, *hi* ?

— Très bien, qu'il reste à pourrir, alors. Comme ça on économisera cent mille tickets.

— Ouin, approuva Skriva. Mais...

— Mais quoi ?

— Je pourrais utiliser cet idiot et les deux qu'il y a avec lui. Et toi aussi, si tu as encore du travail en tête. Si Gurd reste là-bas, il parlera... et il en sait trop... Après tout, qu'est-ce que cent mille guilders, pour toi ?

— Une trop grosse somme pour la gaspiller dans une histoire pareille, lui assena Mowry de but en blanc. Je serais le roi des imbéciles de te refiler une grosse liasse parce que tu me dis que Gurd est au trou. »

Le visage de Skriva s'assombrit.

« Tu ne me crois pas, *hi* ?

— J'ai besoin de preuves, expliqua Mowry, toujours calme.

— Peut-être que tu voudrais faire une visite spéciale à la prison pour qu'on te montre Gurd dans sa cellule ?

— Ne te perds pas en sarcasmes. Tu sembles oublier que si Gurd peut te faire endosser une cinquantaine de crimes importants, il ne peut rien faire à mon sujet. Il peut s'égosiller autant qu'il voudra sans trahir quelque chose qui puisse m'inquiéter. Non, quand je dépense de l'argent, c'est *mon* argent et je le dépense pour *mes* motifs, pas les tiens.

— Tu ne veux donc pas déboursier un guilder pour Gurd ?

— Je n'ai pas dit ça. Je ne veux pas jeter l'argent par les fenêtres, mais je suis prêt à payer à réception.

— Ce qui veut dire ?

— Dis à ce grigou affamé qu'il recevra vingt mille guilders pour un authentique formulaire de réquisition... *après* qu'il l'ait donné. Et qu'on lui paiera encore quatre-vingt mille *après* que Gurd et ses deux compagnons se seront évadés. »

Un mélange d'expressions passa sur le visage disgracieux de Skriva : surprise, plaisir, doute, et embarras.

« Et s'il n'accepte pas ces conditions ?

- Il demeurera pauvre.
- Bon, et s'il est d'accord mais ne croit pas que j'aurai l'argent ? Comment le convaincre ?
- Peu importe. Il lui faut spéculer s'il veut capitaliser, comme tout le monde. Sinon, il n'a qu'à se contenter de la pauvreté qui l'opprime.
- Peut-être qu'il préférera rester pauvre que prendre des risques.
- Nin. Il ne prend pas tellement de risques et il le sait. Il n'y a qu'une chance qu'il ne voudra pas courir.
- Et c'est ?
- Supposons qu'on arrive pour notre tentative et qu'on se fasse sauter dessus avant d'avoir pu ouvrir la bouche ou montrer notre ordre de transfert, qu'est-ce ça prouvera ? Que ce type t'aura feinté pour une récompense. Le Kaïtempi le paiera cinq mille tickets par tête pour avoir organisé le piège et l'avoir tuyauté. Il encaissera facilement dix mille guilders en plus des vingt mille qu'on lui aura payés. Correct ?
- Ouin, fit Skriva, mal à l'aise.
- Mais il perdra les quatre-vingt mille à venir. La différence est suffisante pour s'assurer sa loyauté dès que ses petites mains avides se seront posées là-dessus.
- Ouin, répéta Skriva, se détendant de façon visible.
- Après ça... *vzit* ! fit Mowry. Dès qu'il aura mis la patte dessus, on fera mieux de courir comme si on avait le diable à nos trousses.
- Le diable ? Skriva le fixa. C'est un mot *spakum* ! »
- Mowry transpira un petit peu en répliquant avec désinvolture : « En effet. On se met à parler de plus en plus mal, en temps de guerre, et surtout sur *Diracta*.
- Ah oui, sur *Diracta*, lui fit écho Skriva, radouci. Il descendit de la voiture. Je vais voir mon geôlier. Il faudra qu'on agisse vite. Téléphone-moi demain à cette heure-ci, *hi* ?
- Très bien. »

Le travail du lendemain fut de loin le plus facile, quoique toujours dangereux. Il lui suffisait de bavarder avec quiconque était prêt à l'écouter. Ceci en accord avec la technique étape-par-étape qu'on lui avait enseignée.

« Vous devez d'abord établir l'existence d'une opposition intérieure. Peu importe qu'elle soit réelle ou imaginaire tant que l'ennemi est convaincu de son existence. »

Ceci était fait.

« Secundo, vous devez créer la crainte de cette opposition et amener l'ennemi à contre-attaquer de son mieux. »

Cela aussi était fait.

« Tertio, vous devez répondre aux coups de l'ennemi avec

suffisamment de mépris pour le forcer à se découvrir, pour attirer l'attention du public sur ses actions et créer l'impression générale que cette opposition a confiance en sa puissance. »

Cela aussi avait été réalisé.

« C'est nous qui procédons à la quatrième étape, et non pas vous. Nous effectuons des actions militaires suffisantes pour anéantir les prétentions à l'invincibilité de l'ennemi. Après cela, le moral devrait être moins solide. »

Une bombe sur Shugruma avait ébranlé cette solidité.

« À la cinquième étape, vous répandez quelques rumeurs. Les auditeurs seront mûrs pour les absorber et les disperser... et les histoires ne s'affaibliront pas en circulant, bien au contraire. Une bonne rumeur, bien disposée et soigneusement disséminée, peut semer l'alarme et l'angoisse dans un large secteur. Mais choisissez prudemment vos victimes. Si vous tombez sur un patriote fanatique, vous êtes cuit ! »

Dans toutes les villes de tous les recoins de l'Univers, les jardins publics sont le repaire naturel des oisifs et des bavards. C'est là que James Mowry se rendit tout d'abord, dès le matin. Les bancs étaient presque entièrement occupés par des gens âgés. Les jeunes ont tendance à éviter ces lieux, de crainte que des policiers curieux ne leur demandent pourquoi ils ne sont pas plutôt en train de travailler.

Choisissant une place à côté d'un vieillard à l'air morose et affligé d'un reniflement chronique, Mowry contempla un parterre de fleurs fanées jusqu'à ce que l'autre se tourne vers lui et lâche tranquillement :

« Deux autres jardiniers sont partis.

— Vraiment ? Partis où ?

— Dans les forces armées. S'ils incorporent le restant, je ne sais pas ce qui va arriver à ce parc. Il faut quelqu'un pour s'en occuper.

— Ça entraîne pas mal de travail en effet, acquiesça Mowry. Mais je suppose que la guerre vient en premier.

— Ouin. La guerre vient *toujours* en premier. Le Renifleur parlait avec un air de désapprobation prudente. Elle devrait déjà être terminée. Mais elle traîne en longueur. Je me demande parfois si elle finira un jour.

— C'est bien là le problème, fit Mowry en se joignant à son humeur chagrine.

— Les choses ne peuvent aller aussi bien qu'on le prétend, continua le Renifleur sur un ton morbide, autrement la guerre serait déjà terminée. Elle traînerait pas comme ça.

— Personnellement, je crois que ça va très mal. » Mowry hésita, puis continua sur un ton confidentiel : « En fait, je le sais *de source sûre*.

— Vraiment ? Alors ?

— Je ne devrais peut-être pas le dire... mais c'est forcé de se faire jour tôt ou tard.

— Quoi ? insista le Renifleur, consumé par la curiosité.

— Les terribles événements de Shugruma. Mon frère en est revenu ce matin et m'en a parlé.

— Voyons... qu'a-t-il dit ?

— Il a tenté d'y aller pour raisons d'affaires mais il n'a pas pu y entrer. Un cordon de troupes lui a fait faire demi-tour à quarante *den* de la ville. Personne, à part les militaires, les services médicaux ou de récupération, n'a le droit de pénétrer dans le secteur.

— Vraiment ? fit le Renifleur.

— Mon frère dit qu'il a rencontré un gars qui s'est échappé avec les seuls vêtements qu'il avait sur le dos. Ce gars lui a dit que Shugruma est pratiquement rayée de la carte. Pas une pierre n'est restée debout. Trois cent mille morts. Il dit que le spectacle est si horrible que les journalistes n'osent le décrire... en fait, ils se refusent même à le mentionner. »

Regardant fixement devant lui, le Renifleur ne disait rien mais avait l'air épouvanté.

Mowry ajouta quelques touches saisissantes, rumina quelques instants en sa compagnie, puis il partit. Tout ce qu'il avait dit serait répété, il pouvait en être sûr. Un peu plus tard, à huit cents mètres de là, il ferra un autre poisson, un individu aux yeux chassieux et au visage ingrat qui était tout prêt à apprendre le pire.

« Même les journaux n'osent en parler », termina Mowry.

Le Chassieux déglutit péniblement. « Si un unique vaisseau *spakum* peut plonger en lâcher une grosse, une douzaine peuvent faire de même.

— Ouin, c'est vrai.

— En fait, ils auraient pu en lâcher plus d'une, pendant qu'ils y étaient. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

— Peut-être qu'ils faisaient un test. Ils savent maintenant combien c'est facile et ils reviendront avec un *vrai* chargement. Si cela arrive, il ne restera pas grand-chose de Pertane. Il tira sur son oreille droite et lança un petit *tzzk* ! entre ses dents, geste sirien qui signifiait que rien n'allait plus.

— Quelqu'un devrait faire quelque chose, déclara le Chassieux, tout retourné.

— Je vais faire quelque chose, quant à moi, l'informa Mowry. Je vais me creuser un trou très profond, loin dans la campagne. »

Il abandonna l'autre à demi paralysé de frayeur, fit une petite promenade puis attaqua un individu cadavérique qui avait l'air d'un croque-mort en vacances.

« Un ami intime à moi – il est chef de flotte dans la marine spatiale – m’a confié qu’un seul raid spakum avait rendu Gouma complètement inhabitable. Il croit que la seule raison pour laquelle ils n’ont pas infligé le même traitement à Jaimec, c’est parce qu’ils ont l’intention de mettre la main dessus et n’ont évidemment pas envie de se priver des fruits de la victoire.

— Vous croyez cela ? demanda l’Embaumeur.

— On ne sait trop que croire quand le gouvernement vous dit une chose et que l’expérience le contredit si tristement. De toute façon, ce n’est qu’une opinion personnelle. Mais il est dans la marine spatiale, et il sait des choses que nous ignorons.

— Les autorités ont affirmé que les flottes spakums ont été détruites.

— Ouin, et elles le disaient encore quand la bombe s’est abattue sur Shugruma, lui rappela Mowry.

— Exact, exact... je l’ai sentie quand elle a éclaté. Chez moi, deux vitres se sont brisées, et une bouteille de *zith* est tombée de la table. »

Au milieu de l’après-midi, il avait débité à trente personnes l’histoire des désastres de Shugruma et de Gouma, plus un certain nombre de craintes prétendues de première main à propos de guerre bactériologique et autres horreurs à venir. Ils ne pourraient emprisonner une tornade. Dans la soirée, ils seraient mille à connaître les déprimantes nouvelles.

À l’heure prévue, il appela Skriva. « Alors ?

— J’ai le formulaire. Tu as l’argent ?

— Ouin.

— Paiement avant demain. On se retrouve au même endroit que la dernière fois ?

— Nin, dit Mowry. Il n’est guère sage de laisser se créer des habitudes. Allons ailleurs.

— Où ?

— Il y a un certain pont où tu as reçu quelque chose. La cinquième borne au sud de celui-ci.

— Ce n’est pas plus mal. Tu veux y aller tout de suite ?

— Il faut que je récupère ma voiture. Ça me prendra un certain temps. Sois là à la dix-neuvième heure. »

James Mowry atteignit la borne à l’heure dite et découvrit Skriva qui l’attendait. Il lui tendit l’argent, prit le formulaire de transfert et l’examina soigneusement. Un regard suffit pour se rendre compte qu’il lui était quasi impossible de le copier. C’était un document aussi richement gravé qu’un billet de grande valeur. Sur Terra on pourrait s’en charger, mais il était, quant à lui, incapable de le reproduire... même à l’aide des différents appareils de faussaire qui se trouvaient dans la caverne.

Le formulaire avait déjà été utilisé, il était daté de trois semaines, et il avait, de toute évidence, été subtilisé aux archives de la prison. Il demandait le transfert au Kaïtempi d'un prisonnier nommé Mabin Garud, mais il y avait encore assez de place pour une dizaine de noms. La date, le nom et le matricule du prisonnier avaient été tapés à la machine. La signature était à l'encre.

« Maintenant qu'on l'a, le pressa Skriva, qu'est-ce qu'on va en faire ?

— On ne peut pas l'imiter, lui apprit Mowry. La tâche est trop difficile et prendrait trop de temps.

— Tu veux dire qu'on ne peut pas s'en servir ? Skriva marquait une déception coléreuse.

— Je n'ai pas dit ça.

— Alors, qu'est-ce que tu veux dire ? Est-ce que je donne ses vingt mille tickets à ce type, ou est-ce que je lui fais avaler son formulaire ?

— Tu peux le payer. Mowry étudia à nouveau le formulaire. Je crois que si j'y travaille ce soir, je pourrai effacer la date, le nom et le numéro. La signature ne bougera pas.

— C'est risqué. C'est facile de repérer les traces d'effacement.

— Pas avec moi. Je sais glacer le papier après. Le plus difficile sera de restaurer les filigranes brisés. Il réfléchit un instant, puis : Mais ce ne sera pas nécessaire. Il y a des chances pour que les nouveaux caractères remplissent les blancs. Je doute qu'ils passent le formulaire au microscope.

— S'ils ont des soupçons, ils s'empareront d'abord de nous, lui fit remarquer Skriva.

— J'ai besoin d'une machine à écrire. J'en achèterai une dans la matinée.

— Je peux t'en avoir une pour ce soir, offrit Skriva.

— Vraiment ? À quelle heure ?

— Vers la vingt et unième heure.

— Elle est en bon état ?

— Ouin, elle est pratiquement neuve. »

Mowry lui jeta un coup d'œil.

« Je suppose que ça ne me regarde pas, mais je ne peux m'empêcher de me demander à quoi peut bien te servir une machine à écrire.

— Elle est à vendre. Je vends des tas de choses.

— Des choses que tu as trouvées, comme ça ?

— C'est ça, fit Skriva en souriant, imperturbable.

— Oh, pourquoi pinailler ? Apporte-la. À la vingt et unième heure. »

Skriva s'éloigna. Lorsqu'il eut disparu, Mowry pénétra à son tour dans la ville. Il mangea puis revint à la borne. Skriva ne tarda pas à reparaitre et lui donna la machine.

Mowry déclara : « Je veux le nom complet de Gurd et de ses deux compagnons. Il va aussi falloir que tu te débrouilles pour trouver leur

numéro matricule. C'est faisable ?

— Je les ai déjà. » Skriva sortit de sa poche un bout de papier et le lut tandis que Mowry prenait des notes.

« Est-ce que tu as aussi appris à quelle heure le Kaïtempi vient les chercher ?

— Ouin. Toujours entre la quinzième et la seizième heure. Jamais plus tôt. Rarement plus tard.

— Est-ce que tu pourras savoir demain à midi si Gurd et les autres seront toujours en prison ? Il faut qu'on le sache : on serait dans le pétrin si on venait demander des prisonniers qui auraient été emmenés cet après-midi.

— Je pourrai vérifier demain matin. Le visage de Skriva se durcit. Tu as l'intention de les libérer dès *demain* ?

— Il faut le faire ou ne pas le faire. Plus on attend, plus le Kaïtempi risque de nous battre de vitesse. Pourquoi pas demain, *hi* ?

— Oh, rien... je ne comptais pas que ça soit si tôt.

— Pourquoi ? demanda Mowry.

— Je croyais qu'il faudrait plus de temps pour tout organiser.

— Il n'y a pas grand-chose à organiser. On a dérobé un ordre de réquisition. On le modifie et on demande le transfert de trois prisonniers. Soit on s'en tire, soit on ne s'en tire pas. Si oui, tant mieux. Sinon, on rafale les premiers et on court très vite.

— Ça a l'air trop facile, avec toi, lui objecta Skriva. On n'a que ce formulaire. Si ça ne suffit pas...

— Ça ne suffira pas, je peux d'ores et déjà te l'annoncer. Il y a une chance sur dix qu'ils s'attendent à des visages familiers et soient surpris par les nôtres. Il faudra compenser d'une manière ou d'une autre.

— Comment ?

— Ne t'inquiète pas, on y arrivera. Est-ce que tu peux nous trouver deux assistants ? Ils n'auront qu'à rester assis dans les voitures, garder leur clapet fermé et avoir l'air de durs. Je les paierai cinq mille guilders chacun.

— Cinq mille chacun ? Pour ça, je pourrais te recruter un régiment. Ouin, j'en trouverai deux. Mais je ne garantis pas leur valeur en cas de bagarre.

— Ça ne fait rien, du moment qu'ils sont moches comme des poux. Attention, je ne veux pas dire le genre de durs du Café Susun, vu ? Il faut qu'ils ressemblent à des agents du Kaïtempi. Il donna un coup de coude à son interlocuteur. Ça s'applique aussi à toi. Quand viendra le moment d'agir, je veux vous voir tous les trois propres comme des sous neufs, en complet bien repassé, la cravate bien nouée. Je veux qu'on croie que vous allez à une noce. Si vous ne me suivez pas là-dessus, ne comptez pas sur moi et faites vos petites acrobaties tout

seuls. Je ne veux pas essayer de tromper les gardes avec trois espèces de clodos.

— Peut-être que tu voudrais aussi qu'on se recouvre de bijoux à la mode, suggéra Skriva, sarcastique.

— Un diamant au doigt vaut mieux qu'une tache sur la veste, répartit Mowry. Mieux vaut être bichonnés que ressembler à des vagabonds. On peut s'en tirer à l'épate parce que ces agents secrets sont vêtus de manière voyante. Il attendit un commentaire, qui ne vint pas. De plus, ces deux assistants ont plutôt intérêt à être des individus en qui tu puisses ensuite avoir confiance... autrement, ils prendront les cinq mille guilders et cinq mille autres du Kaïtempi en te trahissant. »

Skriva se trouvait là en terrain sûr. Il arbora un vilain sourire et promit : « S'il y a une chose que je peux te garantir, c'est qu'aucun des deux ne dira un mot. »

Cette assurance avait un sous-entendu sinistre, mais Mowry laissa passer. « Finalement, on aura besoin de deux dynos. On ne peut pas se servir des nôtres si on ne change pas les plaques. Des idées ?

— Faucher une paire de dynos est aussi facile que de prendre un quart de *zith*. Le problème, c'est de les conserver assez longtemps. Plus on les garde, plus on risque de se faire piquer par quelque patrouille minable qui n'a rien de mieux à faire.

— Autant limiter le plus possible leur utilisation, lui dit Mowry. Pique-les le plus tard possible. On garera les nôtres dans le terrain qui se trouve de l'autre côté du pont d'Asako. Quand on quittera la prison, on y foncera et on changera de bagnoles.

— Ouin, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, acquiesça Skriva.

— Très bien. J'attendrai à la porte est du parc municipal, demain à la quatorzième heure. Tu arrives avec les deux voitures et les deux assistants et vous me ramassez. »

À ce stade, Skriva se montra curieusement nerveux. Il s'agita, ouvrit la bouche, la referma.

Mowry, qui l'observait avec étonnement, lui demanda : « Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux tout arrêter ? »

Skriva rassembla ses idées et lâcha : « Écoute, Gurd n'a aucune importance pour toi. Les autres en ont encore moins. Mais tu payes la grosse somme et tu prends un gros risque pour les sortir du violon. Ça ne tient pas debout.

— Il y a des tas de choses qui ne tiennent pas debout. Cette guerre ne tient pas debout... mais on y est jusqu'au cou.

— La peste soit de la guerre ! Elle n'a rien à voir là-dedans.

— Elle a tout à y voir ! le contredit Mowry. Je n'aime pas la guerre, comme des tas d'autres gens. Si on botte suffisamment le cul du gouvernement, il ne va pas aimer ça non plus.

— Oh, alors c'est ça que tu veux ? Skriva le considéra avec une surprise non feinte. Tu harcèles les autorités ?

— Des objections ?

— Je m'en fiche complètement » lui apprit Skriva, et il ajouta vertueusement : « La politique, c'est un sale truc. Tous ceux qui s'en mêlent sont dingues. On finit toujours par se faire offrir un enterrement gratuit.

— Ça sera le mien, pas le tien.

— Ouin, c'est pour ça que je m'en fiche ! » Manifestement soulagé, Skriva termina : « Demain, au parc.

— À l'heure. Si tu es en retard, je n'y serai plus. »

Comme auparavant, James Mowry attendit que l'autre eût disparu avant de retourner en ville. C'était pratique, songea-t-il, que Skriva eût une mentalité de criminel. Il ne pouvait lui venir à l'esprit que les criminels étaient différents des traîtres.

Les gens de l'acabit de Skriva vendraient leur propre mère au Kaïtempi... pas par patriotisme, mais pour cinq mille guilders. Ils vendraient Mowry de la même manière et empocheraient l'argent avec un gros rire. Tout ce qui les empêchait de le trahir dans les grandes largeurs, c'est le fait qu'ils admettaient bien volontiers qu'on n'inonde pas sa propre mine d'or.

S'il avait voitures et assistants, Skriva serait à l'heure le lendemain. Il pouvait en être sûr.

À la quatorzième heure précise, une grosse dyno noire s'arrêta à la porte est, prit Mowry et s'éloigna en gémissant. Une autre dyno, plus ancienne et légèrement cabossée, suivait à quelques mètres.

Assis au volant de la première voiture, Skriva avait l'air plus net et respectable que Mowry l'eût imaginé possible. Skriva fleurait même une légère senteur dont il semblait assez embarrassé. Le regard fermement fixé devant lui, d'un pouce manucuré il désigna par-dessus son épaule un personnage pareillement récuré et parfumé assis sur le siège arrière.

« Voici Lithar. C'est le *wert* le plus malin de tout Jaimec. »

Mowry tourna la tête et lui accorda un petit hochement poli. Lithar le paya en retour d'un regard inexpressif. Reportant son attention sur le pare-brise, Mowry se demanda ce que diable pouvait bien être un *wert*. Il n'avait jamais entendu ce mot auparavant et il n'osait s'enquérir de son sens. C'était peut-être plus qu'un idiotisme local – par exemple un mot d'argot né pendant ses années d'absence. Il serait peu sage d'admettre son ignorance.

« Celui qui est dans l'autre voiture s'appelle Brank, » reprit Skriva. « C'est un *wert* chauffé au rouge, lui aussi. C'est le bras droit de Lithar. Pas vrai, Lithar ? »

Le *wert* le plus malin de tout Jaimec répondit par un grognement. Il fallait lui accorder qu'il correspondait parfaitement au type hargneux de l'agent du Kaïtempï. Sous ce rapport, Skriva avait bien choisi.

Progressant par une série de petites ruelles, ils atteignirent une grande artère et se retrouvèrent bloqués par un long convoi bruyant de half-tracks bondés de fantassins. Ils durent s'arrêter et attendre. Le convoi continua de défiler ; Skriva se mit à jurer à mi-voix.

« Ils bayent aux corneilles comme des nouveaux venus, fit observer Mowry. Ils doivent juste arriver.

— Ouin, de Diracta, lui apprit Skriva. Six transports de troupes ont atterri ce matin. On raconte qu'il y en a dix qui sont partis et que seuls six sont parvenus à bon port.

— Vraiment ? Ça ne va pas bien, s'ils dépêchent de nouvelles forces à Jaimec en dépit de pertes importantes.

— Rien ne va bien, à part une pile de guilders deux fois plus haute que moi, opina Skriva. Il jeta un regard enflammé aux half-tracks grondants. S'ils nous retardent encore, on sera encore là quand deux ballots se mettront à gueuler pour leur voiture. Les flics nous trouveront en train de les attendre.

— Et alors ? fit Mowry. Tu as la conscience tranquille, n'est-ce pas ? »

Skriva répondit à cela par un regard d'écoeurement complet. La procession de véhicules militaires finit par s'achever. La voiture bondit en avant en s'engageant impatiemment sur la route, puis elle prit de la vitesse.

« Du calme, lui conseilla Mowry. Inutile de se faire agrafer à cause d'une infraction mineure. »

À une courte distance de la prison, Skriva se plaça contre le trottoir et se gara. L'autre dyno s'arrêta juste derrière. Il se retourna vers Mowry. « Avant de continuer, jetons un coup d'œil à ce formulaire. »

Mowry le sortit de sa poche et le lui donna. Skriva s'absorba dedans, parut satisfait et le tendit à Lithar. « Il me semble parfait. Qu'est-ce que t'en penses ? »

Lithar y jeta un coup d'œil impassible. « Soit ça va, soit ça ne va pas. On le saura très bientôt. »

Percevant quelque chose de sinistre dans cette remarque, Skriva dit à Mowry : « On doit rentrer, présenter ce formulaire et attendre qu'on nous amène les prisonniers, *hi* ? »

— Correct.

— Et si ça ne suffit pas, si on nous demande de prouver notre identité ?

— Je peux prouver la mienne.

— Ouin ? Comment ?

— Peu importe, tant que ça les convainc, dit Mowry, évasif. Quant à toi, fixe ça à l'intérieur de ta veste, et montre-le si nécessaire. Il lui passa l'insigne de Sagramatholou. »

Skriva le manipula d'un air surpris et lui demanda :

« Où as-tu eu ça ? »

— C'est un de leurs agents qui me l'a donné. J'ai des influences, vu ?

— Tu t'imagines que je vais te croire ? Aucun *soko* du Kaïtempi ne risquerait de...

— Le malheureux a expiré, ajouta Mowry. Les morts se montrent très coopératifs, ainsi que tu l'as peut-être déjà remarqué.

— Tu l'as tué ?

— Espèce de fouinard !

— Ouin, qu'est-ce que ça peut faire ? s'immisça Lithar. Tu perds du temps. Allons-y et finissons-en... ou bien laissons tomber et rentrons

chez nous. »

Ainsi encouragé, Skriva repartit. Maintenant qu'il s'agissait de s'engager pour de bon, sa nervosité devenait évidente. Mais il était trop tard pour battre en retraite. La prison était maintenant en vue, ses grandes portes d'acier encastrées dans ses hauts murs de pierre. Les deux voitures roulèrent jusqu'à la porte et s'arrêtèrent. Mowry sortit. Skriva suivit le mouvement, les lèvres pincées, résigné.

Mowry appuya sur le bouton de la sonnette. Un portillon s'ouvrit dans la grande porte en émettant des cliquetis métalliques. Un garde armé les regarda d'un air inquisiteur.

« Kaïtempi. Nous venons chercher des prisonniers », annonça James Mowry avec l'arrogance appropriée.

Après un coup d'œil rapide vers les voitures arrêtées et leurs occupants *werts*, le garde leur fit signe d'entrer, referma la porte et rabattit une lourde barre. « Vous êtes un peu en avance, aujourd'hui.

— Ouin, on a beaucoup à faire. On est pressés.

— Par ici. »

Ils suivirent le garde à la file, Skriva venant en dernière position, une main dans la poche. Le garde les mena jusqu'au bâtiment administratif, dans un couloir, de l'autre côté d'un portail barricadé, et enfin dans une petite pièce où un Sirien corpulent et morose était assis derrière un bureau. Sur celui-ci, une petite plaque, bien en évidence, annonçait : *Commandant Tornik*.

« Nous venons chercher trois prisonniers pour un interrogatoire immédiat, » dit Mowry sur un ton très officiel. « Voici l'ordre de réquisition, commandant. Le temps nous presse et nous vous serions obligés de bien vouloir faire au plus vite. »

Tornik fronça les sourcils devant le formulaire mais ne l'examina pas de près. Il appela un numéro intérieur et donna ordre que les trois prisonniers soient amenés à son bureau. Puis il se carra dans son fauteuil et considéra les visiteurs avec une absence totale d'expression.

« Je ne vous reconnais pas.

— Bien sûr, commandant. Il y a une raison.

— Vraiment ? Quelle raison ?

— Il est à craindre que ces prisonniers ne soient bien plus que des criminels ordinaires. Nous avons quelques raisons de les soupçonner d'appartenir à une armée révolutionnaire, le *Dirac Angestun Gesept*. Ils seront donc interrogés par les Renseignements militaires en même temps que par le Kaïtempi. Je suis le représentant des RM.

— Ah oui ? fit Tornik. Les RM ne sont jamais venus ici auparavant. Puis-je connaître votre identité ? »

Mowry sortit ses papiers et les lui tendit. Tout n'allait pas aussi vite ni aussi tranquillement qu'il l'avait espéré. Il pria pour que les prisonniers apparaissent rapidement et que tout soit fini. De toute

évidence, Tornik était du genre qui aime occuper le temps d'attente au maximum.

Après un examen rigoureux, Tornik lui rendit ses papiers et commenta : « Colonel Halopti, ceci est quelque peu irrégulier. L'ordre de réquisition est en règle, mais je suis censé ne transférer les prisonniers qu'à une escorte du Kaïtempi. C'est une règle stricte qui ne peut être violée, même en ce qui concerne une autre branche des forces de sécurité.

— Cette escorte *appartient* au Kaïtempi » répondit Mowry. Il jeta un regard flamboyant à Skriva qui semblait rêver debout. Skriva s'éveilla, ouvrit sa veste et révéla son insigne. Mowry ajouta : « On m'a fourni trois agents, car il paraît que leur présence est nécessaire.

— Ouin, c'est exact. » Tornik ouvrit un tiroir de son bureau et sortit un reçu qu'il remplit en recopiant les détails du formulaire de transfert. Lorsqu'il eut fini, il se plaignit encore : « Je crains de ne pouvoir accepter votre signature, colonel. Seul un représentant du Kaïtempi peut signer un reçu.

— Je vais le signer, avança Skriva.

— Mais vous n'avez qu'un insigne et pas une carte en plastique, s'entêta Tornik. Vous n'êtes qu'un subalterne. »

Mowry s'interposa. « Il appartient au Kaïtempi et il est temporairement sous mes ordres. Je suis officier, quoique n'étant point du Kaïtempi.

— Ouin, en effet, mais...

— Le reçu doit être donné par le Kaïtempi, et par un officier. La condition sera donc remplie si nous signons tous les deux. »

Tornik réfléchit et admit que cela observait les termes de la règle à la lettre. « Ouin, il faut respecter le règlement. Signez tous les deux. »

La porte s'ouvrit alors et Gurd et ses compagnons entrèrent en traînant les pieds dans un bruit métallique dû à leurs menottes. Un garde les suivait, qui sortit une clé et déverrouilla les menottes qu'il emporta. Gurd, la mine épuisée et hagarde, gardait les yeux fixés sur le sol avec une expression hargneuse. L'un des autres, acteur compétent, considéra tour à tour Tornik, Mowry et Skriva. Le troisième sourit d'un air de surprise béate, jusqu'à ce que Skriva montre les dents. Le sourire s'évanouit alors. Heureusement, ni Tornik ni le planton ne remarquèrent cet aparté.

Mowry signa le reçu d'un paraphe confiant ; Skriva apposa au-dessous un petit gribouillis rapide. Les trois prisonniers ne bougeaient pas, Gurd toujours morose, le deuxième renfrogné, le troisième ayant exagérément l'air de pleurer une tante très riche. Le numéro trois, décida Mowry, était un bel imbécile qui se frayait au plus vite un chemin vers une tombe accueillante.

« Merci, commandant. » Mowry se retourna vers la porte. « Allons-

y ! »

D'une voix scandalisée, Tornik s'exclama : « Quoi ! sang menottes, colonel ? Vous n'en avez pas pris avec vous ? »

Gurd se raidit ; le numéro deux serra les poings ; le numéro trois était prêt à se pâmer. Skriva remit sa main dans la poche et concentra son attention sur le planton.

Regardant ses compagnons, Mowry déclara : « Nous avons des bracelets de chevilles fixés au plancher des voitures. Méthodes des R.M., commandant. » Il sourit avec un air entendu. « Un prisonnier s'enfuit sur ses pieds, pas sur ses mains.

— Ouin, c'est vrai » admit Tornik.

Ils sortirent en suivant le garde qui les avait amenés, Skriva et Mowry derrière les prisonniers. Le couloir, le portail, la porte principale et la cour. Des gardes armés patrouillant sur le mur les considéraient avec indifférence. Cinq paires d'oreilles guettaient un cri de fureur et des pas précipités venant du bâtiment administratif ; cinq corps se tendaient, prêts à abattre le garde et à foncer vers la porte de sortie.

Ils atteignirent le mur, le garde saisit la barre du portillon... et la sonnette extérieure retentit. Ce son soudain, inattendu, fit craquer leurs nerfs. Le pistolet de Skriva sortit à moitié de sa poche. Gurd fit un pas vers le garde, la mine menaçante. L'Acteur bondit comme s'il venait d'être piqué. L'Imbécile ouvrit la bouche pour émettre un glapissement de frayeur, le transforma en gargouillis lorsque Mowry lui écrasa le pied.

Seul, le garde demeura impassible. Le dos tourné vers eux, incapable de voir leurs réactions, il fit glisser la barre, tourna le bec-de-cane et ouvrit la porte. De l'autre côté, se tenaient quatre individus en civil à l'air peu amène.

L'un d'eux déclara sèchement : « Kaïtempi. Nous venons chercher un prisonnier. »

Pour une raison qu'il était sans doute le plus habilité à connaître, le garde ne trouva rien d'extraordinaire à ce que deux groupes se succèdent aussi rapidement. Il fit signe d'entrer aux quatre agents secrets et maintint la porte ouverte pour que les premiers arrivants puissent sortir. Les nouveaux venus ne se dirigèrent pas immédiatement vers le bâtiment administratif de l'autre côté de la cour. Ils firent quelques pas dans cette direction, s'arrêtèrent comme d'un commun accord et contemplèrent Mowry et les autres qui les croisaient. Ce furent l'air échevelé des prisonniers et l'angoisse chronique peinte sur le visage de l'Imbécile qui attirèrent leur attention.

Alors que la porte venait de se refermer, Mowry, qui était le dernier, entendit un agent secret demander au garde d'une voix autoritaire :

« Qui c'est, ceux-là, *hi* ? »

Il ne put percevoir la réponse, mais la question suffisait largement.

« Foncez ! lança Mowry. Courez ! »

Ils piquèrent un sprint jusqu'aux voitures, aiguillonnés par l'attente de gros ennuis. Un troisième engin se trouvait maintenant derrière les leurs – une grosse dyno laide au volant de laquelle il n'y avait personne. Lithar et Brank les regardaient arriver avec anxiété et ouvrirent les portières.

S'engouffrant dans la dyno de tête, Skriva lança son moteur tandis que Gurd plongeait dans la portière arrière et se jetait pratiquement sur les genoux de Lithar. Derrière, les autres s'empilèrent dans la voiture de Brank.

Mowry s'adressa en haletant à Skriva : « Attends un instant ; je vais voir si je peux faucher la leur... ça les retardera. »

Sur ce, il se précipita vers la troisième voiture et tira frénétiquement sur la poignée. Elle refusa de bouger. C'est alors que s'ouvrit la porte de la prison ; quelqu'un s'écria : « Halte ! Halte ou nous... » Le bras de Brank jaillit de par la vitre baissée et lâcha quatre coups de pistolet rapides vers la porte. Il la rata, mais cela suait pour forcer l'excité à se mettre à l'abri. Mowry fonça vers la dyno de tête et s'abattit à côté de Skriva.

« Cette satanée machine est fermée. Filons d'ici ! »

La voiture bondit en avant et s'engagea sur la route. Brank accéléra derrière eux. Mowry observa par la lunette arrière et aperçut plusieurs silhouettes qui surgissaient de la prison et perdaient de précieuses secondes à trafiquer la dyno avant d'entrer dedans.

« Ils nous suivent, annonça-t-il à Skriva. Ils vont s'égosiller en utilisant la radio.

— Ouin, mais ils ne nous tiennent pas encore. »

Gurd demanda : « Est-ce que personne n'a apporté un flingue de plus ?

— Prends le mien » répondit Lithar en le lui tendant. Le caressant dans sa main avide, Gurd eut un sourire mauvais. « Tu veux pas qu'on te prenne avec, *hi* ? Plutôt moi que toi, *hi* ? Tu es le *wert* type, *hi* ?

— Ta gueule ! grogna Lithar.

— C'est toi qui me dis de la fermer ? râla Gurd. Sa voix était empâtée, comme si son palais était déformé. Il se fait du fric avec moi, autrement il serait pas là. Il serait tranquillement chez lui en train de faire l'inventaire de son stock de *zith* illégal pendant que le Kaïtempi me serrerait le kiki. Et il me dit de la fermer ! Il se pencha en avant et tapota l'épaule de Mowry du canon de son pistolet. Combien il gagne pour ça, Mashambigab ? Combien tu lui donnes...

Il oscilla dangereusement et se rattrapa à quelque chose au moment où la voiture prenait un virage sur les chapeaux de roues, filait dans

une rue plus étroite, tournait brutalement à droite puis à gauche. La voiture de Brank prit le premier tournant à la même vitesse, puis à droite, mais pas à gauche ; elle continua tout droit et disparut. Ils empruntèrent une ruelle à sens unique et retombèrent sur la rue suivante. Aucun signe de leurs poursuivants.

« On a perdu Brank, annonça Mowry à Skriva. On dirait aussi qu'on a lâché le Kaïtempi.

— On peut parier qu'ils poursuivent Brank. Ils étaient plus près de lui et il a bien fallu qu'ils chassent quelqu'un quand on s'est séparés. Ça nous convient, non ? »

Mowry demeura silencieux.

« Un sale *wert* qui me dit de la fermer, à moi ! » grommela Gurd.

Ils zigzaguerent encore dans une douzaine de ruelles sans rencontrer de voitures alertées par radio. Alors qu'ils négociaient le dernier virage – là où se trouvaient leurs propres voitures – en faisant hurler leurs pneus, une détonation retentit à l'arrière. Mowry tourna la tête, convaincu qu'un véhicule noir les talonnait. Rien derrière. Lithar gisait sur le côté, apparemment endormi. Un trou bien net était foré au-dessus de son oreille ; il en suintait un filet de sang violet.

Gurd sourit à Mowry d'un air affecté et déclara : « C'est lui qui se tait, maintenant, et pour de bon.

— *Maintenant* on se balade avec un cadavre ! se plaignit Mowry. Comme si on n'avait déjà pas assez d'ennuis. À quoi servait... »

Skriva l'interrompt. « Quels tireurs d'élite, ces types du Kaïtempi ! Dommage qu'ils aient eu Lithar... C'était le plus brave *wert* de tout Jaimec. »

Il freina sec, sauta à terre, traversa le terrain vague au pas de course et monta dans la dyno. Gurd le suivit, le pistolet au poing, sans s'inquiéter qu'on pût le voir.

Mowry s'arrêta à côté de sa portière tandis que l'engin démarrait. « Et Brank ?

— Et Brank ? lui fit écho Skriva.

— Si on se barre tous les deux, il va arriver ici et ne pourra pas changer de voiture.

— Quoi ! dans une ville qui regorge de dynos ? » Il fit avancer sa voiture. Brank n'est pas là. « Tant pis pour lui. Qu'il règle ses propres problèmes. On se barre là où on sera tranquilles, pendant qu'il est encore temps. Suis-nous ! »

Sur ce, il démarra. Mowry lui laissa quatre cents mètres d'avance, puis le suivit, la distance les séparant augmentant petit à petit. Devait-il laisser Skriva le mener à un nouveau repaire ? À quoi bon les suivre dans un trou à rats ? L'affaire de la prison avait été réalisée, et il était parvenu à son but en créant une belle échauffourée. Pas de *wert* à payer : Brank avait disparu, et Lithar était mort. S'il voulait

recontacter Gurd et Skriva, il pouvait utiliser le numéro de téléphone ; si, comme il était possible, celui-ci était désormais périmé, il pouvait toujours utiliser leur boîte à lettres secrète au pied de la borne.

D'autres considérations le poussaient également à laisser momentanément les deux frères de côté. D'une part, l'identité du colonel Halopti ne vaudrait pas tripette après que les autorités aient passé quelques heures de fièvre à remonter la filière hiérarchique pour en établir l'inexistence. Dans la soirée, sans doute. Une fois de plus, Pertane devenait trop brûlante pour James Mowry ; mieux valait filer avant qu'il ne soit trop tard.

D'autre part, il avait du retard dans ses rapports et sa conscience lui en voulait de ne pas en avoir fait la dernière fois. S'il n'en envoyait pas un rapidement, il risquait de ne plus jamais pouvoir transmettre. Et Terra avait le droit de recevoir quelques informations.

L'autre voiture avait maintenant disparu dans le lointain. Il tourna à droite et revint vers la ville. Il remarqua aussitôt un net changement d'atmosphère. Il y avait beaucoup plus de policiers dans la rue, et leur nombre s'était maintenant augmenté de troupes armées. Les voitures de patrouille pullulaient comme des mouches, quoiqu'aucune ne jugeât utile de l'arrêter et de le questionner. Sur les trottoirs, il y avait moins de piétons que d'habitude, et ceux-ci se pressaient avec une mine furtive, craintive, morose ou égarée.

Mowry stoppa dans une rue commerçante et se laissa aller dans son siège comme s'il attendait quelqu'un en observant ce qui se passait dans la rue. Les policiers, en uniforme et en civil, allaient par deux. Les fantassins étaient par six. Leur seule occupation semblait être de fixer tous les gens qu'ils croisaient, d'arrêter quiconque ne leur revenait pas, de le questionner et de le fouiller. Ils prêtaient aussi tout particulièrement attention aux voitures dont ils étudiaient les occupants et les plaques minéralogiques.

Pendant tout le temps où Mowry ne bougea pas, lui et sa voiture furent ainsi examinés une bonne vingtaine de fois. Il le souffrit avec un air d'indifférence totale, et il passa la revue avec succès, car personne ne l'interrogea. Mais cela ne pouvait durer éternellement ; quelqu'un de plus zélé allait lui tomber dessus, ne fût-ce que parce que les autres ne l'avaient pas fait. Il tentait le diable en restant à cet endroit.

Il s'éloigna donc en conduisant avec précaution pour éviter d'attirer l'attention des nombreux véhicules de patrouille. Quelque chose avait lâché, pas le moindre doute ; c'était inscrit sur tous ces visages sinistres. Il se demanda si le gouvernement avait été forcé d'admettre une série de défaites au cours de la guerre spatiale. À moins que deux ou trois bureaucrates trop haut placés n'aient tenté d'ouvrir les colis qu'il avait expédiés et ne se soient éparpillés au plafond et contre les

murs, créant ainsi une terrible vague de panique parmi les autorités. Une chose de sûre : la récente évasion ne pouvait être seule responsable de cet état de choses, bien qu'elle ait pu en être le détonateur.

Il s'avança lentement dans le quartier vétuste où était située sa chambre, résolu à récupérer ses affaires et à vider les lieux au plus vite. Comme de coutume, quelques oisifs badaudaient au coin de la rue et contemplèrent Mowry qui passait. Mais il y avait en eux quelque chose qui n'allait pas. Leurs vêtements dépenaillés et leur attitude décontractée leur donnaient superficiellement l'allure de clochards, mais ils étaient un peu trop bien nourris et leur regard était un peu trop hautain.

Ses poils se hérissèrent sur sa nuque et il sentit un frisson lui descendre le long de l'échine ; mais il continua à rouler comme si de rien n'était. Contre un lampadaire, s'appuyaient deux individus musclés sans veste ni cravate ; non loin de là, quatre autres « étayaient » un mur. Il y en avait six en train de bavarder à côté d'un antique camion décati garé en face de la maison où il avait sa mansarde. Trois autres étaient postés dans le couloir. Chacun d'eux lui accorda un long regard glacial tandis qu'il passait avec un air de totale indifférence.

Toute la rue avait été investie, bien qu'on eût dit qu'ils ne possédaient pas son signallement exact. Il pouvait très bien se tromper en raison de son imagination trop vive, mais son instinct lui disait que la ville était entièrement quadrillée. Sa seule chance d'évasion, c'était de continuer à rouler sans s'arrêter, en manifestant un manque d'intérêt absolu. Il n'osa regarder sa maison de plus près pour découvrir une explosion apparente dans le style de celle de Radine ; cette curiosité pouvait suffire à les mettre en branle.

Il compta en tout plus de quarante costauds qui flânochaient dans le coin en faisant de leur mieux pour avoir l'air désœuvré. Il arrivait au bout de la rue lorsque quatre d'entre eux sortirent d'un porche et se dirigèrent vers le bord du trottoir. Leur attention était fixée sur lui, leur attitude révélant qu'ils allaient le stopper par principe.

Il freina aussitôt auprès de deux autres qui étaient accroupis sur le pas d'une porte. Il fit descendre la vitre et sortit la tête. L'un de ceux qui étaient assis se leva et vint jusqu'à lui.

« Pardon, s'excusa Mowry. On m'a dit de prendre la première à droite et la seconde à gauche pour retrouver la route d'Asako. Et j'arrive ici. J'ai dû me tromper à un moment donné.

— Où on vous a dit ça ?

— Près des baraquements de la milice.

— Il y a des gens qui ne connaissent même pas leur droite et leur gauche, grinça le personnage. Ç'aurait dû être la première à gauche et

la deuxième à droite... ensuite encore à droite après le pont d'Asako.

— Merci. On se perd facilement dans une si grande ville.

— Ouin, surtout quand un idiot se trompe de côté ! »

L'informateur retourna à son pas de porte et se rassit ; il n'avait pas eu le moindre soupçon.

De toute évidence, ils ne guettaient pas quelqu'un de facilement reconnaissable... ou, du moins, quelqu'un qui ressemblait exactement au colonel Halopti. Il se pouvait aussi qu'ils en veuillent à un personnage tout aussi recherché qui avait le malheur d'habiter dans cette rue. Mais il n'osait tenter le coup en retournant dans sa chambre.

Devant lui, les quatre gaillards qui attendaient sur le bord du trottoir s'étaient réappuyés contre le mur, trompés par la conversation de Mowry avec leurs collègues. Ils feignirent de l'ignorer lorsqu'il passa devant eux. Il tourna à droite et accéléra joyeusement ; mais il lui restait pas mal de chemin à parcourir et la ville était devenue un piège gigantesque.

À la limite de la ville, une voiture de patrouille lui fit signe de s'arrêter. Pendant un instant, il délibéra sur la nécessité d'obéir ; puisque le bluff avait déjà marché, il pouvait en être de même une nouvelle fois. D'autre part, se tailler à toute allure serait se trahir, et toutes les voitures de police du coin se lanceraient à ses trousses.

La voiture se plaça à côté de lui et l'agent assis à côté du chauffeur baissa sa vitre. « Où allez-vous ?

— À Palmare, répondit Mowry en nommant un village situé à vingt *den* au sud de Pertane.

— Ça, c'est ce que vous croyez. Vous n'écoutez donc pas les nouvelles ?

— Je n'ai pas écouté la radio depuis ce matin. J'ai même eu trop à faire pour prendre un véritable repas. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Toutes les sorties sont bloquées. Personne ne peut quitter la ville sans un permis de l'armée. Vous avez intérêt à faire demi-tour pour vous informer. Ou bien acheter un journal du soir. »

La vitre se releva et la voiture s'éloigna à toute vitesse en gémissant. James Mowry la regarda partir avec des sentiments mitigés. Il ressentait de nouveau les mêmes émotions qu'un animal traqué.

Il tourna un peu et finit par découvrir un kiosque qui possédait les dernières éditions, dont l'encre n'était pas encore sèche. Il se gara, descendit et acheta un numéro, puis s'assit et parcourut les grands titres.

PERTANE SOUS LA LOI MARTIALE

INTERDICTION DE LA CIRCULATION :
LE MAIRE DÉCLARE QUE LA POPULATION
TIENDRA BON

MESURES DRACONIENNES À L'ENCONTRE DU DIRAC ANGESTUN GESEPT

LA POLICE SUR LA PISTE DES EXPÉDITEURS DE BOMBES

ÉVASION SPECTACULAIRE : 2 MORTS, 2 PRISONNIERS

Il lut rapidement le court article qui suivait ce dernier titre. Le corps de Lithar avait été découvert, et le Kaïtempi s'était attribué le mérite de sa mort. Ce qui faisait, en quelque sorte, de Skriva un prophète ; l'Imbécile avait été abattu, et Brank et son compagnon capturés vifs. Les deux survivants avaient confessé appartenir à un mouvement révolutionnaire. On ne mentionnait pas la disparition des autres, et l'on taisait l'existence du faux colonel Halopti.

Les autorités avaient probablement censuré quelques articles en vue de donner aux évadés un sentiment trompeur de sécurité. Eh bien, désormais, il devrait éviter de montrer ses papiers à tout flic ou agent du Kaïtempi. Mais il ne pouvait les remplacer par des documents plus appropriés. Les seuls dont il disposait se trouvaient enfermés dans une valise encerclée par une horde d'agents secrets. Les autres étaient dans la caverne, mais un cordon de soldats l'en séparait.

Un cordon de soldat ? Oui, c'était peut-être un point faible qu'il pouvait enfoncer. Il était probable que les forces armées très importantes ne fussent pas autant au courant que la police et le Kaïtempi. Les chances d'être contre-interrogé ou harcelé ne pouvaient avoir pour source qu'un individu de grade égal ou supérieur au sien. Il ne pouvait imaginer un colonel ou un général de division en train de commander sur place un barrage routier. Quiconque dépassait le rang de sous-lieutenant devait probablement réchauffer un fauteuil dans un bureau, ou faire la noce à coups de rodomontades dans le débit de *zith* le plus proche.

Mowry décida que là se trouvait la meilleure occasion de passer à travers les mailles du filet.

Une soixantaine de routes quittaient le périmètre de Pertane. Les principales – comme celles de Shugruma et de Radine, larges et très fréquentées – seraient probablement beaucoup mieux gardées que les voies secondaires ou les chemins à nids-de-poule qui menaient à des villages ou à des usines isolées. Il était également possible que les plus importants barrages comportent quelques policiers ou agents secrets.

Un grand nombre de ces sorties lui étaient inconnues ; choisir au hasard risquait de le jeter dans la gueule du loup. Mais, à une courte distance, se trouvait une petite route peu fréquentée qui menait à

Palmare. Mowry la connaissait. Elle zigzaguait dans une direction plus ou moins parallèle à la route principale, mais elle parvenait quand même à destination. Une fois engagé dessus, il ne pourrait la quitter pendant quarante *den*. Il lui faudrait continuer jusqu'à Palmare où le conduirait à la route de Valapan un chemin plein d'ornières qui coupait à travers champs. Il serait alors à une demi-heure de l'endroit où il avait l'habitude de rentrer dans la forêt.

Franchissant les faubourgs, il se dirigea vers cette route secondaire. Les maisons se firent plus rares et finirent par disparaître. Tandis qu'il traversait un secteur de culture maraîchère, une voiture de patrouille le croisa à toute allure sans ralentir. Il lâcha un soupir de soulagement lorsqu'elle eut disparu.

Probablement trop pressée pour s'inquiéter de lui ; à moins que ses occupants n'aient supposé qu'il devait posséder un permis militaire.

Cinq minutes plus tard, il prenait un tournant serré pour découvrir un barrage qui l'attendait à deux cents mètres. Deux camions de l'armée bloquaient la route de telle façon que l'on ne pouvait passer entre eux que si l'on roulait au pas. Devant les camions, une douzaine de soldats se tenaient en ligne, l'arme automatique sous le bras, l'air de s'ennuyer. Aucun flic ni agent secret en vue.

Mowry ralentit, stoppa, mais laissa sa dynamo en marche. Les soldats le considéraient avec une curiosité toute bovine. Un sergent trapu et carré jaillit de derrière le camion le plus proche.

« Vous avez un permis de sortie ? »

— Je n'en ai pas besoin » lui rétorqua Mowry en parlant avec l'autorité d'un général à quatre étoiles. Il ouvrit son portefeuille, montra sa carte d'identité et pria pour qu'elle ne provoque pas un hurlement de triomphe.

Aucune réaction inquiétante, fort heureusement. Le sergent déclara seulement : « Je regrette, mais je dois vous demander d'attendre un instant, mon colonel. J'ai reçu l'ordre de rapporter à l'officier de permanence toute tentative de franchissement du barrage sans permis.

— Même pour les Renseignements militaires ? »

— On a insisté sur le fait que cet ordre inclut tout le monde sans exception, mon colonel. Je ne puis qu'obéir.

— Bien sûr, sergent, acquiesça Mowry sur un ton condescendant. Je vais attendre. »

Le sergent le salua à nouveau et disparut derrière les camions au pas de gymnastique. Cependant, les douze fantassins prenaient la pose rigide et embarrassée de ceux qui savent qu'un galonnard se trouve à proximité. Le sergent revint rapidement avec un lieutenant très jeune et très inquiet.

L'officier marcha droit jusqu'à la voiture, salua et ouvrit la bouche au moment même où James Mowry le battait de vitesse en disant :

« Vous pouvez rester au repos, lieutenant. »

L'autre déglutit, se détendit, chercha ses mots et finit par débiter : « Le sergent me dit que vous n'avez pas de permis de sortie... mon colonel.

— C'est exact. Et vous, vous en avez un ? »

Interdit, le lieutenant cafouilla quelque peu, puis répondit : « Non, mon colonel.

— Pourquoi cela ?

— Nous sommes de service en dehors de la ville.

— Moi aussi, lui apprit Mowry.

— Ouin, mon colonel. » Le lieutenant se reprit. Quelque chose semblait le troubler. « Pouvez-vous avoir l'amabilité de me montrer votre carte, mon colonel ? Ce n'est qu'une formalité. Je suis sûr que tout est en ordre.

— Je *sais* que tout est en ordre » fit Mowry comme s'il donnait un avertissement paternel à un jeune inexpérimenté. Il montra de nouveau sa carte.

Le lieutenant n'y jeta qu'un regard rapide. « Merci, mon colonel. Les ordres sont les ordres, ainsi que vous le savez. » Puis il chercha à se faire pardonner en faisant preuve de son efficience. Il effectua un pas en arrière et salua très classiquement, ce à quoi Mowry répondit par un geste très vague. Procédant à un demi-tour réglementaire digne d'un automate, le lieutenant fit retomber son pied droit avec violence et s'écria de tous ses poumons : « Laissez passer ! »

Obéissants, les soldats s'écartèrent et laissèrent passer. Mowry se glissa dans le barrage, frôla l'arrière du premier camion, braqua dans l'autre sens pour éviter le second. Une fois passé, il accéléra au maximum. Il était tenté de se sentir allègre, mais se retenait ; il était navré pour le jeune lieutenant. Il était facile de se représenter la scène, lorsqu'un officier supérieur viendrait contrôler le poste.

« Rien à signaler, lieutenant ?

— Pas grand-chose, mon commandant. Aucun ennui. Tout a été très tranquille. J'ai laissé passer une personne sans permis.

— Vraiment ? Et qui cela ?

— C'était le colonel Halohti, mon commandant.

— Halohti ? Ce nom me paraît familier. Je suis sûr d'en avoir entendu parler à un autre poste.

— Il appartient aux Renseignements militaires, mon commandant.

— Ouin, ouin. Mais ce nom a une certaine importance. Pourquoi n'est-on pas mieux informés ? Vous avez un appareil à ondes courtes ?

— Pas ici, mon commandant. Il y en a un au barrage sur la route principale. Nous, on n'a qu'un téléphone de campagne.

— Très bien, je vais l'utiliser. Un peu plus tard : Espèce d'abruti ! Ce Halohti est recherché d'un bout à l'autre de la planète ! Et vous le

laissez glisser entre vos mains. On devrait vous fusiller pour ça ! Depuis combien de temps est-il parti ? Il y avait quelqu'un avec lui ? Est-ce qu'il a déjà pu traverser Palmare ? Faites marcher votre cervelle, espèce d'idiot, et répondez-moi ! Est-ce que vous avez remarqué le numéro de sa voiture ? Non... ce serait trop attendre de vous ! »

Et patati et patata. Oui, la bombe risquait d'exploser d'un moment à l'autre ; dans trois ou quatre heures, dans dix minutes peut-être. Cette pensée lui fit conserver sa folle vitesse sur cette route tortueuse et cahoteuse.

Il traversa comme l'éclair la petite Palmare endormie, s'attendant à demi à essuyer le feu de quelques miliciens. Rien ne se produisit, sinon que quelques visages regardèrent par la fenêtre à son passage. Personne ne le vit quitter la route peu après le village pour emprunter le chemin vicinal qui conduisait à l'artère Pertane-Valapan.

Il lui fallait maintenant ralentir, que cela lui plaise ou non. Sur le revêtement impossible, la voiture roula et tangua au quart de sa vitesse. Si quelqu'un arrivait dans l'autre sens, il serait dans un beau pétrin, car il n'y avait de place ni pour se garer ni pour faire demi-tour. Deux jets franchirent les ténèbres tombantes, mais ne se détournèrent point, indifférents à ce qui se passait sous leur ventre. Peu après, un hélicoptère passa en rase-mottes à l'horizon, le suivit quelques instants, puis redescendit et disparut. Sa trajectoire cerclait Pertane, sans doute pour vérifier la bonne mise en place de tout le dispositif militaire.

Mowry finit par atteindre la voie Pertane-Valapan sans avoir rencontré quiconque en chemin. Il accéléra et fonça vers son point d'entrée dans la forêt. Un certain nombre de véhicules de l'armée avançaient lourdement, mais il n'y avait aucun trafic civil allant ou venant de Pertane. Ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la ville ne pouvaient en sortir ; ceux qui se trouvaient à l'extérieur ne pouvaient y entrer.

Lorsqu'il rencontra son arbre et sa pierre tombale, la route était déserte dans les deux sens. Profitant de l'occasion, il pénétra dans la forêt aussi loin que le lui permit la voiture. Il en descendit alors et fit disparaître à nouveau toute trace de pneus à l'endroit où il était entré dans la forêt et s'assura de l'impossibilité d'apercevoir la voiture à partir de la route.

La nuit avait alors atteint la moitié du ciel. Ce qui voulait dire qu'il allait devoir se taper une nouvelle lente traversée de la forêt. Il pouvait aussi passer la nuit dans la voiture et repartir à l'aube, solution préférable ; même une guêpe doit dormir et se reposer. D'un autre côté, la caverne était beaucoup plus paisible, plus confortable, et

plus sûre que la voiture. Il pourrait s'y offrir un vrai petit-déjeuner à la terrienne, après quoi il s'allongerait de tout son long et dormirait à poings fermés. Il se mit aussitôt en route pour la caverne en s'efforçant de tirer parti au maximum de ce qui restait de lumière.

Aux premières heures de l'aube, James Mowry parvint aux derniers arbres, épuisé et les yeux rouges. Sa chevalière le picotait depuis quinze minutes, ce qui lui avait permis d'approcher en toute confiance. Se traînant sur la plage de galets, il entra dans la caverne et se prépara un solide repas. Puis il se glissa dans un sac de couchage. Son rapport pouvait attendre. Il *devait* attendre : il risquait de recevoir des instructions qu'il ne pourrait exécuter sans avoir pioncé un bon coup.

Il devait en avoir besoin, car il s'éveilla à la nuit tombante. Il s'offrit un nouveau repas, le mangea, se retrouva en pleine forme et le prouva en exerçant tous ses muscles et en sifflant merveilleusement faux.

Pendant un instant, Mowry étudia la masse de containers et nourrit quelques regrets. Dans l'un d'eux reposaient des matériels pour changer d'apparence à plusieurs reprises, plus des papiers, allant jusqu'à une trentaine de fausses identités. Les choses étant ce qu'elles étaient, il aurait de la chance s'il pouvait en utiliser encore trois. Un autre container était rempli de tout un matériel publicitaire, y compris de quoi imprimer et expédier d'autres lettres.

Ait Lithar était le cinquième.

La liste sera longue.

Dirac Angestun Gesept.

Mais à quoi bon ? Le Kaïtempi s'était attribué le meurtre ; de plus, il lui fallait connaître le nom des victimes des bombes pour que le DAG puisse aussi les exploiter. De toute façon, le temps de ce genre de propagande était maintenant passé. Le monde entier était sur des charbons ardents ; des renforts avaient été envoyés de Diracta ; des mesures de guerre avaient été instaurées contre une armée révolutionnaire qui n'existait pas. Dans de telles circonstances, les lettres de menace n'étaient plus que piqûres de puces. Il fit rouler le container 5, le releva, l'actionna et attendit. Il fonctionna silencieusement pendant deux heures et demie.

Whirrup-dzzt-pam ! Whirrup-dzzt-pam !

« Ici Jaimec ! Ici Jaimec ! »

Le contact s'établit et la voix rocailleuse lança : « Allez-y. Prêt à enregistrer. »

Mowry répondit : « JM sur Jaimec », puis il parla aussi vite et aussi longtemps que nécessaire. Il termina par : « Pertane n'est plus tenable avant que les choses se calment un peu, et je ne sais pas combien de temps ça tiendra. Personnellement, je pense que la panique va

s'étendre aux autres villes. Quand ils verront qu'ils ne peuvent pas trouver ici ce qu'ils cherchent, ils iront systématiquement fouiller ailleurs. »

Il y eut un long silence avant que la voix lointaine ne revienne avec : « On ne veut pas que ça se calme. On veut que ça se répande. Passez tout de suite à la Phase Neuf.

— *Neuf !* éructa-t-il. Mais je n'en suis qu'à Cinq. Et Six, Sept, et Huit ?

— N'y pensez plus. Le temps presse. Il y a un astronef qui vous arrive avec une autre guêpe. Nous l'avons envoyé pour lancer la Phase Neuf en pensant que vous vous étiez fait avoir. Bon, on va les avertir de le garder à bord avant de lui trouver une autre planète. En attendant, au travail !

— Mais la Phase Neuf est une manœuvre préliminaire à l'invasion !

— C'est exact ! fit la voix, devenue sèche. Je vous ai dit que le temps presse. »

Elle s'interrompt. La communication était terminée. Mowry ramena le cylindre dans la caverne ; puis il ressortit et contempla les étoiles.

La Phase Neuf était conçue pour provoquer une plus grande dispersion des ressources déjà diminuées de l'ennemi, et peser un peu plus sur sa machine de guerre grinçante. C'était, pour ainsi dire, l'une des plusieurs gouttes d'eau qui pouvaient faire déborder le vase.

Il s'agissait d'étendre véritablement la panique à toute la planète en la faisant passer des continents aux mers. Jaimec était particulièrement sensible à ce genre d'attaque. Sur un monde colonial peuplé par une seule race et une seule espèce, il n'y avait eu aucune rivalité nationale ni internationale ; aucune guerre localisée ; aucun développement des marines de guerre. Ce qui, sur Jaimec, ressemblait le plus à des forces navales, consistait en un certain nombre de vedettes rapides à armement léger utilisées uniquement comme garde-côtes.

Même la flotte marchande était réduite, suivant les critères terriens. Jaimec était sous-développée ; guère plus de six cents navires sillonnaient les mers de la planète le long d'une vingtaine de lignes bien déterminées.

Il n'y avait aucun bâtiment de plus de quinze mille tonnes. L'effort de guerre local n'en dépendait pas moins de façon critique des allées et venues de ces bateaux. Retarder leurs voyages, ou bouleverser leurs horaires, ou les bloquer dans un port, handicaperait considérablement l'économie jaimecaine.

Ce passage brutal de la Phase Cinq à la Phase Neuf signifiait que l'astronef terrien qui était en route devait transporter une cargaison de pérballots qu'il larguerait dans les océans avant de repartir au plus vite. Le mouillage aurait certainement lieu de nuit et le long des lignes maritimes.

Au centre d'entraînement, James Mowry avait reçu des détails précis sur cette manœuvre et sur le rôle qu'il devait jouer. L'action était assez apparentée à ses méfaits précédents, car elle était destinée à forcer l'ennemi irrité à frapper dans toutes les directions à la recherche de ce qu'il ne pouvait trouver en un point précis.

On lui avait montré une coupe de pérballot. L'appareil trompeur ressemblait à un fût d'essence ordinaire, un tube de six mètres

jaillissant de son sommet. À l'extrémité du tube se trouvait fixé un bec évasé. Le fût contenait un mécanisme magnétosensible très simple. Tout ceci pouvait être produit à la chaîne et à bas prix.

Placé dans l'eau, le périballot flottait de telle sorte qu'environ un mètre cinquante de tube dépassait à la surface. Si une masse d'acier ou de fer s'approchait à quatre cents mètres, le mécanisme s'enclenchait et l'appareil s'enfonçait sous l'eau. Si la masse de métal s'éloignait, le périballot remontait prestement pour que son tube domine les vagues.

Pour atteindre le but recherché, il fallait à cet appareil une mise en scène et un éclairage. La première avait été préparée en permettant à l'ennemi de s'emparer des plans ultra-secrets d'un sous-marin miniature triplace, suffisamment petit et léger pour que toute une flottille puisse être transportée dans un seul astronef. Mowry devait maintenant fournir l'éclairage en s'arrangeant pour que deux ou trois navires coulent en mer après une explosion convaincante.

Les Jaimecains étaient aussi capables que quiconque d'ajouter deux à deux pour obtenir quatre. Si tout fonctionnait comme prévu, la seule vue d'un périballot inciterait tous les bateaux à fuir à l'abri en remplissant l'éther de leurs cris de terreur. Les autres navires qui apprendraient la nouvelle feraient de larges et longs détours, ou resteraient à quai. Les chantiers passeraient à toute allure de la construction et du radoub des cargos à la fabrication d'inutiles destroyers. D'innombrables jets, hélicos et même des éclaireurs spatiaux – se chargeraient de la tâche futile de patrouille des océans et de bombardement de périballots.

Le plus beau de la chose, c'était que peu importait que l'ennemi découvrit qu'il s'était fait avoir. Arrachez un périballot aux profondeurs, démontez-le, montrez à tous les pachas de la planète comment il fonctionne... et peu importerait. Si deux navires ont été coulés, deux cents autres peuvent très bien suivre. Un périscope est un périscope ; aucun moyen rapide de distinguer un vrai d'un faux ; et aucun capitaine sensé ne va risquer une torpille pour le découvrir.

Alapertane (Petite Pertane) était le plus grand et le plus proche port de Jaimec. Il se trouvait à quarante *den* à l'ouest de la capitale, à soixante-dix *den* au nord-ouest de la caverne. Population : un quart de million d'habitants. Il était très probable qu'Alapertane eût échappé à l'hystérie officielle, que sa police et son Kaïtempi fussent moins soupçonneux, moins actifs. Mowry n'avait jamais rendu visite à ce lieu, non plus donc que le *Dirac Angestun Gesept*. En ce qui concernait Alapertane, il risquait, *a priori*, assez peu d'ennuis.

Allons, Terra devait savoir ce qu'elle faisait, et il fallait obéir aux ordres. Il devait se rendre à Alapertane et accomplir sa tâche aussi vite que possible. Il irait seul, sans Gurd et Skriva qui, tant que dureraient les recherches, demeuraient des atouts dangereux.

Mowry ouvrit un container et en sortit une épaisse liasse de documents qu'il feuilleta en contemplant les trente identités disponibles. Toutes étaient conçues pour s'appliquer à un travail spécifique, une demi-douzaine devant lui permettre de rôder du côté des docks et des quais. Il choisit les papiers qui faisaient de lui un petit fonctionnaire du Bureau planétaire des Affaires maritimes.

Il se prépara ensuite pour ce rôle ; ce qui lui prit une heure. Lorsqu'il eut fini, il était devenu un bureaucrate âgé, plutôt tatillon, qui vous regardait fixement à travers ses lunettes cerclées d'acier. Ceci fait, il s'amusa à se guigner dans un miroir métallique et à débiter des absurdités sur un ton ronchon caractéristique.

Des cheveux longs auraient parfait son apparence, puisqu'il portait toujours la coupe militaire de Halopti. Il fallait écarter la perruque ; à part les lunettes, les règles strictes du déguisement interdisaient tout ce qui pouvait être arraché ou soufflé. Il se rasa donc un peu le crâne pour suggérer une calvitie naissante, et ce fut tout.

Il se procura enfin une nouvelle valise, utilisa sa clé en plastique et l'ouvrit. En dépit de tous les risques qu'il avait courus – et qu'il allait prendre – c'était cela qu'il redoutait le plus. Il ne pouvait se débarrasser de l'idée qu'un bagage explosif était lunatique au plus haut point, et que plus d'une guêpe était retrouvée dans les régions infernales avec un fantôme de clé dans la main.

Dans un autre container, il prit trois mines à crampons — deux qu'il comptait utiliser, et une de rechange. C'étaient des objets hémisphériques dont l'anneau magnétique dépassait de la face aplatie et le mécanisme de retardement du côté arrondi. Chacune pesait cinq kilos – charge dont il se serait bien passé. Il les mit dans sa nouvelle valise, bourra une poche de billets de banque et vérifia son pistolet. Il actionna le container 22 et s'en alla.

Il en avait maintenant ras le bol de ce long voyage de la caverne à la route. Vu à travers une visionneuse holographique, cela semblait plutôt court, mais le périple était épuisant – surtout de nuit et avec un lourd fardeau.

Il atteignit sa voiture en plein jour, lança joyeusement la valise sur le siège arrière et regarda la route pour voir si elle était déserte. Le chemin était libre. Il courut à la voiture et se hâta de la garer au bord de la chaussée, puis il se précipita pour effacer les traces de pneus avant de se diriger enfin vers Alapertane.

Quinze minutes plus tard, il était forcé de stopper. La route était bloquée par un convoi de véhicules de l'armée qui roulaient et tanguaient en reculant un à un dans une trouée à la lisière de la forêt. La troupe en descendait et s'infiltrait entre les arbres pour se poster de chaque côté de la route. Une douzaine de civils maussades étaient assis dans un camion, gardés par quatre soldats.

Un capitaine s'approcha du véhicule de Mowry et lui demanda :
« D'où vous venez ?

— Valapan.

— Où est-ce que vous habitez ?

— À Kiestra, à côté de Valapan.

— Où est-ce que vous allez ?

— Alapertane. »

Ceci sembla lui suffire. Il allait s'éloigner.

Mowry lui lança : « Qu'est-ce qui se passe, ici, capitaine ?

— Une rafle. On a rassemblé les froussards et on les ramène chez eux.

— Les froussards ? Mowry avait l'air époustouflé.

— Ouin. Il y a deux nuits, un tas de *sokos* dégonflés se sont taillés de Pertane et ont pris la clé des champs. Ils avaient peur pour leur peau, vu ? Il y en a eu d'autres hier matin. La moitié de la ville aurait disparu si on ne les avait pas coincés. Ces civils me rendent malade.

— Qu'est-ce qui les a poussés à s'enfuir ?

— Des bavardages. Il renifla d'un air méprisant. Rien que des bavardages.

— Mais il n'y a pas eu d'escapades à Valapan, avança Mowry.

— Pas encore » répondit le capitaine. Il s'éloigna et se mit à gueuler en direction d'un peloton trop lent.

Les derniers camions quittèrent la route et Mowry continua son chemin. De toute évidence, l'évasion de la prison avait coïncidé avec une sévère action gouvernementale à l'encontre d'une population trop nerveuse. La ville aurait, de toute façon, été cernée.

L'esprit de Mowry demeurerait préoccupé par le sort de Gurd et de Skriva tandis qu'il continuait à rouler. Il traversa un village et eut la tentation fugitive de s'arrêter pour appeler leur numéro de téléphone et voir ce qu'on lui répondrait. Il se retint, mais stoppa tout de même pour acheter un journal du matin.

Peu de différences dans les nouvelles : l'habituel mélange de vantardises, de menaces, de promesses, de directives, et d'avertissements. Un paragraphe affirmait catégoriquement que plus de quatre-vingts membres du *Dirac Angestun Gesept* avaient été embarqués, « Y compris l'un de leurs prétendus généraux. Il se demanda quel malheureux avait reçu le fardeau de ce grade révolutionnaire. Rien à propos de Gurd ni de Skriva, et aucune nouvelle du colonel Halopti.

Il jeta le journal et reprit sa route. Peu avant midi, il atteignit le centre d'Alapertane et demanda à un piéton le chemin des docks. Quoiqu'à nouveau affamé, il ne prit pas le temps de s'offrir un repas. Alapertane n'était pas encerclée ; il n'y avait aucun contrôle surprise ; aucune voiture de patrouille ne l'avait arrêté et interrogé. Il estimait

cependant plus sage d'investir immédiatement dans une situation qui risquait à tout moment de changer rapidement pour le pire, aussi se dirigea-t-il tout droit vers le front de mer.

Il gara sa dyno dans le parking privé d'une compagnie maritime, approcha à pied de la grille du premier quai, reluqua à travers ses lunettes le policier qui se tenait devant l'entrée et lui demanda : « Où se trouve le bureau de la capitainerie du port ? »

Le flic tendit la main. « Juste en face de la troisième grille. »

James Mowry s'y rendit, pénétra dans le bureau et tapota sur le comptoir avec l'impatience d'un vieillard pressé.

Un jeune gratte-papier réagit. « Vous désirez ? »

Mowry lui montra ses papiers et déclara : « Je désire savoir quels navires lèveront l'ancre avant l'aube, et à partir de quel quai. »

Obéissant, le commis sortit un long registre étroit qu'il feuilleta. Il ne lui vint pas à l'esprit de s'enquérir de la raison de cette demande. Un morceau de papier portant comme en-tête *Bureau planétaire des Affaires maritimes* le satisfaisait largement ; le dernier des imbéciles savait que ni Alapertane ni ses bateaux n'étaient menacés par les forces spakums.

« La destination aussi ? s'enquit le jeune homme.

— Non, ça n'a aucune importance. Je ne veux que le nom, l'heure de départ et le numéro du quai. » Mowry sortit un crayon et du papier et regarda par-dessus ses lunettes d'un air important.

« Il y en a quatre, lui apprit l'autre. Le *Kitsi* à la huitième heure, quai 3. L'*Anthus* à la huitième heure, quai 1. Le *Su-cattra* à la dix-neuvième heure, quai 7. Le *Su-limane* à la vingt et unième heure, au quai 7 aussi. Il tourna une page et ajouta : Le *Mélami* devait partir à la dix-neuvième heure, mais il est retenu par des ennuis de machines. Il aura sans doute plusieurs jours de retard.

— Celui-là n'a pas d'importance. »

Mowry partit, retourna à sa voiture, en sortit la valise et se dirigea vers le quai 7. Le policier à la grille jeta un coup d'œil à ses papiers et le laissa entrer sans discuter. Une fois passé, il marcha rapidement jusqu'au long hangar derrière lequel s'élevaient une série de grues et deux ou trois cheminées. Au coin du hangar, il se trouva face à la proue du *Su-cattra*.

Un regard lui apprit qu'il n'avait pour l'instant aucune chance d'y fixer une mine sans être aperçu. Le navire était à quai, écoutilles fermées, treuils silencieux ; mais de nombreux dockers chargeaient à la main les dernières cargaisons et poussaient des diables sur les passerelles. Un petit groupe de fonctionnaires rôdait et observait. De l'autre côté du bassin se trouvait le *Su-limane*, que l'on chargeait également.

Pendant un court instant, Mowry débattit en son for intérieur pour savoir s'il devait se rendre jusqu'à l'*Anthus* et au *Kitsi*. Le désavantage, c'était qu'ils étaient à des quais très éloignés ; alors qu'ici, il avait deux bateaux à portée de main. Et l'on devait également charger les deux autres.

Il semblait que, dans sa hâte, il fût arrivé trop tôt. Le mieux était donc de partir et de revenir lorsque dockers et fonctionnaires auraient disparu. Mais si le flic de la grille ou une patrouille des quais se montraient trop curieux, il serait difficile d'expliquer sa présence dans des docks déserts après la fin du travail. Toutes les excuses qu'il pourrait trouver seraient autant de révélations.

« J'ai un message pour le capitaine du *Su-cattra*.

— Ouin ? Quel est son nom ? »

Ou bien : « J'ai une liste rectificative à porter au *Su-limane*.

— Ouin ? Faites voir. Qu'est-ce qu'il y a... on ne la trouve plus ? Comment pouvez-vous la porter si vous ne l'avez pas sur vous ? Si elle n'est pas dans vos poches, elle est peut-être dans cette valise. Pourquoi vous ne regardez pas dans votre valise ? Vous avez peur de l'ouvrir, hi ? »

Quittant le bord du quai, Mowry dépassa l'extrémité de l'énorme hangar qui s'étendait tout le long de celui-ci. Ses portes coulissantes étaient entrouvertes. Il entra sans hésiter. Le mur opposé au bateau était tapissé de caisses de toutes tailles et formes concevables. L'autre côté était à moitié plein. À l'autre bout du hangar, se trouvait une série d'emballages cartonnés et de sacs gonflés que les dockers embarquaient sur le *Su-cattra*.

Mowry aperçut *Mélami* inscrit au pochoir sur la marchandise à côté de lui ; il jeta un œil en direction des débardeurs, s'assura qu'on ne l'observait point et se glissa derrière une grosse caisse. Bien qu'invisible à partir de l'intérieur du hangar, quiconque passerait devant les portes coulissantes pourrait le voir. Il tint sa valise devant lui et se fraya un chemin dans l'espace étroit qui séparait deux caisses, grimpa sur une autre en forme de cercueil et s'insinua dans le réduit sombre qui séparait la dernière pile du mur du hangar.

Il était loin d'être à l'aise. Il ne pouvait ni s'asseoir ni se tenir debout. Il dut rester plié en deux jusqu'à ce que, épuisé, il s'agenouille sur sa valise. Au moins était-il en sécurité. Le *Mélami* était bloqué et personne ne viendrait transbahuter sa cargaison pour le plaisir.

Il demeura en cet endroit pendant ce qui lui parut toute une journée tellement le temps lui sembla long. Des sifflets retentirent enfin et les bruits d'activité cessèrent à l'extérieur. À travers le mur du hangar, résonnèrent les pas des travailleurs qui s'en allaient. Personne ne s'était donné la peine de refermer les portes du hangar, et James Mowry ne put décider si c'était ou non une bonne chose. Des portes

verrouillées auraient laissé entendre que le quai était abandonné, gardé par le seul flic de la grille. Ces portes ouvertes impliquaient l'arrivée d'une autre équipe.

Se glissant hors de son réduit, il s'assit sur une caisse et massa ses rotules douloureuses. Il attendit encore un bon moment que les retardataires et les fayots de toutes sortes aient disparu. Quand sa patience se fut épuisée, il traversa le hangar désert et s'arrêta derrière les portes qui donnaient sur la terre ferme. Elles se trouvaient juste en face du milieu du *Su-cattra*.

Il sortit une mine de sa valise, régla la minuterie sur une vingtaine d'heures et fit passer un filin dans la poignée. Il jeta un coup d'œil rapide à l'extérieur. Pas une âme sur le quai, mais quelques matelots s'affairaient sur le pont supérieur du bateau.

Il franchit hardiment les dix mètres qui le séparaient du bord et lâcha la mine dans l'eau qui se trouvait entre la coque et le quai. Elle produisit un bruit sec d'éclaboussure, puis s'enfonça rapidement. Elle était maintenant à deux mètres cinquante sous la surface et elle ne s'accrocha pas immédiatement. Il tortilla la corde pour que le côté aimanté se tourne vers la coque. La mine se fixa rapidement avec un claquement sonore qui dut retentir dans tout le gros bâtiment. Il lâcha prestement un bout de filin, tira sur l'autre et récupéra le tout.

Au-dessus de lui, un marin s'avança jusqu'au bastingage, s'appuya dessus et baissa les yeux. Mowry lui avait alors tourné le dos et marchait tranquillement en direction du hangar. Le matelot le regarda entrer dedans, fixa le ciel, cracha dans l'eau et retourna à sa tâche.

Peu après, Mowry répétait son exploit avec le *Su-limane*. Cette mine-là possédait aussi une minuterie qu'il régla sur vingt heures. Le claquement métallique attira de nouveau une attention distraite qui amena trois marins jusqu'au bastingage. Mais ils n'aperçurent personne et n'y pensèrent plus.

Mowry se dirigea alors vers la grille de sortie. Il rencontra en route deux officiers qui revenaient à leur navire. Absorbés par leur conversation, ils ne lui accordèrent pas même un regard.

C'était un policier différent qui était de garde lorsque Mowry passa.

« Longue vie !

— Longue vie ! » lui fit écho le flic dont l'attention se dirigea aussitôt ailleurs.

Après une longue marche sur la route et arrivant au coin de la grille du quai 3, Mowry aperçut le parking... et s'arrêta. À cent mètres de lui, sa voiture se trouvait exactement là où il l'avait laissée ; mais son capot était relevé et deux policiers en uniforme farfouillaient dans le dynamoteur.

Ils avaient dû déverrouiller une portière à l'aide d'un passe-partout afin de tirer sur la manette qui libérait le capot. Le fait qu'ils se soient

donné cette peine signifiait qu'ils n'étaient pas seulement en train de faire du zèle. Ils étaient sur une piste.

Battant en retraite derrière le mur, Mowry réfléchit rapidement à la question. De toute évidence, ils cherchaient le numéro de série du moteur. Dans une minute, l'un d'eux ramperait sous la voiture pour contrôler le numéro de son châssis. Ce qui laissait entendre que les autorités avaient fini par se rendre compte que la voiture de Sagamatholou avait changé de plaques minéralogiques ; ils avaient donc reçu l'ordre d'inspecter toutes les voitures de cette année et de ce modèle.

Juste devant lui, invisible à partir du parking, était arrêtée une voiture de patrouille. Ils avaient dû la laisser là dans l'intention de la faire ensuite avancer de quelques mètres pour l'utiliser comme poste de guet. Une fois satisfaits de l'identité de la dyno, ils reviendraient l'attendre dans l'ombre.

Prudemment, Mowry jeta un coup d'œil de l'autre côté. L'un des flics parlait d'un air excité tandis que l'autre griffonnait sur un carnet. Il faudrait bien une minute avant qu'ils ne reviennent, car ils devaient refermer le capot et reverrouiller la dyno en vue d'appâter le gibier.

Certain qu'aucun passant ne s'inquiéterait de ce qui était fait avec aplomb, Mowry actionna la poignée de la voiture de patrouille. Elle était verrouillée. Il n'avait pas de clé pour l'ouvrir, pas le temps de la crocheter, ce qui suffit pour le dissuader de prendre une voiture à la place de l'autre.

Il ouvrit sa valise, en sortit la mine de rechange et régla sa minuterie sur une heure. Il s'allongea sur la chaussée, se glissa rapidement sous le véhicule et colla la bombe au centre du châssis en acier. Il s'extirpa de sous la voiture de patrouille et se brossa avec les mains. Sept personnes l'avaient vu agir ; aucune n'avait considéré qu'il faisait quelque chose d'extraordinaire.

James Mowry récupéra sa valise et s'éloigna à une vitesse un tout petit peu moins rapide que celle d'un coureur à pied. Un peu plus loin, il s'arrêta et regarda en arrière. L'un des policiers était maintenant assis dans la voiture et utilisait la radio à ondes courtes. L'autre était invisible et devait s'être posté là où il pouvait surveiller la dyno. De toute évidence, ils transmettaient la nouvelle que la voiture disparue avait été retrouvée, et appelaient de l'aide pour l'encercler.

Les événements le poussaient à nouveau dans ses derniers retranchements. Il avait perdu la voiture sur laquelle il comptait tant et qui lui avait été si utile. Tout ce qu'il possédait maintenant, c'étaient des faux papiers, son pistolet, une grosse liasse de fausse monnaie, et une valise qui était vide si l'on exceptait ce qui était relié à sa serrure.

Il se débarrassa de la valise en l'abandonnant à l'entrée de la porte

principale. Cela ne contribuerait guère à calmer les esprits. La découverte de sa dyno avait averti Alapertane que l'assassin de Sagramatholou était dans ses murs. Alors qu'ils s'asseyaient pour se préparer à le piéger, une voiture de police allait s'éparpiller dans tous les azimuts. Ensuite, quelqu'un allait très poliment ramener une valise perdue au commissariat le plus proche ; un flic allait essayer de l'ouvrir et faire des lieux un beau gâchis.

Alapertane serait déjà à demi éveillée. Beaucoup plus tard, l'explosion en pleine mer de deux de ses cargos allait la réveiller pour de bon et la mettre sur le pied de guerre ; il lui fallait se débrouiller pour en sortir avant qu'ils ne copient la stratégie pertanoise et que des troupes n'encerclent toute la ville.

C'est alors qu'il regretta la destruction de la carte du major Sallana dans l'explosion de Radine. Il en aurait eu maintenant l'usage. Il était tout aussi navré d'avoir donné à Skriva l'insigne de Sagramatholou. En dépit du fait que James Mowry ressemblait maintenant autant à un agent du Kaïtempi qu'à un porc-épic violet, la carte ou l'insigne lui auraient permis de réquisitionner une voiture civile. Il lui aurait suffi d'ordonner au conducteur de l'emmener là où il le désirait : « La ferme, et obéissez !

Un seul avantage : les chasseurs n'avaient aucun signalement du tueur de Sagramatholou. Peut-être pataugeaient-ils dans le noir en cherchant le mystérieux colonel Halohti ; à moins qu'ils ne traquent un portrait-robot imaginaire que le Kaïtempi avait obtenu de ses captifs par la torture. Il était peu probable qu'ils recherchent un civil âgé plutôt stupide qui portait des lunettes et était trop gaga pour savoir par quel bout prendre un pistolet.

Ils n'en interrogeraient pas moins quiconque serait prêt à quitter la ville à la hâte, même s'il paraissait aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. Ils pouvaient aller jusqu'à fouiller tous les voyageurs... dans lequel cas Mowry serait condamné par son pistolet et tout son argent. Ils pourraient aussi arrêter tous les suspects en attendant de vérifier leur identité. Il leur serait alors facile de lui mettre le cou dans le nœud coulant ; le Bureau des Affaires Maritimes n'avait jamais entendu parler de lui.

Il était donc hors de question de s'échapper en train. Même chose pour les autocars ; ils seraient tous contrôlés. Dix chances contre une que tout le réseau policier fût prêt à se lancer impitoyablement à la poursuite de toute voiture volée ; ils supposeraient que celui qui s'était emparé d'une dyno allait en piquer une autre. Il était trop tard pour acheter simplement une voiture. Mais... ah, il pouvait faire ce qu'il avait déjà fait : il pouvait en louer une.

Il lui fallut un certain temps pour trouver une agence de location. L'après-midi tirait à sa fin ; bien des commerces étaient déjà fermés et d'autres approchaient de leur heure de fermeture. D'une certaine manière, c'était un avantage : l'heure tardive pourrait expliquer sa

hâte, et l'on s'occuperait plus vite de lui.

« Je voudrais louer cette voiture de sport pour quatre jours. Elle est disponible tout de suite ?

— Ouin.

— Combien ?

— Trente guilders par jour. Ça fait cent vingt.

— Je la prends.

— Vous la voulez immédiatement ?

— Ouin.

— Je vous la prépare et je vous donne la facture. Asseyez-vous. Il y en a pour quelques instants. » Le vendeur entra dans un petit bureau. La porte, mal refermée, s'entrouvrit légèrement et la voix franchit l'espace les séparant. « Un client très pressé, Siskra. Il m'a l'air très bien, mais tu ferais mieux d'appeler pour leur dire. »

Mowry était sorti, et se trouvait déjà à l'autre bout de la rue et deux pâtés de maisons plus loin avant que ledit Siskra eût fini de composer son numéro. On l'avait battu de vitesse ; les chasseurs l'avaient devancé. Toutes les agences de location avaient reçu l'ordre de signaler leurs clients. Seule une porte entrebâillée l'avait sauvé.

Son dos se recouvrit de sueur tandis qu'il mettait le plus d'espace possible entre lui et l'agence. Il jeta ses lunettes et ne les regretta point. Un autobus passa, qui portait la pancarte : *Aéroport*. Il se rappela alors avoir vu un aéroport en arrivant ; il était peu probable qu'Alapertane en eût plus d'un. Sans nul doute l'aérogare serait-elle truffée de policiers, mais il n'avait pas l'intention d'aller jusque-là. L'autobus le mènerait dans les faubourgs, et dans la direction qu'il désirait. Mowry sauta à bord sans hésiter.

Bien qu'il connût assez peu la ville, il s'était fait une idée de ses limites en arrivant. Les contrôles de police devraient se trouver à la périphérie, là où la route quittait les secteurs bâtis pour pénétrer dans la campagne. À ce stade, on considérerait que les passagers quittaient Alapertane et on les questionnerait. Il devait donc en descendre avant.

Il débarqua et se mit à marcher dans l'espoir d'éviter les postes de contrôle en allant à pied à travers champs. La journée s'achevait ; le soleil était à moitié sous la ligne d'horizon, et la lumière diminuait rapidement.

Il ralentit et décida qu'il aurait plus de chances dans les ténèbres. Mais il n'osait attirer l'attention sur lui en arpentant la route ou en restant assis sur le talus jusqu'à la nuit tombée. Il était essentiel qu'on le prît pour quelqu'un du quartier qui rentrait chez soi. Il quitta donc la grand-route, fit des détours par une série de petits chemins, accomplit un demi-tour et retrouva l'artère alors que le ciel était noir.

Il continua sa route en concentrant son attention devant lui. Au bout d'un moment, les lampadaires disparurent ; la lumière des

fenêtres éclairées s'évanouit et, au loin, il aperçut les reflets de l'aéroport. Cela n'allait plus tarder ; il avait une folle envie de traverser les ténèbres sur la pointe des pieds.

Un autocar le dépassa, bourdonna dans l'obscurité pesante et s'arrêta avec un brutal éclat de feux arrière. Prudemment, Mowry s'avança jusqu'à vingt mètres du car. Il était rempli de passagers et de bagages. Trois policiers étaient à bord ; deux d'entre eux examinaient visages et documents tandis que le troisième bloquait la portière.

À côté de Mowry se trouvait une voiture de patrouille, portières ouvertes et phares éteints. Elle eût été invisible sans les lumières de l'autocar. Sans ce véhicule providentiel, il serait tombé dessus sans la voir ; ils auraient silencieusement écouté l'approche de ses pas et se seraient abattus sur lui sans coup férir.

Il pénétra calmement dans la voiture, s'assit au volant, referma les portières et lança le dynamoteur. À bord du car, un flic irrité était en train de crier après un passager effrayé tandis que ses compagnons regardaient avec un amusement cynique. Le cliquetis des serrures et le léger gémissement du moteur passèrent inaperçus dans le flot d'injures.

Roulant sur la berme, puis sur la route, Mowry actionna les phares puissants. Les faisceaux jumeaux percèrent la nuit, baignèrent une portion de route dans l'ambre brillant, et illuminèrent l'intérieur du car. Il accéléra, aperçut les trois flics et une douzaine de passagers qui le fixaient d'un air hébété.

Mowry fonça, heureux que le destin eût compensé ses récents déboires. Il allait falloir pas mal de temps avant que l'alarme ne soit lancée et que commence la poursuite. D'après la mine des policiers, ils ne s'étaient pas rendu compte que c'était leur voiture qui passait à toute allure. Ils avaient dû penser qu'il s'agissait d'un automobiliste qui avait profité de leur inattention pour filer tranquillement ; dans ce cas, ils risquaient de se taire et de ne rien faire par crainte des reproches de leurs supérieurs.

Mais il était probable qu'ils agiraient en vue d'éviter une répétition de la chose. Deux d'entre eux continueraient le contrôle des voyageurs du car tandis que le troisième redescendrait pour arrêter les éventuels petits malins.

C'est là que ça deviendrait cocasse. Mowry aurait donné cher pour voir leur tête. Plus de voiture, plus de radio ; il leur faudrait foncer avec l'autocar jusqu'à l'aéroport, ou agiter un peu leurs grosses jambes pour courir ventre à terre jusqu'à la maison la plus proche possédant un téléphone. Mieux encore, il leur faudrait faire leur confession humiliante et recevoir une sévère fustigation verbale.

Se rappelant qu'il disposait maintenant d'une radio sur la longueur d'onde de la police, Mowry ne put s'empêcher de l'allumer.

« Voiture 10. Un suspect prétend qu'il examinait des voitures garées parce qu'il a totalement oublié où il a laissé la sienne. Il vacille, il bégaye, et il sent le *zith*... mais il peut simuler.

— Embarquez-le, voiture 10 » ordonna le QG d'Alapertane.

Peu après, la voiture 19 demandait de l'aide pour encercler un entrepôt des docks, sans donner de raison. Trois voitures reçurent l'ordre de s'y rendre.

Mowry mania le sélecteur et tomba sur une autre fréquence. Un long silence, puis : « Voiture K. Ici Waltagan. Un septième vient de pénétrer dans la maison. »

Une voix lâcha : « Attendez un peu. Les deux autres vont peut-être venir. »

On dirait qu'une malheureuse maisonnée allait subir une rafle du Kaitempi. Quant au motif... Le Kaitempi pouvait agraffer n'importe qui pour des raisons qu'il se forgeait lui-même ; il pouvait enrôler n'importe quel citoyen dans le DAG uniquement parce qu'il en avait décidé ainsi.

Il revint à la fréquence de la police, car c'était là qu'il entendrait un hurlement à propos d'une voiture de patrouille disparue. La radio continuait de marmonner ses histoires de suspects, de fugitifs, de voiture ceci, de voiture cela, d'ordres pour aller ici et là. Mowry feignait d'ignorer ce bavardage.

À vingt-cinq *den* d'Alapertane, la radio aboya de l'émetteur principal de Pertane : « Appel général. Voiture 4 volée à la police d'Alapertane. Elle a été aperçue roulant en direction du sud vers Valapan. Elle devrait traverser actuellement le secteur P6-P7. »

Des réponses rapides des voitures à l'intérieur ou à proximité de ce secteur. Il y en avait onze. L'émetteur de Pertane se mit à les bouger comme des pièces d'échiquier en utilisant des codes qui n'avaient aucune signification pour son auditeur frauduleux.

Une chose est sûre : s'il restait sur la route de Valapan, il ne faudrait pas longtemps pour que des patrouilles le repèrent et fassent converger les autres sur lui. Inutile d'emprunter des chemins de traverse ; ils devaient s'y attendre et déjà prendre des mesures.

Il pouvait jeter la voiture dans un fossé, la garer dans un champ, tous feux éteints, et continuer à pied – dans lequel cas ils ne la retrouveraient pas avant le jour. Mais s'il ne pouvait s'emparer d'une nouvelle voiture, il serait obligé de marcher toute la nuit et tout le lendemain... plus peut-être s'il lui fallait fréquemment se mettre à l'abri.

À l'écoute des appels qui traversaient les airs, irrité par ces références mystérieuses, Mowry songea soudain que cette concentration des recherches était fondée sur la supposition que si un suspect s'enfuit dans une direction donnée à une vitesse donnée, il

doit se retrouver dans un secteur donné à une heure donnée. Ce secteur possède un rayon suffisamment grand pour prévoir les détours. Ils n'avaient plus alors qu'à bloquer les issues puis parcourir toutes les routes du piège.

Et s'ils n'obtenaient aucun résultat ? À coup sûr, ils sauteraient sur deux conclusions : le fugitif n'était pas entré dans ce secteur parce qu'il avait changé de direction et roulait désormais vers le nord ; ou bien il était allé plus vite que prévu et se trouvait au sud du secteur quadrillé. De toute façon, ils soulageraient la pression et déploieraient la chasse plus près de Valapan ou au nord d'Alapertane.

Il dépassa une petite route à toute allure, freina, fit marche arrière et l'emprunta. Une légère lumière apparut sur la route qu'il venait de quitter. Il fonça sur le chemin plein d'ornières tandis que la lueur devenait éclatante, et attendit le dernier moment pour stopper et éteindre ses phares.

Il resta ainsi assis dans les ténèbres tandis qu'une paire de phares éclatants apparaissait sur la colline. Automatiquement, sa main ouvrit la portière et il se prépara à foncer si les phares ralentissaient et pénétraient sur la même route que lui.

L'arrivant approcha de l'intersection et s'arrêta.

James Mowry sortit, se tint à côté de sa voiture, le pistolet prêt à tirer, les jambes tendues. L'instant d'après, l'autre voiture démarrait en trombe, diminuait au loin et disparaissait. Aucun moyen de dire s'il s'agissait d'un civil hésitant ou d'une voiture de police. Dans ce dernier cas, ils avaient dû scruter la route obscure et ne pas être tentés par celle-ci. Ils reviendraient en temps utile ; n'ayant rien trouvé sur les grandes routes, ils finiraient par vérifier les petites.

Haletant, Mowry reprit sa place derrière le volant, ralluma ses phares et continua son chemin. Il ne tarda pas à atteindre une ferme qu'il examina de près. Une cour et des dépendances jouxtaient le bâtiment où des filets de lumière révélaient que les occupants étaient encore éveillés. Il repartit.

Il aperçut encore deux autres fermes avant d'en trouver une qui correspondait à ses besoins. La maison était toute noire et sa grange se trouvait éloignée d'elle. En lanternes, lentement et silencieusement, il traversa la cour boueuse, prit un petit chemin étroit et s'arrêta sous la porte ouverte. Il descendit, grimpa sur la paille et s'allongea.

Les quatre heures suivantes, des phares ne cessèrent de rôder alentour. À deux reprises, une voiture pénétra en cahotant sur la petite route et dépassa la ferme sans s'arrêter. Les deux fois, il s'assit dans la paille et sortit son arme. De toute évidence, les chasseurs n'avaient pas idée qu'il pût se garer à l'intérieur même du piège ; sur Jaimec, les fugitifs ne se comportaient pas comme ça : s'ils pouvaient foncer, ils ne s'arrêtaient pas.

L'activité environnante finit par s'éteindre. Mowry retourna dans sa voiture de patrouille et se remit à rouler. Il restait trois heures avant l'aube ; si tout allait bien, il parviendrait à l'orée de la forêt avant le jour.

L'émetteur de Pertane transmettait toujours ses ordres incompréhensibles, mais les patrouilles répondaient avec moins de netteté. Il ne put décider si l'affaiblissement des signaux radio était encourageant. Certes, les voitures s'étaient éloignées, mais combien avaient bien pu rester à proximité en gardant le silence ? Sachant fort bien qu'il pouvait écouter ses conversations, l'ennemi devait être assez rusé pour laisser quelques véhicules dans les parages.

Qu'il y eût ou non des patrouilleurs qui se tenaient cois, il parvint incognito jusqu'à neuf *den* de sa destination avant que sa voiture ne lâche. Elle filait sur une route encaissée qui le conduisait à la dernière et dangereuse portion de chaussée lorsque le petit lumignon vert du tableau de bord clignota et s'éteignit. En même temps, les phares furent coupés et la radio mourut. La voiture roula sur son élan, puis stoppa.

Mowry examina le démarreur et ne remarqua rien de spécial. La manette de secours au plancher ne fonctionnait plus non plus. Après avoir tâtonné longuement dans le noir, il parvint à détacher l'un des conducteurs d'entrée et essaya de provoquer un court-circuit avec une borne. Il aurait dû se produire une mince étincelle bleue ; mais rien ne se produisit.

Ce qui signifiait que l'émission d'énergie à partir de la capitale avait été coupée. Toutes les voitures dépendant de Pertane avaient été arrêtées – voitures de patrouille de la police et du Kaïtempi comprises. Seuls les véhicules à portée d'autres émetteurs lointains pouvaient continuer à rouler... à moins que ceux-ci n'aient également cessé de fonctionner.

Mowry abandonna sa voiture et continua péniblement à pied. Il atteignit la grand-route, la parcourut d'un pas rapide en guettant toute silhouette armée prête à intercepter les piétons dans la nuit.

Au bout d'une demi-heure, un collier de phares s'épanouit derrière lui et le gémissement assourdi de nombreux moteurs parvint à ses oreilles. Il quitta précipitamment la chaussée, tomba dans un fossé invisible, en ressortit et chercha refuge parmi les buissons épais. Les phares se rapprochèrent et passèrent à toute allure.

C'était une patrouille militaire de reconnaissance composée de douze individus chevauchant des dynolettes à batterie indépendante. Dans leur combinaison plastifiée, avec lunettes de protection et casque en duralumin, ils ressemblaient plus à des hommes-grenouilles qu'à des soldats ; chacun avait le dos barré par un fusil d'assaut doté d'un gros magasin de forme ronde.

Les autorités devaient donc être plus qu'enragées pour paralyser toutes les voitures et laisser l'armée reprendre à son compte la chasse au véhicule disparu avec son occupant. De leur point de vue, elles n'avaient pas tort d'en arriver à de telles extrémités. Le *Dirac Angestun Gesept* avait revendiqué l'exécution de Sagramatholou ; et quiconque s'était emparé de l'engin de l'agent secret devait donc être un authentique, un *véritable* membre du DAG. Il leur fallait à tout prix un membre authentique.

Il accéléra, courant sur une courte distance, puis marchant d'un pas rapide, puis courant à nouveau. À un moment, il se jeta au sol, le nez dans le légume haut à l'odeur de poisson qui servait d'herbe sur Jaimec. Une patrouille de six individus passa. Il dut ensuite se dissimuler derrière un arbre pour en éviter quatre autres. Un côté du ciel grisonnait et la visibilité s'améliorait d'instant en instant.

La dernière étape avant la forêt fut la pire de toutes. En dix minutes, il dut s'abriter précipitamment une dizaine de fois, sans savoir s'il avait ou non été aperçu... car il était maintenant possible de distinguer des mouvements à une distance considérable. Ce soudain accroissement des activités laissait entendre qu'on avait découvert la voiture de patrouille d'Alapertane – on cherchait donc maintenant un fugitif à pied.

Il y avait heureusement de grandes chances pour que les recherches ne se concentrent pas dans le voisinage immédiat.

Il pénétra joyeusement dans la forêt et, dans le jour naissant, avança rapidement. Fatigué et affamé, il dut s'arrêter dix minutes toutes les heures, mais fit de son mieux entre chaque pause. À midi, à environ une heure de la caverne, il dut s'allonger dans une clairière feuillue et s'offrir un petit somme. Jusqu'alors, il avait parcouru cinquante-neuf kilomètres avec l'assistance du désespoir, d'un sentiment d'urgence, et de la gravité plus faible de Jaimec.

Quelque peu ragaillard, il reprit son périple et avait réduit son pas à une avance tranquille lorsqu'il atteignit le point où sa chevalière se mettait invariablement à le picoter. Cette fois-ci, elle ne réagit pas. Il fit halte aussitôt, regarda autour de lui et étudia les branches des grands arbres qui s'élevaient devant lui. La forêt était un labyrinthe de clair-obscur. Une sentinelle silencieuse et immobile pouvait demeurer des heures dans un arbre en restant invisible aux yeux de ceux qui s'approchaient.

Ce qu'on lui avait dit au centre d'entraînement fit écho dans son esprit : « L'anneau est un avertissement, un signal d'alarme sûr. Vous pouvez compter dessus ! »

C'était très bien de dire ça. Mais si c'est une chose de donner des conseils, c'en est une autre de les accepter. Le choix ne se réduisait pas simplement à continuer ou faire demi-tour, il s'agissait de trouver

abri, nourriture, réconfort et équipement essentiel, ou d'abandonner tout ce qui permettait à James Mowry de se transformer en guêpe. Il hésita, douloureusement tenté de se glisser à proximité pour observer longuement la caverne.

Il finit par se résoudre à un compromis et s'avança précautionneusement d'un arbre à l'autre en profitant au maximum des fourrés. Il avançait ainsi de cent mètres.

Toujours aucune réaction de la chevalière. Il l'ôta, examina son cristal sensible, en nettoya le dessous, et le remit. Pas un chatouillis, pas une démangeaison.

À demi dissimulé derrière une énorme racine, il réfléchit de nouveau à la situation. Y avait-il eu des intrus dans sa caverne, et si oui, étaient-ils en embuscade dans les parages ? Ou bien le container 22 avait-il cessé de fonctionner en raison d'un défaut interne ?

Alors qu'il était dans les griffes de l'indécision, un bruit surgit à vingt mètres. Faible et ténu, il ne l'eût point entendu si ses sens ne s'étaient trouvés aiguisés par le péril. C'était comme un éternuement, retenu ou une toux assourdie. Cela lui suffit. *Quelqu'un* était dans le coin et s'efforçait de ne pas faire de bruit ; la caverne et son contenu avaient été découverts et les inventeurs guettaient l'arrivée du propriétaire.

S'efforçant de se concentrer sur les arbres, il battit en retraite en rampant presque. Il lui fallut ensuite une heure pour parcourir quinze cents mètres ; s'estimant alors en sécurité, il se mit à marcher d'un pas régulier sans savoir où aller ni que faire.

Les théories ne servaient à rien, mais il ne pouvait s'empêcher de se demander comment la cachette avait été découverte. Des avions de reconnaissance volant en rase-mottes et équipés de détecteurs de métaux avaient pu repérer sa position exacte s'ils avaient quelque raison de suspecter son existence dans cette région. Ce qui n'était pas le cas, à sa connaissance du moins.

Il était plus probable que quelques-uns de ceux qui avaient fui Pertane pour prendre la clé des champs fussent tombés sur la caverne – et ils avaient dû chercher à se remettre bien avec les autorités en rapportant leur découverte. À moins que cette tanière évidente n'eût été fouillée par une patrouille à la recherche des fuyards.

De toute façon, cela n'avait maintenant plus aucune importance. Il avait perdu son repaire ainsi que tout contact avec Terra. Il n'avait plus que ses vêtements, un pistolet et vingt mille guilders. Bien que riche, il ne possédait plus, en fait, que sa vie qui, en l'occurrence, ne valait pas grand-chose.

Il devrait manifestement s'éloigner de la caverne jusqu'à épuisement

de ses forces. Se rendant compte qu'elles avaient trouvé un dépôt d'armes terrien, les autorités ne se contenteraient pas d'une embuscade. Dès qu'elles pourraient rassembler les troupes nécessaires, elles transformeraient un large secteur de la forêt en un piège gigantesque ; processus qui pouvait être lancé d'un instant à l'autre.

Les jambes molles, il continua donc à avancer, se guidant d'après le soleil et les ombres en se dirigeant droit vers le sud. Au crépuscule, il n'en pouvait plus ; s'affalant dans un carré de roseaux, il ferma les yeux et s'endormit.

Il s'éveilla en pleine nuit. Il resta allongé jusqu'au jour, dormant et veillant alternativement. Puis il repartit, les jambes plus solides, l'esprit plus clair, mais l'estomac toujours serré.

L'activité aérienne fut incessante, ce jour-là. Avions de reconnaissance et hélicoptère ne cessèrent de bourdonner à portée d'oreille. La raison de toute cette parade était un mystère puisqu'ils avaient peu d'espoir de repérer un homme seul dans cette immense forêt. L'importance du dépôt avait dû les amener à s'imaginer que tout un commando spakum avait débarqué.

Il était facile de se représenter l'état d'excitation qui devait régner dans la capitale, les gros bonnets courant en tous sens tandis que des messages allaient et venaient entre Jaimec et Diracta. Les deux bagnards échappés dont avait parlé Wolf n'avaient rien accompli de semblable. Ils avaient cependant mobilisé vingt-sept mille personnes pendant vingt-quatre heures ; d'après les apparences, James Mowry allait préoccuper toute la planète pendant les quatorze semaines à venir.

À la tombée de la nuit, il ne s'était nourri que d'eau, et son sommeil fut perturbé par la faim. Au matin, il continua à traverser la forêt vierge qui s'étendait jusqu'à l'équateur.

Au bout de cinq heures, il tomba sur un sentier qu'il suivit jusqu'à une clairière où s'élevaient une petite scierie et une douzaine de chaumières. Devant l'atelier, étaient arrêtés deux gros camions. De son refuge forestier, il les considéra avec envie. Personne n'était alors à proximité ; il pouvait sauter dans l'un des deux et filer à toute allure. Mais la nouvelle du vol allait concentrer toute la poursuite sur ses traces. Pour l'instant, ils ignoraient où il se trouvait et vers où il pouvait bien se diriger. Mieux valait leur éviter tout indice pour continuer en toute quiétude.

Jetant précautionneusement un œil entre les arbres, Mowry se rua dans un jardin voisin, se remplit rapidement les poches de légumes et garda les fruits dans les mains. Il mangea les fruits en marchant parmi les arbres. Plus tard, au crépuscule, il alluma un petit feu, fit cuire ses légumes, en mangea la moitié et conserva le reste pour le lendemain.

Le lendemain, donc, il n'aperçut pas âme qui vive et ne put manger que ses réserves de la veille. Le surlendemain fut pire : des arbres, toujours des arbres, et encore des arbres, et pas une noisette ou une

baie comestible dans tout le tas. Loin au nord, continuaient à bourdonner les avions ; c'était la seule chose qui révélait que la vie existait sur cette planète.

Quatre jours plus tard, il atteignit la route d'Elvera, village au sud de Valapan. Demeurant parmi les arbres, il la suivit jusqu'à l'apparition des premières maisons. La circulation n'était pas trop importante et il n'y avait aucun signe de contrôle particulier.

Il était alors dans un piètre état, rendu hagard par l'absence de nourriture, les vêtements sales et froissés. Il était heureux, songea-t-il, qu'il se fût assombri le teint, que le traitement dépilatoire eût supprimé toute nécessité de se raser, et que sa dernière coupe de cheveux eût été celle de Halopti, suivie de sa mini-tonsure. Autrement, il ne ressemblerait à rien qui se trouvait de ce côté-ci d'Aldébaran.

Il brossa ses vêtements avec les mains et se nettoya de son mieux. Cela fait, il pénétra hardiment dans le village. Si le prix d'un repas était un nœud coulant, il était prêt à le payer... pourvu que ce fût un bon repas et qu'il eût le temps de tirer son arme.

Il y avait une douzaine de boutiques, y compris un relais routier. Il y entra et alla droit aux toilettes, se lava et se regarda dans une glace pour la première fois depuis bien longtemps. Il avait l'air suffisamment farouche pour inciter un flic curieux à l'examiner sans pitié, mais il ne ressemblait plus à un clochard.

Il revint dans la salle et s'assit au bar. Les deux autres clients étaient de vieux Siriens trop occupés à bâfrer à leur table pour s'inquiéter du nouveau venu. Un personnage corpulent en blouse blanche apparut derrière le zinc et fixa Mowry avec une légère curiosité.

« Vous désirez ? »

Mowry le lui dit et l'obtint. Il s'y attela lentement, car l'autre l'observait. Il termina son plat et en commanda un autre, dont il disposa de la même manière décontractée.

Lorsqu'il repoussa son dernier verre, son vis-à-vis lui demanda « Venu de loin ? »

— De Valapan, seulement.

— À pied, *hi* !

— Nin, ma dyno a stoppé à deux *den* d'ici. Je la réparerai ensuite. »

L'autre le contempla fixement. « Venu en dyno ? Et sorti comment de Valapan ? »

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? fit Mowry.

— Aucune voiture ne peut entrer ou sortir de Valapan, aujourd'hui. C'est un flic qui me l'a dit.

— Quand ça ?

— À la neuvième heure.

— Je suis sorti à la septième. J'avais pas mal de visites à faire et je suis parti très tôt. C'est une bonne chose, *hi* ?

— Ouin, acquiesça l'autre, dubitatif. Mais comment allez-vous rentrer ?

— Je ne sais pas. Il leur faudra bien mettre fin à l'interdiction ; ils ne peuvent pas la maintenir éternellement. » Il paya son addition et sortit. « Longue vie. »

Il sentit qu'il était parti à temps. Le serveur était vaguement soupçonneux, mais pas suffisamment pour hurler à l'aide ; il était du genre qui hésite de peur d'être tourné en ridicule.

Il se rendit ensuite à l'épicerie. Il acheta une quantité raisonnable des nourritures les plus concentrées. Il fut servi sans intérêt particulier, et la conversation fut brève.

« Sale histoire, à Valapan, n'est-ce pas ?

— Ouin, fit Mowry, qui voulait en savoir plus.

— J'espère qu'ils vont épingler tous ces sales Spakums.

— Ouin, répéta Mowry.

— Maudits soient les Spakums ! conclut l'autre. Ça fera seize guilders et six décimes. »

Il sortit avec son paquet et jeta un regard sur la route. Le serveur se tenait sur le seuil de son café et l'observait. Mowry lui adressa un hochement de tête familier, sortit du village d'un pas dégagé et regarda derrière lui en atteignant la dernière maison. Le petit curieux l'observait toujours.

En se rationnant soigneusement, sa nourriture dura dix jours tandis qu'il continuait à traverser la forêt en ne voyant rien d'autre que quelques bûcherons qu'il évita prudemment. Il avançait maintenant en un cercle vers l'ouest, qui devait le ramener au sud de Radine. En dépit des risques que cela entraînait, il s'en tenait à cette région de Jaimec qu'il connaissait assez bien.

Il avait résolu d'utiliser son pistolet près de Radine afin de se procurer une autre voiture et de vrais papiers, même s'il lui fallait pour cela enterrer après le corps dans les bois. Ensuite, il tâterait le terrain ; si les choses n'étaient pas trop dangereuses à Radine, il pourrait s'y tapir. Il lui fallait agir de toute urgence, car il ne pouvait éternellement arpenter la forêt. S'il avait acquis la situation de hors-la-loi solitaire, il pouvait bien se débrouiller pour subsister en tant que bandit prospère.

Deux heures après le coucher du soleil, le dernier jour de ses pérégrinations, James Mowry atteignit la grand-route Radine-Khamasta et marcha parallèlement à elle à travers la forêt, en direction de Radine. À la vingt-troisième heure très précise, un éclair lumineux terrifiant embrasa le ciel dans le secteur de la forteresse de Khamasta. Sous ses pieds, le sol frémit très nettement ; les arbres craquèrent tandis que leur cime se courbait. Un peu plus tard, un borborygme lointain et prolongé monta de l'horizon.

Sur la route, le trafic s'amenuisa et finit par disparaître. Mille serpents écarlates jaillissaient en sifflant de Radine obscurcie et foraient avidement les cieux. Un nouvel éclair du côté de Khamasta. Quelque chose de long, de noir et de bruyant frôla la forêt, masquant un instant les étoiles et lâchant un souffle de chaleur.

Dans le lointain, il entendit de vagues grondements étouffés, des craquements, des martèlements et des chocs sourds, ainsi qu'un petit babil indéfinissable semblable aux cris d'une multitude. Mowry s'avança sur la route déserte et leva les yeux. Les étoiles s'évanouirent en bloc tandis que passaient en grondant les quatre mille unités des flottes terriennes détruites par trois fois et décimées à dix reprises.

Mowry se mit à danser comme un fou au beau milieu de la route. Il cria en direction du ciel ; il hurla, il gueula et entonna des chants déments aux paroles insensées. Il agita les bras dans tous les sens, lança vingt mille guilders dans les airs, où ils flottèrent comme autant de confettis.

Tandis que les vaisseaux de guerre épais tempêtaient en l'air, un véritable torrent d'objets s'abattit, tâtant le sol à l'aide des jambes citron pâle des faisceaux antigravs. Il demeura immobile, fasciné, tandis qu'à proximité une énorme masse maladroite à chenilles se posait comme une plume grâce à vingt rayons en forme de colonnes ; des ressorts protestèrent lorsque l'atterrissage fut achevé.

Le cœur palpitant, il se rua vers le sud jusqu'à rentrer net dans un groupe de quarante silhouettes immobiles. Elles regardaient de son côté et l'attendaient, car elles avaient été alertées par son pas frénétique. La petite troupe lui tomba dessus en masse ; chacun portait un uniforme vert et tenait à la main quelque chose qui luisait à la lumière des étoiles.

« Du calme, Mouche à Merde, » lui conseilla une voix terrienne.

Mowry haletait. Il ne s'offusqua point de cette contrepartie à l'étiquette de Spakum. Tous les Siriens étaient des mouches à merde en raison de leur derrière violet. Il tripota la manche de celui qui avait parlé. « Je m'appelle James Mowry. Je ne suis pas ce que j'ai l'air... je suis terrien. »

L'autre, un gros sergent cynique et au visage maigre, déclara : « Moi, je m'appelle Napoléon. Je ne suis pas ce que j'ai l'air... je suis empereur. » Il fit un grand geste avec son fusil d'assaut qui ressemblait à un canon. « Mets-le en cage, Rogan !

— Mais je suis bel et bien terrien ! s'écria Mowry en se débattant.

— Ouais, t'en as tout à fait l'air, fit le sergent.

— *Je parle* terrien.

— Bien sûr. Il y a cent mille Mouches à merde qui le parlent. Ils pensent que ça leur donne quelque chose en plus. » Il agita encore son canon portatif. « La cage, Rogan ! »

Rogan l'emmena.

Pendant douze jours, il se promena dans le camp de prisonniers de guerre. L'endroit était très grand, très rempli, et se remplissait encore à toute allure. Les prisonniers recevaient une nourriture régulière et possédaient des gardes sérieux ; c'était tout.

Parmi ses compagnons de bague, une bonne cinquantaine d'individus aux regards sournois se vantaient de leur confiance en l'avenir, lorsque le bon grain serait séparé de l'ivraie et que justice leur serait rendue. Ils affirmaient que la raison en était que depuis longtemps, ils étaient les leaders du *Dirac Angestun Gesept* et ne pouvaient manquer d'être mis au pouvoir lorsque les conquérants Terriens en viendraient là. Alors, menaçaient-ils, leurs amis seraient récompensés aussi sûrement que leurs ennemis seraient punis. Les rodомontades ne cessèrent que lorsque trois d'entre eux se retrouvèrent étranglés durant leur sommeil.

Mowry saisit au moins une douzaine de fois l'occasion d'attirer l'attention des gardes alors qu'aucun Sirien ne se trouvait dans le voisinage. « Psst ! Je m'appelle Mowry... je suis terrien. »

À dix reprises, il reçut des professions de foi telles que : « T'en as bien l'air ! » ou « Mais z'oui ! »

Un grand dégingandé lâcha : « Ne me raconte pas ça !

— C'est vrai... je le jure !

— Tu es vraiment terrien, *hi* ?

— Ouin, fit Mowry en s'oubliant.

— Ouin, mon œil ! »

Une fois, il épela le nom pour qu'il n'y eût aucune méprise. « Voyons, mec, je suis T-E-R-R-I-E-N. »

Ce à quoi la sentinelle répliqua : « Selon T-O-I, » releva son fusil et s'éloigna.

Vint le jour où l'on fit défiler les prisonniers en rangs serrés tandis qu'un capitaine perché sur une caisse hurlait dans tout le camp à l'aide d'un mégaphone : « Est-ce qu'il y a ici un James Mowry ? »

Mowry rompit les rangs au galop, les jambes torses par habitude. « C'est moi ! » Il se gratta, geste que le capitaine considéra avec un mépris non dissimulé.

Le fixant d'un œil enflammé, le capitaine lui demanda : « Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? On vous a cherché sur tout Jaimec. Vous êtes muet ou quoi ?

— Je...

— La ferme ! Les Renseignements militaires veulent vous voir. Suivez-moi ! »

Sur ce, il mena Mowry de l'autre côté d'un portail sévèrement gardé, sur un sentier, en direction d'une cahute en préfabriqué.

Mowry avança : « Capitaine, j'ai essayé à maintes reprises de dire

aux sentinelles que...

— Les prisonniers n'ont pas le droit de parler aux sentinelles !
répondit hargneusement le capitaine.

— Mais je n'étais pas prisonnier.

— Alors, que diable fichiez-vous là-dedans ? » Sans attendre de réponse, il poussa la porte de la cahute et présenta Mowry en annonçant : « Voilà le clodo ! »

L'officier des Renseignements leva les yeux de sa pile de papiers.
« Alors, c'est vous Mowry – James Mowry ?

— Exact.

— Eh bien, dit l'officier, on a été avertis par radio express et on sait tout de vous.

— Vraiment ? fit Mowry, satisfait et reconnaissant. Il se prépara aux félicitations d'usage.

— Un autre rigolo dans votre genre se trouvait sur Artishain, leur dixième planète, continua l'officier. Un type nommé Kingsley. Ils disent que ça fait un bout de temps qu'il n'a pas envoyé de signal. On dirait qu'il s'est fait épingler. »

Soupçonneux, Mowry demanda : « Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans, *moi* ?

— On va vous envoyer à sa place. Vous partez demain.

— *Hi* ? Demain ?

— Pour sûr. On veut que vous deveniez une guêpe. Vous vous sentez bien, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Mowry, soudain très faible. À part ma tête. »

[1] Wolf : Loup (*N.d.T.*)